This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3/6

27524 f 106

F. L. Jones,
nd-hand Bookseller,
Broad St., Oxford

LES TRAVAUX

DE

MONSIEUR L'ABBÉ

MOUCHE.

Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore ſancto
Circumfuſa ſuper, ſuaves ex ore loquelas,
Funde.

LUCRÈCE.

A LONDRES.

1784.

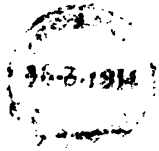
Cet Ouvrage se trouve à Paris,

Chez

CLOUSIER, Imp.-Lib. rue de Sorbonne.

La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

Et la Veuve ESPRIT, au Palais-Royal.



LETTRE

A MESSIEURS

LES JOURNALISTES.

MESSIEURS,

C'EST vous qui d'un fouet ſanglant, *fouettés les grands hommes du jour.* J'eſpère cependant que cette production me donnera une exiſtence littéraire moins bornée, & que je vivrai dans la mémoire des cercles & des ſoupers de Paris, pendant une ſemaine entière, ſans quoi ce ne ſe-

rait pas la peine de travailler pour l'immortalité.

Pour en venir à l'objet de mon Epître, un homme de goût, jadis coopérateur d'un Journal anti-ſavant, m'a déjà marqué d'un crayon rouge les endroits que vous frapperez de votre verge comminatoire. Par exemple, j'ai fait, dit-il, dans un de mes Contes, des fautes d'ignorance que vous ne manquerez pas, vous autres ſavans, de relever. J'ai tranſporté la Meſſe, des Saints, des Abbés, un Parlement en Aſie, où rien de tout cela n'exiſte, ou du moins prend une autre dénomination. Je lui ai répondu que je n'étais pas obligé de ſavoir ce qui ſe paſſait en Aſie; que j'étais Abbé & Gentilhomme. Vous ne manquerez pas, ajoutait-il encore, de foudroyer telle rime, comme celle de *ſein* avec *ſaint*, tel hémiſtiche mal coupé & tant d'autres. J'ai répliqué qu'un homme du monde, un Gentilhomme n'était pas obligé de rimer péniblement comme un *Boileau*, comme un *Auteur*; que j'étais occupé de ſoins plus

importans qui dévoraient mes journées : je vais, lui dis-je, & à vous Meſſieurs, deux fois par ſemaine à Verſailles pour faire ma cour. Je me lève tard, arrive auſſi-tôt mon Maître de Harpe. A midi, je prends le négligé du matin pour aller voltiger à quelques toilettes : je reviens, le tems preſſe, on m'habille, je vais dîner en ville, on me fait jouer ; je cours en petite loge au ſpectacle, le tems preſſe ; j'ai cent viſites à expédier : je ſors, je vole : enſuite un ſouper délicieux vient terminer le cercle brillant de ma journée. Vous voyez, Meſſieurs, que par mon état & l'enchaînement de mes devoirs, je ſuis obligé de rimer, penſer & vivre en courant, & de négliger un talent qui aurait fait la fortune de quelque malheureux.

Je dois vous prévenir, Meſſieurs, pour diriger votre jugement & celui du Public, que j'ai lu mes Contes devant quatre jeunes femmes de qualité, deux Prélats & je ne ſais combien de Marquis : ils furent trouvés charmans, ſublimes, ſur-tout d'un

excellent ton. La Comteſſe de * * * s'écria plus de vingt fois qu'elle défiait tout *Auteur juré*, d'être auſſi délicieux : mais cet Abbé eſt divin, s'écriait-on. = Meſdames.... = Mais c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'avoir autant d'eſprit ! = Meſdames.... = De goût, de graces. = Meſdames.....

Et vous-même, Meſſieurs, vous reconnaîtrez à l'incorrection, à la molle négligence du ſtyle, à la frivolité de l'ouvrage, qu'il eſt celui d'un homme de bonne compagnie qui, comme l'oiſeau mouche, ne ſe nourrit que de l'étamine des fleurs, ne dort, ne ſe repoſe que ſur leurs calices.

On m'a demandé ſi je n'ornerai pas cette production de mon nom. Je fus là-deſſus conſulter un grave Magiſtrat, à qui j'ai l'honneur d'appartenir. Voici ſa réponſe mot pour mot : » Je ceſſerai, Mon» ſieur, de vous voir ; j'abjurerai votre » parenté, ſi vous vous donnez le ſot ridi» cule de vous préſenter au Public, ſous

» le nom d'*Auteur*. Depuis deux cents ans » de pere en fils dans la famille des..... » perſonne ne s'eſt aviſé d'écrire une phraſe » qui viſât à l'eſprit «. De plus la Marquiſe de..... à qui j'ai quelques obligations particulières, m'a fait entendre que je n'aurais plus ſi facilement mes entrées chez elle, ſi j'oubliais ce que je me dois,

Pour recevoir d'un avide Imprimeur
Le nom ridicule d'Auteur.

Cette Marquiſe eſt femme de parole; elle qui prétend & qui prouve que dans un Etat Monarchique, on ſe paſſerait plutôt de Gens de lettres, de Savans, de Négocians, de Laboureurs que de Gentilshommes.

Cependant, comme à la rigueur, on n'eſt pas un ſot, parce qu'on fait preuve d'eſprit, & que le déſir de la célébrité tourmente toujours l'amour-propre d'un Poète; pour que ma gloire perce à travers les ombres dont je l'enveloppe, je ſignerai cette production du nom de ma mère qui

n'était qu'une ſimple bourgeoiſe, & dont la famille n'aura pas le droit de s'offenſer de ce petit écart de jeuneſſe.

Je finis, Meſſieurs, en vous priant, vous qui êtes les Régens de la Littérature, de ne pas m'accabler du poids de votre férule. Ménagez ma ſenſibilité. Ah ſi jamais vous connaiſſiez la paternité, vous ſauriez combien cette ſenſibilité eſt vive & délicate ! ſur-tout n'oubliez pas d'avertir le Public que je ne ſuis pas homme de Lettres, mais homme du monde & Abbé.

In noſtro ſermone vultus erit.

Je ſuis avec une profonde admiration,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L'Abbé MOUCHE.

LE PETIT CANDIDE,

CONTE MORAL,

A la portée des Enfans de tout âge.

Je ſais que mon grand père Antoine Bernard était un homme de bien : mon père Antoine Bernard eut une excellente éducation : à quatorze ans il était dans le magaſin de ſon père, écrivant, chiffrant, travaillant avec un zèle, une intelligence, une aſſiduité qui étendaient ſa réputation au loin, & éveillaient les ſerpens de l'envie.

Je ne puis remonter plus loin dans mon origine ; nos Regiſtres ayant été brûlés dans un incendie qui conſuma tout un quartier de la ville d'Uſſel, dans le bas Limoſin, où je ſuis né : ſi j'avais ces papiers je prouverais à M. Cherin que mon grand père avait un père, lequel avait auſſi le ſien : ainſi en reculant de ſiècle en ſiècle, & de père en père, je lui démon-

trerais avec la dernière évidence que je ne ſuis pas ſans ayeux.

Le jour de ma naiſſance ma famille obſerva avec étonnement & plaiſir un phénomène du meilleur augure; deux pigeons ſe perchèrent ſur mon berceau, & déployant leurs aîles me couvrirent de leur ombre: le Curé qui fut témoin de ce prodige, conclut avec ma famille, qu'il préſageait que je ſerais ſous la protection immédiate du Saint-Eſprit, & qu'ainſi que Saint-Michel, j'écraſerais ſous mes pieds l'ennemi de toute vérité.

A mon batême, auquel le bruit de ce miracle attira un concours de monde prodigieux, on me donna le nom de mes pères, & je devins Antoine Bernard.

J'eus le malheur de perdre, dès ma tendre enfance, père & grand père, & ſeul rejetton de la race des Bernard, je reſtai avec Mad. Bernard, ma mère, qui ſoutint les criſes du veuvage, avec la fermeté d'une Artemiſe.

Elle recueillit les débris d'une fortune très médiocre, & après avoir acquitté les legs pieux & les frais de Juſtice, elle acheta une petite Maiſon, ornée d'un petit Jardin, aux extrémités de la ville, & ſe conſtitua cent piſtoles de rente.

Avec ce revenu, qu'adminiſtrait une ſévère économie, elle jouit d'un ſort aſſez doux; elle donnait même quelquesfois à dîner à ſon Médecin, à ſon Confeſſeur, & à M. le Curé; trois êtres qui poſſédoient entièrement ſa confiance.

Mère tendre & pieuſe, elle s'occupa eſſentiellement de mon éducation : à l'école j'apprenais le latin ; rentré dans la maiſon, je liſais l'évangile du jour, la vie des Saints, & pour varier nos lectures, quelques prônes de Joli. C'était-là, avec quelques livres Aſcétiques, tout ce qui compoſait notre Bibliothèque.

Madame Bernard avait deux grandes maximes, qu'elle ne ceſſait de me répéter : mon fils, me diſait-elle, on ne périt jamais, quand on a la crainte de Dieu, & la haîne du menſonge : rappelez-vous le prodige des deux pigeons qui vous ombrageaient de leurs aîles, ce qui vous promet la protection immédiate du Saint-Eſprit, l'ennemi du menſonge. Souvent nos vertus où nos vices tiennent à une légère circonſtance ; le Royaume de France ne ſerait peut-être pas Chrétien, ſi un pigeon n'eût apporté à Clovis la Sainte Ampoule. Pour moi, le ſouvenir de ces deux oiſeaux m'affermit dans l'amour de la vérité. Ma mère me prêchait d'exemple : elle n'avait jamais menti que deux fois dans ſa vie, & encore n'était-ce qu'à ſon mari : ce qu'elle ſe reprochait pourtant ſur ſes vieux jours. Auſſi le moindre détour, le plus léger voile que je jettais ſur la vérité, était puni ſévèrement. Ces corrections & ſon exemple fructifièrent avec le tems, & l'on verra que j'ai conſervé le reſte de ma vie une juſte horreur pour le menſonge.

J'avais déjà parcouru mon troiſième luſtre,

j'expliquais Virgile & Cicéron : je ſavais par cœur la vie, les miracles de tous les Saints de la Légende dorée, lorſque ma mère, jugeant mon éducation achevée, m'appella dans ſa chambre ; & ayant renvoyé ſes gens, c'étoit ſa ſervante Thérèſe, elle me fit aſſeoir à ſes côtés, & commença ainſi un diſcours préparé depuis huit jours. » Vous voilà, » mon cher fils, à même par mes ſoins, de prendre votre eſſor dans le monde ; il eſt temps de » ſonger à embraſſer un état, & de vous occuper » de votre fortune. Vous connaiſſez l'extrême mo» dicité de la mienne, elle peut à mon âge ſuffire » à mon exiſtence, elle ne pourrait déſormais ſubvenir à vos beſoins. Je vais vous envoyer à » Paris auprès d'un de vos couſins, homme très» riche, & qui occupe dans la finance une place » très-éminente : il a quelques obligations à votre » père, il ne peut les avoir oubliées : j'ai trouvé » nombre de ſes lettres qui l'aſſuraient de ſa re» connaiſſance, & du déſir qu'il aurait de pou» voir trouver l'occaſion de l'obliger à ſon tour. » Je ne doute pas qu'il ne faſſe pour le fils ce que » la reconnaiſſance lui inſpirait pour le père. Votre » trouſſeau eſt prêt : voilà vingt louis que j'ai » amaſſés par mes longues économies : vous par» tirez dans huit jours par le carroſſe : faites vos » adieux à M. le curé, à votre inſtituteur & à vos » amis : n'oubliez jamais l'aventure des deux pi» geons, de la protection du Saint-Eſprit, & que

» la crainte de Dieu & la haine du menſonge ſont » les moyens les plus ſûrs pour gagner l'eſtime & » la bienveillance des hommes «.

Je répondis par des pleurs, & je jurai d'être toujours fidèle à la vérité, pour mériter l'eſtime & l'amitié des hommes & de mon couſin le financier.

Le jour du départ, ma mère m'embraſſa trempée de ſes larmes; les miennes coulaient comme un torrent. Enfin me voilà dans le coche, à la merci de la fortune & des orages d'un élément bien dangereux, muni pour bouſſole de la crainte de Dieu & de la haine du menſonge.

Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, je me fis conduire chez mon couſin, M. Bernard de Marinville : j'entrai chez lui ſans héſiter; j'étais déjà ſur l'eſcalier, lorſqu'un portier me court après, m'arrête & me demande à qui j'en veux. A mon couſin, dis-je; je viens de la part de ma mère qui me recommande à lui. Le portier n'inſiſta plus, croyant que j'avais l'honneur d'appartenir à l'un des gens de la maiſon. Je monte, je m'égare dans des pièces immenſes, je demande mon couſin à tout ce que je rencontre. On rioit, on me tournait le dos : enfin je fis tant de bruit, je criai ſi long-temps après mon couſin qu'on fut lui annoncer ce fracas & ma viſite. On m'introduiſit dans un vaſte appartement, orné de glaces, reſplendiſſant de dorure : quand je me vis au milieu de tant de merveilles, je tremblais comme la feuille, je n'oſais

appuyer mes pieds sur le tapis : tout m'étonnait, m'enlevait ; mon cousin, enveloppé d'une superbe robe de chambre, me reçut sévèrement, me pria de lui expliquer le bruit que je faisais dans son hôtel, & par quel hasard il avait l'honneur d'être mon cousin. Je déclinai mon nom d'une voix presque éteinte, & lui remis la lettre de ma mère. = Ah vous vous nommez Bernard ? = Oui mon cousin : = Comment, elle vit encore votre mère ? = Oui mon cousin. Il parcourt ensuite légèrement la lettre : votre mère, dit-il, est une bonne femme, elle s'imagine que l'on trouve des emplois à Paris, comme l'on trouve des messes dans son Village. Allez, Monsieur, je tâcherai de faire quelque chose pour vous. Mais apprenez qu'il n'y a point de cousins dans ce Pays-ci, & que je suis pour vous M. de Marinville. Après cette courte morale il me congédia, & continua de prendre son chocolat.

Confondu, atterré de cette réception, je retournai à mon Auberge : arrivé dans ma chambre je me mis à pleurer ; mon Hôte entra dans ce moment pour savoir si je voulais dîner. Etonné de mes larmes il m'en demanda la cause. Je lui contai ma disgrace & l'accueil que je venais de recevoir. Il essaya de me consoler, de fortifier mon courage & mes espérances, me conseilla sur-tout de ne pas me rebuter, & de retourner assidument chez M. de Marinville. En général, me disait-il, il ne faut point compter sur la bienveillance & la générosité des

hommes, & ſur-tout des couſins; mais l'importunité leur arrache quelquefois ce que n'ont pu obtenir l'humanité & la juſtice. M. Martin, mon Hôte, raiſonnait aſſez bien: c'était un de ces êtres qui n'aiment, & ne haïſſent perſonne: tous les hommes n'avaient à ſes yeux qu'une même phyſionomie, qu'un même caractère, il les ſuppoſait tous faux & intéreſſés. Il croyait le vice une plante auſſi naturelle que l'herbe des champs: d'après ces préjugés, M. Martin s'était fait un ſyſtême qui était appuyé autant ſur ces principes que ſur ſon cœur. Il n'avait jamais obligé perſonne aux dépens de ſes intérêts & de ſa bourſe: il était prodigue de conſeils & avare de vérités: il avait cette juſte meſure de probité qu'il faut avoir, comme dit Molière, pour n'être pas pendu; ne faire ni bien ni mal aux hommes tel était à-peu-près ſon grand principe. Ce portrait n'eſt pas ſans modèles. Docile aux conſeils de M. Martin, j'aſſiégeai la porte de mon couſin qui n'était plus pour moi que M. de Marinville. Mais un vieux Portier, animal négatif, me repouſſait toujours bruſquement, en me diſant que Monſieur était ſorti. Je ne concevais pas comment, Monſieur, à ſon âge, poſſeſſeur d'un ſi beau logement, pouvait paſſer ſon tems à courir les rues. Mon Hôte auſſi impatienté que moi voulut un jour m'accompagner: toujours même réponſe de l'inflexible Cerbère. Eh bien, dit l'Hôte Martin, nous attendrons ici ſon retour, probablement il couche chez

lui. Comme le Portier nous oppoſait des difficultés, M. Martin me conſeilla à l'oreille de laiſſer couler un écu dans la main de cet homme, ce qui produiſit l'effet du gâteau dont parle Virgile, qui aſſoupit le monſtre aux trois gueules béantes. Nous eûmes donc la permiſſion d'attendre dans la Cour. Heureuſement il était jour de fête, & Madame de Marinville, qui avait des Gens à édifier, ſortait pour aller à la meſſe. Nous trouvant ſur ſon paſſage, elle m'honora de quelques regards, & prévenue par une phyſionomie de ſeize ans, une taille aſſez haute, un teint brun, des yeux vifs, un viſage épanoui, elle me fit demander le motif de ma viſite. Mon Hôte prit auſſi-tôt la parole, & lui raconta éloquemment toute mon hiſtoire, ſans oublier que j'avais l'honneur d'appartenir à M. de Marinville. A ce récit elle eut la bonté de me raſſurer, & de me promettre de s'intéreſſer pour moi auprès de ſon époux. = Demain matin ſoyez ici à la même heure, & demandez-moi.

Me voilà en eſpérance le plus heureux des hommes, voilà ma fortune aſſurée : c'était auſſi l'opinion de M. Martin.

Le lendemain admis auprès de ma protectrice, ſon accueil fut auſſi doux que celui de mon couſin avait été dur & repouſſant. = Allez trouver M. de Marinville, il eſt prévenu très-favorablement pour vous, & vous pouvez compter ſur ſes bontés.

En effet, dès que j'eus pénétré dans ſon Cabinet,

» = Ah vous voilà, M. Bernard ? Je ſuis ravi de » vous voir, j'ai toujours été très-attaché à votre » famille, votre mère eſt une femme de bien que » j'eſtime: à propos, combien entend-elle de meſſes » par jour; car dans la Province on prie Dieu par » déſœuvrement ? Je ſuis charmé de trouver l'occa- » ſion de l'obliger : vous logerez chez moi : je » règlerai vos appointemens & vous donnerai de » l'occupation dans un de mes Bureaux «. Avez-vous déjeûné ? = Oui, Monſieur ; = Ne déjeûne-riez-vous pas encore une fois ? = Oui, Monſieur, ſans peine : = Il eſt naïf. On m'emmena à l'Office, & on m'inſtalla dans mon logement.

M. Martin fut ravi de ma bonne fortune, & il me conſeilla, ſur toutes choſes, de m'attacher à Madame de Marinville, de chercher à lui plaire : il y a plus de chaleur, me diſait-il, pour obliger dans le cœur d'une femme, que dans celui de vingt hommes à la fois, ſur-tout quand il s'agit d'un jeune homme.

Je pris au mieux dans cette maiſon ; mes naïvetés, mon ingénuité faiſaient à dîner l'amuſement des convives : Madame de Marinville ſur-tout ſe plaiſait à m'embarraſſer, à me preſſer de queſtions : un M. Dorilas, Auteur, bel-eſprit, la ſecondait merveilleuſement, & c'eſt à lui que je dois le nom du petit Candide, qui depuis m'eſt toujours reſté.

Il y avait deux mois que j'habitais ce Palais enchanté, quand Madame de Marinville m'ordonna

de venir le lendemain matin à neuf heures dans ſa chambre, pour écrire quelques lettres ſous ſa dictée. Je fus exact, je trouvai Madame dans ſon lit, devant ſon miroir, ayant déjà étendu ſon rouge ſur ſes deux faces creuſes : Madame de Marinville dont le portrait eſt ici néceſſaire, paſſait, ſans s'en douter, de ſon été dans ſon automne. Cinquante révolutions du ſoleil avaient extrêmement mûri ſes charmes : un nez très-pro-éminent, un front vaſte, deux petits yeux, des ſourcils très-épais, un viſage maigre & allongé, voilà ſon portrait tel que je l'ai vu, & tel que je le vois encore, tant ſes traits ſe ſont imprimés dans ma mémoire. Elle me fit déjeûner, enſuite dit à ſes femmes ; avertiſſez que l'on ne laiſſe monter perſonne, je veux écrire : elle me fit aſſeoir auprès de ſon lit, devant une petite table où m'attendaient une écritoire & quelques feuilles de papier. Pendant que je taillais ma plume elle s'écria, voyez ces étourdies, elles ont fermé ma porte. = Je vais l'ouvrir, Madame, = Non, à préſent il eſt inutile. C'eſt que nous ſommes ſeuls, vous êtes jeune, d'une jolie figure, & la médiſance ! = Eh bien, Madame, je vais appeller Mademoiſelle Julie. = Je ne dis pas cela, mais c'eſt qu'il ſemble qu'il y ait de l'intention dans cette étourderie : je ſuis encore dans mon lit, vis-à-vis d'un jeune homme. = Oh Madame, vous n'avez rien à craindre de moi. = Qu'il eſt ingénu ! & après un moment de ſilence : n'eſt-il pas vrai, mon cher

enfant, dit-elle, qu'il fait bien chaud ? = Je n'en ſais rien, Madame, je n'ai dans ce moment ni chaud ni froid. = Il eſt unique ! écrivez. Mais vraiment il a la main jolie ! Voyons. Je levai ma main avec une eſpèce d'effort, & je préſentai le bout des doigts. Mais elle s'empara de la main toute entière, la tourna, retourna, en répétant, elle eſt vraiment jolie. Je rougiſſais beaucoup. = Madame, que faut-il écrire ? = Ah oui ! je cherche : j'ai bien peu d'idées ce matin. C'eſt à une femme de Province, le ſtyle n'y fait rien. Oh çà, mon petit ami, ſi je vous confiais un ſecret, ſauriez-vous le garder ? = Oui, Madame : = C'eſt qu'il eſt bon d'être ſincère, mais il eſt des vérités qu'il faut couvrir du ſilence. Voyons, m'aimez-vous un peu ? = Oui Madame, beaucoup ; vous êtes ſi bonne & je vous ai tant d'obligations : = J'eſtime auſſi infiniment votre caractère, votre ingénuité. Et comme quoi m'aimez-vous ? = Comme le Confeſſeur de Maman qui me faiſait auſſi beaucoup d'amitiés : = La comparaiſon eſt neuve. Pendant ce dialogue, Madame de Marinville tenoit toujours ma main, jouait avec mes doigts, y entrelaſſait les ſiens, en s'écriant par intervalles, il ne me vient pas une idée.

J'étais dans un embarras, dans une confuſion extrême ; mes yeux étaient baiſſés ; je n'oſais remuer ni ma main, ni mon corps ; ma langue était glacée comme ma penſée. Je ne comprenais pas

te que ma main pouvait faire dans celle de ma bienfaitrice. Cependant elle ne l'abandonnait pas, continuait de s'en amuſer, lorſqu'elle me demanda en ſe penchant vers moi, avec un ſoupir, ſeriez-vous bien-aiſe, mon cher ami, que je fuſſe votre petite femme? = Oh, non Madame, je ſuis encore trop jeune, & vous êtes d'un âge bien raiſonnable. = Qu'entendez-vous par un âge bien raiſonnable? = Par exemple, celui de ma mère. = Et quel eſt celui de votre mère? = Elle a eu cinquante ans le 4 du mois de Mai, le jour de Sainte Monique. = L'époque eſt brillante. Mais je ne date pas du jour de Sainte Monique. En prononçant ces mots, elle me rendit l'uſage de ma main, en me diſant, vous pouvez vous retirer: je ne ſuis pas en train d'écrire: on vous avertira quand j'aurai beſoin de vous.

Je ne la revis plus du reſte de la journée. Le lendemain à mon lever, le valet-de-chambre de M. de Marinville entra chez moi, jetta quelques louis ſur ma table, & me ſignifia que Monſieur, ne pouvant m'occuper dans ſes Bureaux, ſe reprochait la perte de mon temps, & me faiſait propoſer de ſortir de l'hôtel, ce matin même, ſi bon me ſemblait; que l'on me diſpenſait des adieux. De quel étonnement je fus frappé à cette nouvelle! Mais les plaintes étaient inutiles, je ne pouvais reculer, une voiture m'attendait à la porte, qui m'emporta & moi & mon bagage. Je n'eus

pas même la conſolation de prendre congé de mon couſin & de ma couſine.

Je courus chercher un aſyle chez M. Martin, qui fut encore plus étonné que moi. Il eut beau m'interroger ſur la cauſe de ma diſgrace, j'avais beau m'examiner moi-même, ma conſcience était calme, je ne me reprochais aucun menſonge.

J'informai ma mère de ce triſte évènement: elle me répondit que peut-être j'avais laiſſé échapper quelque menſonge, & que Dieu m'en puniſſait; qu'il fallait me réſigner à ſa providence, me tenir dans les bornes de la vérité, & que tôt ou tard elle m'ouvrirait le chemin de la fortune.

Cette lettre releva mon courage. M. Martin, ſur-tout, toujours conſeillant, m'exhorta à aller voir M. Dorilas, cet Auteur qui me faiſait tant d'amitiés chez M. de Marinville. Ces beaux eſprits, me diſait-il, ſont répandus dans Paris comme les ſauterelles dans les campagnes: ils ſont ſouvent hors d'œuvre dans la bonne compagnie, parce qu'ils y ſont empruntés; cependant ils y percent, les grands même les attirent chez eux, vu qu'il eſt encore plus commode de s'inſtruire à table que de puiſer la ſcience dans les livres, & je ne doute pas qu'il ne trouve le moyen de vous rendre ſervice. Je ſuivis ſon conſeil: annoncé chez M. Dorilas, comment, s'écria-t-il, c'eſt le Petit Candide? Qu'y a-t-il mon enfant? Quel vent favorable vous amène? Je lui racontai ma diſgrace, & lui peignis

aſſez pathétiquement l'embarras de ma ſituation. = Elle eſt fâcheuſe, vous inſpirez de l'intérêt. Mais je ferai tous mes efforts pour vous ſauver du naufrage, *nec ſi male nunc & olim ſic erit.* J'aime votre caractère de franchiſe & d'ingénuité. Je ſuis recherché dans la meilleure compagnie de Paris, & j'eſpère vous relever de votre chûte : en attendant, comme vos reſſources me paraiſſent très-limitées, je vous offre un logement chez moi. On doit donner dans peu ma Tragédie, que tout Paris attend avec impatience : vous avez une belle plume, vous m'en ferez deux copies. J'acceptai la propoſition avec reconnaiſſance. Retourné chez mon hôte pour enlever mon équipage, il me conſeilla de m'attacher à mon nouveau Protecteur, d'admirer ſes Tragédies depuis le premier vers juſqu'au dernier incluſivement, & de mépriſer devant lui les ouvrages des Auteurs vivans. Etabli dans le ſanctuaire des Muſes, je ne regrettai plus la magnificence de mon couſin le financier, ni l'abondance de ſa table : M. Dorilas diſait qu'il ne dînait pas chez lui, & il avait raiſon ; il uſait d'un régime très-philoſophique, lorſqu'il n'était pas prié en ville. Et quant à moi, il me ſoumit au régime de Pithagore ; aux fèves près, dont on me régaloit abondamment. Mais la bonne chère n'eſt un plaiſir que pour les êtres privés des plaiſirs du cœur.

Enfin arriva le grand jour, où la Tragédie de

mon Patron allait s'élever ſur l'horizon. Il n'avait pas dormi la nuit ; toute la matinée il parut dévoré d'inquiétudes, il ne put ni manger, ni s'aſſeoir, ni lier deux phraſes de ſuite : je ſuis bien aſſuré, diſait-il, en marchant à grands pas, du troiſième acte, du cinquième & de nombre de ſcènes de ma pièce ; il y a une foule de vers, de tirades qui feront un grand effet. Mais j'ai des envieux : la cabale va ſe redreſſer contre moi ; & le public d'ailleurs écoute ſi peu, juge ſi mal, les connaiſſeurs ſont ſi rares : les hommes du monde décident légérement : les gens de lettres, armés d'un microſcope, cherchent les défauts, les taches d'un ouvrage, ferment les yeux ſur les beautés. Les femmes veulent juger, donner le ton, & trouvent des ſots qui les écoutent. L'agitation, les angoiſſes de mon Bienfaiteur m'étonnoient beaucoup : je ne concevois pas ce qu'une Tragédie avait de ſi intéreſſant pour en perdre le repos & le ſommeil. Il me donna un billet de Parterre en me diſant : mon cher Candide, tu iras ce ſoir à la Comédie ; tu écouteras bien attentivement tous les diſcours qu'on tiendra ſur ma pièce, critiques, éloges, tu recueilleras tout, & tu me le rendras avec ta ſincérité ordinaire. Quand tu verras quelqu'un applaudir, tu applaudiras avec lui de toutes tes forces ; voilà une liſte de 200 vers, où tu crieras *bravo*, *bravo*. La pièce finie, tu demanderas l'Auteur à grands cris juſqu'à ce que je paraiſſe ſur le Théâtre, &

quand tu m'y verras, tu redoubleras les *bravo* & les applaudiſſemens.

Je retins au mieux la leçon : & à quatre heures préciſes je me trouvai dans l'arène prêt à combattre des pieds & des mains, *unguibus & roſtris*, & à faire aſſaut de poumons avec les cabaleurs. La toile ſe lève, la pièce commence & va juſqu'à la fin, ſoutenue par l'intrépidité & le jeu des Acteurs. De temps en temps, aux endroits indiqués, je lançais mes *bravo*, mais on m'impoſait ſilence; on me riait au nez: rien ne m'épouvantait; je reſtais immobile comme un rocher battu des flots: enfin, après un ſanglant combat de quarante Gardes-Françoiſes & la mort de deux ou trois Héros, je vis deſcendre la toile : alors de tous mes poumons, de toutes mes forces, je me mis à crier l'Auteur, l'Auteur; malheureuſement j'étais le ſeul criard, on m'entoure, la Garde s'avance & me ſaiſit; on me traduit au Corps-de-garde, où je fus inveſti de la troupe des curieux, attirés par la ſingularité du fait, & ma grande jeuneſſe. Le Sergent me demanda ſi je ne ſavais pas qu'il était défendu de troubler le ſpectacle, & de crier à tue-tête? Je répondis que non. Qu'au contraire, M. Dorilas, qui était mon Ami & mon Protecteur, m'avait recommandé d'appeller l'Auteur à grands cris, dès que la Tragédie ſerait finie. Quoi, diſait-on, c'eſt M. Dorilas qui vous a chargé de crier l'Auteur? = Oui, Meſſieurs, lui-même,

même, jusqu'à ce qu'il vînt sur le Théâtre ; & c'est bien le moins que je puisse faire pour lui, après les bontés dont il m'honore. Il me parut que ma réponse réjouissoit beaucoup l'assemblée : chacun s'intéressa pour moi, on sollicita ma liberté & elle me fut rendue.

Je ne revis l'infortuné M. Dorilas, que le lendemain matin, il entra dans ma chambre l'œil en feu, les cheveux hérissés, vraiment, s'écria-t-il, dès la porte, vous m'avez fait une belle scène ; qui vous avait chargé de me nommer au Corps-de-Garde = On me l'a demandé ; ne faut-il pas toujours dire la vérité ? = Eh ! vous êtes un sot avec vos vérités ; sachons donc, puisque vous êtes si vrai, ce qu'on disait au Parterre pendant la représentation. = A-t-on loué ma pièce ? = Je ne l'ai pas entendu. = C'est que vous êtes sourd. Est-ce qu'on la déchirait, qu'on la trouvait mauvaise ? = Oui, Monsieur, du moins, ceux qui étaient autour de moi. = Cela ne se peut pas : des gens de goût, à qui j'ai donné hier à souper, & qui étaient présens comme vous, m'ont assuré le contraire, & j'en crois plus leur rapport que le vôtre. Au reste, je désespère de vous placer ; & vous pouvez, dès ce matin, prendre votre parti : j'attens aujourd'hui même un de mes parens, & j'ai besoin de votre chambre. Je n'avais rien à répliquer ; l'argument était pressant, il fallut s'y soumettre & regagner mon ancien gîte.

M. Martin me reçut à bras ouverts; inſtruit de mon malheur, il blâma ma conduite : = La vérité n'eſt bonne à rien, les hommes ne l'aiment pas, c'eſt moi qui vous le dis, je les connais, corrigez-vous. Cependant, je vous conſeille la patience. Avez-vous de l'argent ? = Très-peu : mais je vais en demander à ma mère. = C'eſt fort bien fait ; en attendant, je ne pourrai vous donner votre chambre ordinaire, elle eſt à trop haut prix pour vous, mais je vous logerai au cinquième dans un petit cabinet; il faut toujours meſurer ſa dépenſe à ſes moyens. Ce cabinet ſe trouva un bouge très-obſcur, & fort infect à cauſe du voiſinage. Il fallait ſubſiſter, mon hôte Martin qui m'aimoit beaucoup, me conſeilla de vendre une montre d'argent qui était le plus riche effet de mon mobilier. J'allai la propoſer à un honnête horloger qui me demanda d'abord pourquoi je voulais m'en défaire. = Parce que j'ai beſoin d'argent. = Etes-vous bien preſſé ? = On ne peut davantage, c'eſt tout ce qui me reſte pour vivre. = J'en ſuis fâché, j'ai très-peu d'envie d'acheter, à moins que ce ne ſoit pour vous obliger. = Ah ! Monſieur, vous me ferez le plus grand plaiſir. = En ce cas-là, voilà dix écus, c'eſt à-peu-près ce que vaut votre montre pour moi. Je reçus les dix écus en le remerciant vivement de la généroſité de ſon procédé. Cependant M. Martin m'aſſura que j'avais été friponné, & que la montre valait plus de trois louis.

Ce léger ſecours fut bientôt diſſipé : déjà la miſère m'aſſaillait, je ne pouvais ſortir faute de vêtemens : l'amitié de mon hôte ſe refroidiſſait ; il diminuait tous les jours ma ration, me conſeillant l'économie : enfin, je reçus une lettre de ma mère avec un ſubſide de quatre louis. Elle n'oubliait pas de me recommander la haine du menſonge, l'amour de la vérité, ajoutant qu'avec ces vertus on était ſûr de faire ſon chemin dans le monde, ce dont je ne doutais pas.

Les dons de ma mère ſervirent à déguiſer ma misère, & ſollicité par les avis de M. Martin, je ſortais quelquefois pour aller reſpirer l'air, & voir ſi la fortune ne m'attendait pas au coin de quelque rue pour m'enlever dans ſon char. Un jour je gliſſais, à mon ordinaire, le long des maiſons, quand, tout-à-coup, une berline rapide, ſort à l'improviſte, me pouſſe, me renverſe : les chevaux me foulent aux pieds, & par un bonheur unique je ne fus pas broyé ſous les roues ; mais j'étais moulu, évanoui. La berline s'arrête, on s'aſſemble, on m'entoure, on me met dans cette même voiture, & je ſuis tranſporté dans un appartement décoré par le goût & l'opulence. La maitreſſe de l'équipage ſe nommoit Mademoiſelle Adélaïde, & ce fut chez elle que je fus dépoſé : cette Demoiſelle, toute brillante d'attraits & des charmes du printemps, deſſervait les chapelles de Vénus ; mais ſa ſenſibilité n'était point

encore émouſſée par l'habitude de faire des heureux : elle fut vivement émue de mon accident ; elle me garda chez elle juſqu'à mon rétabliſſement, & me prodigua les ſoins les plus généreux.

Dès que je fus hors d'affaire, elle me fit appeller à ſon déjeuner, où aſſiſtait un homme de qualité que couronnait ſon douzième luſtre, nommé M. le Comte de Vieille-Maiſon. Il daigna m'interroger ſur mes parens, mes projets, mon exiſtence ; je ſatisfis à ces queſtions avec mon ingénuité ordinaire ; elle fit le plus grand plaiſir. Mademoiſelle Adélaïde ſollicita pour moi les bontés de M. le Comte, qui me demanda ſi j'avais une écriture liſible. Il parut très-ſatisfait de la mienne, & il me propoſa d'être ſon Secrétaire avec 600 liv. d'appointement, logé & nourri. J'acceptai avec tranſport & reconnaiſſance. Je reſpirai enfin : la route du bonheur s'ouvrait à mes regards, & M. Martin m'aſſura que ma fortune étoit faite, pourvu que je ceſſaſſe d'être le ridicule chevalier de la vérité, & que j'appriſſe l'art de flatter & de tromper les hommes. Ma mère m'écrivit au contraire que Dieu me récompenſait, que tout vit de ſa bonté, & qu'on ne pouvait pas périr dans le chemin de la vérité : me recommandant de ne pas oublier le miracle des deux pigeons.

M. le Comte de Vieille-Maiſon avait paſſé ſa vie occupé de ces riens importans, la grande affaire des gens du monde ; les femmes, le jeu, la

cour, les viſites, les courſes à ſon régiment avoient rempli le long période de quinze à ſoixante ans. Il avait fait pendant cet eſpace, de ſon aveu, 6500 voyages à Verſailles, ce qui, calculé avec le temps qu'il avait paſſé dans l'œil de bœuf ou dans l'antichambre des Miniſtres, produiſait environ une conſommation de 40,000 heures. Dès qu'il ſe vit ſous l'étoile de l'automne, ſon ame s'ouvrit à l'ambition: il commença à parcourir l'hiſtoire, à faire des extraits qu'il voulait placer dans ſa mémoire; il étudioit la politique, parce qu'il s'imaginait qu'un homme de ſon nom devait monter au miniſtère. C'était chez Mademoiſelle Adélaïde, que tous les matins en prenant ſon chocolat, en la careſſant ſur ſes genoux, il faiſait le tour de l'Europe, balançait les intérêts des Princes, & calculait les forces motrices de leurs Etats. Je lui liſais les Auteurs Diplomatiques, nous compilions, compulſions, extrayions avec autant de courage que l'Abbé Trublet. Nous dreſſions des mémoires, *rudis indigeſta que moles*, nous moiſſonnions dans tous les champs, pillions de tous côtés, & créions des codes politiques qui en impoſaient à l'heureuſe crédulité des Bureaux, & qui aſſirent enfin M. le Comte ſur le ſiége miniſtériel, où, avec l'aide de Dieu & des commis, il ſe ſoutint quelques années.

Je coulais une vie aſſez douce auprès de lui; il paraiſſait ſatisfait de mon zèle, de mon intelligence; il louait beaucoup ma franchiſe, ma can-

deur : ſouvent il me laiſſait chez ſa bien-aimée Mademoiſelle Adélaïde, occupé à copier ou à extraire : un jour il la quitta de très-bonne heure pour aller à Verſailles. A peine fut-il ſorti, qu'un jeune-homme d'une figure agréable, que je n'avais jamais vu, ſe préſenta & fut introduit. On me fit paſſer dans un cabinet voiſin. D'abord ils parlèrent à voix baſſe, mais inſenſiblement l'entretien s'échauffa, & malgré moi fixa mon attention. Oui, vous l'aimez, perfide, s'écriait le jeune-homme : Etes-vous fou, répondait Adélaïde ; moi aimer le Comte de Vieille-Maiſon ? un vieillard dont les careſſes m'excèdent, & dont l'amour me rappelle le ſupplice de je ne ſais quel tyran qui lioit les corps morts aux vivans. Ne voyez-vous pas que c'eſt la néceſſité qui m'attache à lui ? Vous êtes ſans fortune, la mienne n'eſt encore qu'un filet d'eau qui s'échappe de ſa ſource ; que deviendrions-nous ſi je le diſgraciais ? Quelle fut ma ſurpriſe à ce diſcours ; moi qui croyais le Comte l'ami le plus intime & le plus cher à cette femme ; je m'évadai ſoudain pour ne pas en ouïr davantage.

Il était minuit lorſque le Comte arriva de Verſailles ; je n'étais point encore couché : il m'avait ordonné de l'attendre pour lui lire le mémoire que je devais copier. Il me fit appeller, & la lecture faite ; après avoir loué mon zèle & mon activité, il me demanda des nouvelles de ſa chère Adélaïde. Conviens, mon enfant, ajouta-t-il avec enthouſiaſ-

me, qu'elle eſt charmante ! = Oui Monſieur le Comte. = Et ce qui fait l'éloge de ſon ame, de ſes mœurs, c'eſt ſa fidélité, ſon attachement pour moi ; car tu dois t'appercevoir qu'elle m'aime à la folie. Je rougis, & ne répondis rien. = Quoi tu gardes le ſilence ? douterais-tu de ſon amour ? Voyons, dis-moi la vérité. Je la reſpectais trop pour oſer la déguiſer, & je l'aſſurai que Mademoiſelle Adélaïde ne l'aimait point. Il me demanda ſur quoi j'appuyais cette conjecture. Je lui racontai alors la converſation du matin avec le jeune homme. Eſt-il poſſible, s'écriait le Comte ! As-tu bien entendu ? = Rien n'eſt plus vrai : je ne puis m'être trompé. = Je te remercie, mon cher enfant, je n'oublirai jamais le ſervice que tu me rends. C'eſt toi qui me deſſilles les yeux : je ſerais un ingrat s'il s'effaçait de ma mémoire ; en me parlant ainſi, il s'agitait, allait, venait, en s'écriant toujours : Eſt-il poſſible ! Il ſonne, fait mettre ſes chevaux, & vole chez ſon infidèle. Pour moi, fort content de moi-même, ſatisfait d'avoir révélé la vérité, & aſſuré de la reconnoiſſance du Comte, je fus m'abandonner aux douceurs du ſommeil.

M. le Comte ne rentra que le lendemain à midi ; & il m'envoya auſſi-tôt une gratification de quinze louis, en me faiſant dire qu'il était content de mes ſervices, mais qu'il n'en avait plus beſoin, & qu'il me permettait de ſortir de l'hôtel pour n'y plus revenir.

Je fus atterré du coup. Ma pensée était bien loin d'un pareil évènement. Je restai long-tems sur mon fauteuil, immobile, & plongé dans la douleur. Enfin reprenant mon courage, je délogeai sans bruit. Gage, me dit l'Hôte Martin, en me voyant entrer avec armes & bagage, que vous aviez quelque vérité de trop sur le cœur, & vous n'avez pu la retenir. Mais avez-vous de l'argent? = Oui, je suis riche, j'ai vingt-quatre louis. = Tant mieux, je vous donnerai votre chambre ordinaire. Je vous conseille cependant de ne pas vous affliger; aujourd'hui bien, demain mal, tantôt de la pluie, tantôt du soleil, & le tems va toujours son train.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis ma disgrace, quand M. Martin entra dans ma chambre pour me prier de rendre service à une veuve logée dans son Hôtel, qui avait des Mémoires & des Placets pour la Cour à faire copier. Mais il m'avertissait que je ne devais espérer aucun salaire, attendu que la Dame lui paraissait peu chargée d'espèces: ce motif redoubla mon zèle, & je me fis conduire aussi-tôt chez cette veuve. Elle se confondit en excuses, en remerciemens. Je ne savais trop que répondre à des propos si honnêtes, mais enfin je lui dis que plus elle m'occuperait, & plus j'aurais du plaisir. Madame Dumas (c'était son nom) était une femme de quarante ans, d'une physionomie fine & spirituelle; un air de tristesse, une teinte de pâleur ajoutaient à l'intérêt & à l'expression de son visage.

J'eus le bonheur de lui inſpirer quelque confiance ; les ames honnêtes & ſenſibles ſe cherchent, ſe devinent, & s'uniſſent ſouvent au premier abord. Elle me raconta ſes malheurs. Elle était veuve d'un Négociant de Rouen, qui, frappé des traits de l'adverſité, était mort conſumé de chagrin, & n'avait laiſſé pour toute fortune à ſa fille & à ſa veuve qu'une créance de trente mille livres, dûes par le Gouvernement. N'ayant rien pu obtenir par ſes lettres, elle s'était décidée à venir elle-même ſolliciter ſon rembourſement. Pénétré de ſa ſituation, je lui offrais mes faibles ſervices avec la plus vive chaleur, lorſque tout-à-coup je vis ſortir d'un cabinet l'image des Grâces & du Printems ſous le plus ſimple négligé. C'était la fille de Madame Dumas ; elle me ſalua, parla à ſa mère ; je ne ſai trop ce qu'elle dit, mais au ſon de ſa voix, au charme qui l'environnait, mon ame ſembla ſortir d'un long ſommeil : j'éprouvai des ſentimens nouveaux, j'héſitais, je croyais voir un être céleſte. Sa mère me rendit l'uſage de mes ſens en me livrant le Mémoire que je devais copier. J'allais l'emporter, lorſqu'elle m'arrêta en me propoſant le modeſte dîner de la veuve : au lieu de répondre, je rougis ; j'ignore pourquoi : elle vit mon embarras : allons, me dit-elle obligeamment, vous reſtez, & je reſtai. Sa table était l'école de la frugalité, & cependant ce repas me parut délicieux. Quel eſt donc cet attrait, cette attraction ſympathique qui s'em-

parant de notre cœur, l'entraîne rapidement vers un objet, nous y attache par une chaîne de fer, que l'abſence, le tems même ne peuvent uſer. J'avais vu Mademoiſelle Adélaïde, elle était régulièrement belle, une parure élégante, le goût qui dirigeait ſa coëffure ajoutaient encore à l'éclat de ſa beauté; & cependant nulle émotion n'avait encore éveillé mon cœur & mes ſens. Roſalie, c'était le nom de cet être enchanteur, ne ſe préſentait que ſous le déshabillé le plus modeſte, & déjà je l'adorais. Nul ornement ne chargeait ſa tête, ſes cheveux d'un châtain clair avaient l'air de l'abandon. Elle eût été la beauté même, ſans quelques légères imperfections dans la régularité des traits; mais ſa phyſionomie avait tant d'expreſſion, ſon regard était ſi animé, ſes mouvemens avaient tant de charmes, qu'elle parlait à l'ame avant de parler aux ſens: ſa taille était ſouple & légère, telle qu'on la donnerait aux Grâces ſi on voulait les réaliſer. Ses pieds, ſes mains, appellaient les careſſes de l'amour; ſon ame noble, élevée reſpirait la ſenſibilité. Son eſprit était délicat, prompt, plein de fineſſe & d'agrémens. Sa vivacité charmante avait beſoin quelquefois d'être tempérée par la réflexion. Elle aimait à plaire, mais la ſenſibilité de ſon cœur, & les lumières de ſa raiſon, la ſauvaient de la coquetterie. Divers talens l'embelliſſaient encore; ſa danſe enchantait, elle cultivait la Peinture, rare talent qu'elle a poſſédé depuis avec

ſupériorité. Elle venait d'atteindre ſa quinzième année. Je me ſuis complu à deſſiner ce portrait; parce que Roſalie a influé ſur le reſte de ma vie, & je puis dire d'elle ce que Montagne diſait de ſon ami la Béotie, *je l'aimais parce que c'était elle, parce que j'étais moi.*

Pendant tout le dîner, mes yeux la cherchèrent, deux fois je rencontrai les ſiens, & depuis elle les tint toujours baiſſés. J'obſervai que Madame Dumas ne buvait que de l'eau : je lui en parlai; elle me répondit qu'elle en ſouffrait, mais que le vin d'auberge était un poiſon pour ſon eſtomac, & que le prix du bon était au-deſſus de ſes facultés. Je recueillis ce propos. Nous parlâmes enſuite des courſes de Paris, la boue, le temps, les embarras des rues l'empêchaient d'aller à pied, & les voitures étaient ſi chères! Je m'offris pour ſes commiſſions; après quelque réſiſtance, je fus accepté, & le dîner fini, je courus les exécuter : à peine fus-je dehors que la pluie m'aſſaillit, le retour du ſoleil après un long orage m'eût été moins agréable : ſouffrir pour ce qu'on aime eſt un plaiſir ſi doux! Je revins au bout de deux heures triomphant & tout percé de pluie; j'avais réuſſi dans mes commiſſions, voilà ce qui augmentait mon triomphe. Je fus plains de Roſalie, la mère & la fille s'empreſſèrent à m'eſſuyer. Je paſſai le reſte de la ſoirée dans une ſorte d'enchantement & d'ivreſſe; je leur parlai de ma fortune, de ma

naiſſance; je contai mes aventures depuis mon arrivée à Paris. Roſalie daigna me louer & me plaindre : ſa mère parut en concevoir plus d'eſtime pour moi. On ne me pria point à ſouper, & je me retirai dans ma chambre, où je paſſai une partie de la nuit à copier le mémoire de Madame Dumas. Je me couchai à la naiſſance du jour, mais le ſommeil me refuſa ſes pavots, & las d'agiter ma couche ſans ſuccès, je me levai.

Mon premier ſoin fut de prier mon hôte de m'avoir dix bouteilles de bon vin. Je les payai d'avance pour être bien ſervi : c'était la méthode la plus ſûre avec lui. J'employai le reſte de la matinée à la copie du mémoire, & dès qu'elle fut finie, je courus la porter à Madame Dumas. Mon activité l'étonna; mais s'appercevant que j'avais les yeux rouges du travail de la nuit, elle me gronda de m'être ainſi excédé, & me menaça de ne plus me donner de l'ouvrage.

Je fus encore prié à dîner; je propoſai alors mes dix bouteilles de vin, lui jurant qu'il rétablirait ſon eſtomac. Elle me refuſa : mais Roſalie vint à mon ſecours, & m'aida à vaincre ſa délicateſſe. Je connus pour la première fois qu'il y avait un grand plaiſir à donner. L'après-dînée je reſtai quelques momens ſeul avec Roſalie. Vingt fois j'ouvris la bouche pour laiſſer échapper quelques paroles, vingt fois ma voix expira ſur mes lèvres; j'étais ſans contenance, j'attiſais le feu, je

me mouchais, je crachais, enfin, Madame Dumas rentra & finit mon ſupplice.

Ses affaires l'appelloient à Verſailles, mais les courſes que l'on y fait pour demander juſtice ou grace, ſont très-onéreuſes. Souvent la récompenſe ou la faveur que l'on obtient a coûté le double de ſa valeur, ſans compter la fatigue & la perte du temps, qu'il eſt permis de calculer pour quelque choſe quand on n'a pas le bonheur de faire le métier de courtiſan. Madame Dumas s'y était tranſportée deux fois ſans ſuccès; elle n'avait pu voir que rapidement les ſous-Miniſtres qui ne l'avaient pas écoutée. Je me propoſai pour faire le voyage: = Mais comment y irez-vous? = A pied, Madame, j'ai bonnes jambes, & l'exercice m'eſt très-ſalutaire. Il fallut ſupplier pour obtenir cette faveur. Le lendemain je partis à 6 heures du matin, je remis une lettre au premier Commis, & je rapportai la réponſe: j'arrivai pour dîner auſſi frais que ſi je revenais de la promenade. Comme je fus remercié, loué, accueilli! Quel dédommagement d'une fatigue paſſagère! L'après-dînée, l'hôte Martin vint rapporter une bague à Madame Dumas, diſant qu'il n'en pouvait trouver que ſix louis; & elle en demandait dix, & la bague en valoit davantage. Je me tus: mais le ſoir je portai douze louis à M. Martin & le chargeai d'aller annoncer à Madame Dumas qu'on était venu lui offrir cette ſomme pour ſa bague: elle en fut étonnée; mais ſes idées

ne ſe fixèrent pas ſur moi. La nature s'était embellie à mes yeux, jamais la vie ne m'avait paru ſi douce; l'éternité ne doit être qu'un point ſans meſure, ſans eſpace, ſi l'on l'on jouit d'une félicité pareille ! que ſeraient quatre-vingts ans écoulés dans cet enchantement!

J'étais cependant tourmenté du deſir de faire connaître mes ſentimens à l'aimable Roſalie; mais je ſentais que je n'aurais jamais le courage de les exprimer de vive voix; après beaucoup d'anxiétés & d'incertitude, je me décidai à compoſer cette lettre.

» Je tremble, Mademoiſelle, en vous écrivant : » pardonnez-moi cette démarche, ce ſera, je vous » jure, le ſeul tort que j'aurai envers vous; mais » aujourd'hui je ne ſais plus où j'en ſuis! Je vous » aime éperdument, j'ignore ſi c'eſt de l'amour ou » de l'amitié : c'eſt peut-être tous les deux. Ne » m'en veuillez pas, je vous en ſupplie, vous me » rendriez trop malheureux : & cependant je ne » vous aimerais pas moins «.

Antoine BERNARD.

La lettre faite, il fallait la donner; & c'était là mon plus grand embarras. Je la gardai pendant trois jours ſans jamais oſer la riſquer. Enfin, la circonſtance me favoriſa. Roſalie me demanda un livre que j'avais. Je fus inventif pour la première fois. Je recopiai ma lettre ſur un carré de papier que j'adaptai ſur la couverture intérieure, & je profitai de l'abſence de la mère pour le donner à

Roſalie. En le lui préſentant je balbutiai, ma main tremblait. = Mais qu'avez-vous Monſieur, vous paraiſſez troublé! = C'eſt que, Mademoiſelle, ce livre contient un ſecret qui m'accable & que je n'oſe confier à perſonne. = En ce cas-là je dois vous le rendre. = Non, ce ſerait encore pis, daignez plutôt l'apprendre, il eſt écrit ſur la couverture. Elle l'ouvrit ſans me répondre, lut quelques mots, & rougit beaucoup : dans cet inſtant, ſa mère rentra, & Roſalie le poſa auſſi-tôt ſur la cheminée. J'étais au ſupplice : mon eſprit s'égarait, ce livre m'épouvantait : Madame Dumas en demande le titre ? ſa fille, plus raſſurée, répond pour moi : alors, ſa mère le prend, l'ouvre, en parcourt quelques lignes. Je n'y tins pas : mon ſang ſe fige, le cœur me manque, je me trouve mal : Roſalie s'en apperçut la première, jetta un cri de frayeur : à force d'eau & de vinaigre, l'eau de Cologne nous manquait, je recouvrai mes ſens : mais ce qui acheva de me rétablir entiérement, ce fut l'action de Roſalie qui emporta le livre dans ſa chambre.

Madame Dumas, riche des douze louis dont j'avais payé ſa bague, ſe décida à aller faire quelque ſéjour à Verſailles pour eſſayer d'échauffer l'humanité & l'activité des Commis. Elle fixa ſon départ au ſurlendemain. A peine avais-je oſé paraître aux yeux de Roſalie : je ne l'approchais qu'en tremblant ; mais touchée ſans doute de mon

embarras, elle n'affecta rien, m'adreſſa la parole d'un viſage tranquille, & remit la ſérénité dans mon cœur. Je les conduiſis juſqu'aux voitures de la Cour. En leur donnant la main pour y monter, je fus aſſez heureux pour tenir quelques inſtans celle de Roſalie. J'oſai d'abord la preſſer légérement, je m'enhardis, je ſerrai davantage, mais ſans oſer lever les yeux; je craignais ſi fort de déplaire! l'aimable Roſalie voulut bien ne pas s'appercevoir de ce mouvement, & ne me retira ſa main que pour entrer dans la voiture. Voilà la première faveur que j'ai reçue de l'amour: auſſi s'eſt-elle imprimée au fond de mon ame. Je n'oublierai jamais les délices de ce moment.

Je paſſai quelques jours dans ma chambre, rêveur & ſolitaire: M. Martin voyant ma triſteſſe qu'il prenoit pour l'ennui du déſœuvrement, me conſeilla de me diſtraire, & d'aller à quelque ſpectacle des Boulevards. C'eſt là, me diſait-il, que l'on trouve la véritable gaité, & la ſimple nature. J'ai été à l'Opéra, je m'y ſuis ennuyé: la Tragédie des Français me donne des vapeurs, & la migraine pendant huit jours: il n'y a pas aſſez de combats: j'y voudrais plus de ſoldats, plus de morts, plus de bruit, & point de ces longues converſations, qui font bâiller tout le monde.

Je ſuivis le conſeil de M. Martin, & je fus occuper une place aux Variétés amuſantes. Je me trouvai à côté d'un homme, qui s'apperce-

vant

vant combien j'étais nouveau à ce ſpectacle, fut rempli d'attention pour moi, il m'expliquait le ſujet des pièces, me nommoit les Acteurs, il porta la politeſſe juſqu'à m'obliger à prendre des rafraîchiſſemens. Après la Comédie il voulut abſolument m'accompagner juſques à mon hôtel : il me propoſa, pour le jour ſuivant, une partie chez Nicolet. Il m'en preſſa le plus obligeamment du monde : j'acceptai, & nous nous donnâmes rendez-vous à quatre heures au Palais Royal. Je me félicitai de ma bonne fortune, & d'avoir rencontré un homme auſſi aimable, & auſſi honnête. Je m'y rendis exactement. Lui-même avait devancé le tems, preſſé du deſir de me voir.

Il m'engage à me promener en attendant l'heure du ſpectacle ; me fait quelques queſtions d'amitié ſur ma ſituation, me recommande de ne point porter d'argent ſur moi dans les lieux publics, infectés de filoux ; enſuite, avec une effuſion de cœur bien rare, il m'offre ſa bourſe ; à votre âge, diſait-il, les moyens ne ſont jamais en proportion des beſoins. Je le remerciai vivement. = Abjurez tout myſtère avec moi : regardez-moi comme votre meilleur ami : j'eſpère le devenir, & mériter ce titre : êtes-vous en fonds ? Avez-vous de l'argent ? — Oui, j'en ai encore. = Combien ? = Dix louis. = Il faut les ménager. Enſuite, il me queſtionna ſur mes ſociétés, me conſeilla de m'attacher toujours à la bonne compagnie. = Qui fré-

quentez-vous à Paris? = Je lui parlai de Madame Dumas & de ſon aimable fille, de leur ſéjour à Verſailles. Je lui peignis ſur-tout Roſalie des couleurs les plus ſéduiſantes : gageons, me dit-il, en m'interrompant, que vous êtes amoureux de cette fille charmante? = Oui, je l'aime au-delà de toute expreſſion. La nuit je m'éveille vingt fois rempli de ſon image; le jour je n'ai d'autre beſoin que de la voir, & de l'entendre. = Eſt-elle riche? = Oh non, il s'en faut de beaucoup. Je lui contai alors l'hiſtoire de la bague que j'avais achetée ſous main. Il loua vivement ma généroſité, m'aſſura qu'il m'en eſtimoit davantage. » Quoi de plus doux, diſait-il, pour une ame honnête, que de ſecourir la vertu malheureuſe, & l'objet que l'on aime; en pareil cas, il faudrait ſe vendre ſoi-même; & cette bague, l'avez-vous? = Non, elle eſt entrè les mains de M. Martin. Enſuite, il me demanda ſi la mère m'écrivait. = J'en attends une lettre. = Ecrit-elle bien? = Je ne connais pas ſon écriture. Nous arrivâmes ainſi deviſant chez Nicolet. Il voulut abſolument me défrayer : trop heureux, ajoutait-il, de trouver l'occaſion de me prouver l'intérêt que l'innocence & la candeur de mon caractère lui avaient inſpiré. « Conſervez ſoigneuſement cette précieuſe qualité; je voudrais bien que tous les hommes vous reſſemblaſſent.

Nous nous ſéparâmes après le ſpectacle avec

toute la chaleur d'une vive amitié. Ce qui rendait notre ſéparation ſi douloureuſe, ſi tendre, c'eſt qu'il allait paſſer quinze jours à la campagne, chez un oncle dont il devoit hériter : j'en étais réellement affligé ; j'ai vu peu d'hommes auſſi prévenans, auſſi attentifs.

Le lendemain matin, à peine avais-je quitté mon lit, que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre, je vois une femme d'un âge mûr, en robe noire, en grand bonnet, qui me demande d'un air doux & riant ſi je ne ſuis pas M. Antoine Bernard. = Oui, Madame, c'eſt moi-même. = Ah, Monſieur, j'en ſuis enchantée : d'après le portrait que l'on m'a fait de votre honnêteté, de la beauté de votre ame, de votre amour pour la vérité, j'avais le plus grand deſir de vous connaître. Continuez mon enfant, ne vous laiſſez point corrompre par l'air infecté du ſiècle, & Dieu vous bénira. J'écoutais l'œil ouvert, & la bouche béante, lorſquelle ajouta, j'arrive de Verſailles, & je vous apporte une lettre de Madame Dumas, cette femme reſpectable, votre amie, & la mienne. Au nom de Madame Dumas, je jette un cri de joie, je demande mille pardons à cette bonne Dame, je la fais aſſeoir, je la remercie de ſa complaiſance, de ſa peine : Je l'aurais embraſſée de bon cœur ſi j'avais oſé. = Comment ſe porte-t-elle ? = Aſſez bien ; un peu de rhume. = Et Mademoiſelle Roſalie. ? = Elle a l'air préoccupé, rêveur, je lui

ſoupçonne quelque inclination à Paris, car elle s'ennuie à Verſailles, elle me le diſait encore hier au ſoir. Il faut convenir que c'eſt une Demoiſelle bien aimable, bien honnête; trop heureux celui qu'elle aimera. Ces propos coulaient dans mon cœur comme un baume délicieux. J'ouvre la lettre, je la dévore : la voici.

» Je connais, mon cher Monſieur, la nobleſſe » de votre ame & votre amitié pour nous : je » ſuis obligée de faire un préſent de vingt louis » pour hâter & appuyer le ſuccès de mes ſollici- » tations; vous ſeul m'avez inſpiré aſſez de con- » fiance pour m'arracher un aveu pareil, & vous » prier de me les prêter, ſi cela ne vous incom- » mode pas : cependant, comme je crains fort d'être » indiſcrete, & que je ne veux pas abuſer de votre » généroſité, je me contenterai de dix louis, & » pour compléter ma ſomme je me déferai de quel- » que bijou inutile. Vous pouvez remettre cet ar- » gent à Madame Saint-Denis, qui a bien voulu » ſe charger de cette lettre. C'eſt une femme de » la plus grande probité & la plus ancienne de » mes amies. Roſalie ſe porte bien, & me de- » mande la permiſſion de vous écrire une ligne de » ſa main. Thérèſe Dumas.

» Je fais mille complimens à notre ami M. Ber- » nard, nous le regrettons beaucoup, Maman & » moi : s'il était ici avec nous, le temps ne nous » paraîtrait pas auſſi long «. Roſalie Dumas.

Quelle douce, quelle vive émotion j'éprouvai en liſant ces mots tracés d'une main ſi chère! je me hâtai de compter les dix louis qui me reſtaient, à la charitable Madame Saint-Denis; je lui fis mille excuſes de la peine qu'elle voulait bien prendre : j'inſiſtai pour la reconduire juſqu'à la porte de la rue, où je, la quittai en la chargeant de mille bénédictions.

Dès que je fus dans ma chambre, je m'abandonnai à mon raviſſement; je lus, relus, l'apoſtille de Roſalie; je la baiſais, la rebaiſais avec tranſport. Je ſortis pour commander un petit ſac de taffetas verd, dans lequel je renfermai cette lettre ſi chère, & je la portai depuis, appliquée ſur mon cœur.

Quelques jours après, ces Dames revinrent de Verſailles, bien fatiguées, bien excédées de ce ſéjour, & déſolées ſur-tout d'avoir épuiſé leurs facultés pour avoir eu l'avantage de parler une fois au Miniſtre, qui leur répondit que l'on verrait, qu'il n'y avait pas d'argent, & qu'il fallait d'ailleurs conſtater la dette. Elles ne me parlèrent point de l'emprunt de mes dix louis, je me gardai bien auſſi de laiſſer échapper le moindre mot à ce ſujet.

Cependant j'étais dénué d'argent, & il en eſt de lui comme de la ſanté, quand il manque, on en ſent la néceſſité. Je confiai mon embarras à M. Martin, qui connaiſſant l'état de mes finances, m'en demanda le compte. Je fus obligé de lui dé-

clarer la vérité. Le ſieur Martin était né défiant ; l'emprunt lui parut ſuſpect : & malgré le ſilence que j'avais exigé de lui, il s'en ouvrit à Madame Dumas ; qui étonnée, déſolée, me fit appeller ſur le champ, & exigea un nouveau récit de mon aventure. Je le fis avec fidélité : elle voulut voir la lettre que m'avait remis cette femme : comme elle était ſur mon ſein, enveloppée dans ſon petit ſac verd ; je fus un peu troublé : j'héſitais : mais preſſé par de nouvelles inſtances, je la tirai, en rougiſſant de ſon dépôt ; heureuſement, on ne s'apperçut pas de cette cérémonie, ou du moins, on ne s'y arrêta pas. Madame Dumas nous montra alors un billet écrit de ſa main, & les deux écritures étaient bien diſſemblables. Martin s'écria qu'il s'en était douté, que j'avais été friponné, & que le fripon était celui qui me faiſait tant d'amitiés aux petits ſpectacles.» Mais auſſi, qui jamais a avoué qu'il avait de l'argent chez lui. = Quand on vous le demande, ne faut-il pas dire la vérité ? = La vérité ! quelle ſottiſe ! Continuez, & vous verrez ſi la vérité ne vous menera pas en ligne droite à l'hopital, ou aux petites maiſons. A cet évènement je ne perdis que mon argent ; & j'y gagnai plus d'affection de la part de la mère & de la fille.

M. Martin, malgré ſon amitié pour moi, n'eut garde de m'ouvrir ſa bourſe, mais charmé que je vive, pourvu que ce ne ſoit pas à ſes dépens,

il déclara à Madame Dumas l'achat que j'avais fait de ſa bague. Je fus vivement grondé de cette charmante femme. La bague fut remiſe en vente, on s'en défit à un prix aſſez honnête, & mes douze louis me furent rembourſés.

Me voilà encore dans le ſein de l'opulence, enchanté du préſent, peu ſoucieux de l'avenir, & m'abandonnant tout doucement au courant de ma deſtinée.

Mais un orage ſe formait ſur notre horiſon. Roſalie, l'aimable Roſalie, depuis quelques jours languiſſait, ſouffrait des maux de tête continuels: au troiſième jour la fièvre, le tranſport la ſaiſiſſent. On vient m'éveiller dans la nuit, je cours chez un habile Médecin, il ne veut pas ſe lever, il ne marche jamais la nuit, je ne pus enfoncer ſa porte, car je l'aurais arraché de ſon lit. On m'en indique un autre, j'y vole: à force de cris & de prières, M. le Docteur s'enveloppant de ſa robe de chambre & d'une grande perruque, conſent à me ſuivre. Il ordonna une prompte ſaignée, je vole chez le Chirurgien: je le fais dépêcher; je l'amène: quel tableau que celui d'une jeune perſonne brillante d'attraits, giſſant ſur le lit de la mort; ſa mère auprès-d'elle, pâle, éplorée, l'embraſſant à chaque inſtant, la conjurant de vivre, implorant la mort pour elle-même. Moi d'un autre côté, égaré, éperdu, voulant lui prodiguer mille ſecours inutiles.

Je connaiſſais la délicateſſe de Madame Dumas. Je vins à ſes genoux lui apporter mes douze louis ; elle m'embraſſa : j'en accepte, dit-elle, la moitié ; il s'agit du ſalut de ma fille, & vous êtes ſi fort notre ami.

L'état de Roſalie était toujours allarmant : la nuit on ne me permettait pas de reſter auprès d'elle ; mais j'allais de ma chambre à la ſienne pour écouter à la porte, pour apprendre de ſes nouvelles ; le jour je reſtais auprès de ſon lit, ou je courais la Ville pour lui chercher du ſecours. Enfin la fièvre ſe calma, l'eſpérance revint, & nous reſpirâmes. Le Dimanche Madame Dumas voulant entendre la meſſe, me confia la garde de ſa fille. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'en avoir d'autre : je reſtai donc auprès de ſon lit, ne lui parlant pas de peur de l'agiter, mais ayant les yeux toujours fixés ſur elle, un ſoupir qu'elle entendit la fit tourner de mon côté ; elle jetta un regard ſur moi, & de l'air le plus intéreſſant, ſans proférer une parole, elle me préſente ſa main. Ah Dieux ! je la ſaiſis, je la preſſe avec tranſport, je la couvre de mes baiſers : ah ma chère Roſalie, lui dis-je, vivez, vivez, ou je meurs. Je m'arrêtai, les ſanglots, les larmes m'interceptent la parole : Roſalie ne me répondit rien, mais je ſentis preſſer doucement ma main. Je porte encore la ſienne ſur ma bouche, ſur mon viſage, je la baigne de mes larmes. Madame Dumas entra dans ce moment,

Roſalie retira ſa main, mais je ne pus arrêter mes pleurs; qu'avez-vous donc, me dit Madame Dumas, d'où viennent ces pleurs? Je fus obligé de lui raconter la ſcène touchante qui venait de ſe paſſer. Elle ne répondit rien: mais le ſoir elle me prit en particulier & me demanda ſi j'aimais ſa fille. Oui, Madame, avec idolâtrie. = Lui avez-vous déclaré votre amour? = Jamais de vive-voix: mais je lui ai écrit. = Elle a reçu votre lettre? J'avouai alors le détour dont je m'étais ſervi pour la lui faire parvenir. = On doit excuſer votre jeuneſſe, & votre ſincérité couvre votre faute. Mais je vous conjure au nom de l'amitié & de l'honneur de ne pas nourrir cette paſſion. La fortune s'oppoſe à vos vœux: nous ſommes pauvres, vous n'êtes pas plus fortuné que nous, & l'union de vos cœurs ferait votre malheur réciproque. Allons, promettez-moi de ne plus l'aimer. = Mais, Madame, comment peut-on s'empêcher d'aimer? = C'eſt l'ouvrage du tems & de la raiſon. Promettez-moi du moins de lui cacher vos ſentimens. Je ſoupirai, & je promis. Je connus dès ce moment les tourmens, les angoiſſes de l'amour.

Le jour ſuivant, pour diſſiper ma triſteſſe, je fus me promener ſur les Boulevards: je les traverſais, au milieu d'une foule de carroſſes, abandonné à ma rêverie, lorſqu'un grand laquais me tirant par le bras, me dit qu'une Dame, dont il m'indiqua la voiture, déſirait de me parler. Je le

ſuivis, & je reconnus Mademoiſelle Adélaïde. Elle m'accueillit d'un ſouris gracieux, me reprocha doucement mon indiſcrétion vis-à-vis du Comte de Vieille-Maiſon. = Mademoiſelle, j'en étais bien fâché, je vous l'aſſure, mais il faut toujours dire la vérité. = Non pas vraiment, toute vérité n'eſt pas bonne à dire. Mais mon amitié vous pardonne, & je ne renonce pas au plaiſir de vous obliger. J'ai congédié le Comte de Vieille-Maiſon, auſſi antique que ſon origine. Il me fatiguait de ſa politique, ne m'entretenait que des affaires, des intérêts des Princes, moi je m'occupe des miens, & m'inquiète fort peu de ceux des Princes. Je vis préſentement avec le Marquis de Valinzac, l'amant de la Ducheſſe de Beaucourt, femme du Miniſtre; le Marquis me la ſacrifie en ſecret, & j'obtiens par le crédit de ma rivale tout ce que je veux. Venez chez moi demain matin, vers le midi, c'eſt l'heure de notre lever, & je vous préſenterai au Marquis.

Je fus exact au rendez-vous: mais M. le Marquis avait été obligé de s'expoſer au grand air avant que le ſoleil eût atteint ſon zénith; il avoit perdu dans la nuit quinze cens louis, & il s'était arraché des bras du ſommeil & d'Adélaïde, pour aller attaquer la bourſe de ſes bons amis, Meſſieurs les Uſuriers. Cependant il était prévenu de ma préſentation, & j'avais ordre de me rendre à ſon Hôtel à deux heures. = A propos, n'oubliez pas

de dire que vous êtes un pauvre Gentilhomme ; la nobleſſe eſt ſa manie : j'ai emprunté ce détour pour échauffer ſon zèle, il ne voudrait pas obliger un roturier. Comme l'heure de mon rendez-vous était encore éloignée, je ne pris pas la ligne droite pour me rendre à l'Hôtel Valinzac. En décrivant ma parabole, je rêvais à cette nobleſſe dont Mademoiſelle Adelaïde voulait m'honorer. C'eſt un menſonge, diſais-je, que de me donner pour Gentilhomme, & dans le monde on ne peut réuſſir que par la vérité. M. Martin que je rencontrai fortuitement, me demanda à quoi je rêvais. Je lui expoſai mon inquiétude, & ce qu'exigeoit de moi Mademoiſelle Adelaïde. = Eh bien, le grand embarras ! je me dirais le fils de l'Empereur du Mogol, ſi cela devait faire ma fortune. = Mais c'eſt un menſonge, & le menſonge.... eſt néceſſaire dans le monde : ſi les hommes ne ſe trompaient pas entr'eux, ils ſe déteſteraient : on ment aux Rois, aux femmes, aux Grands, aux beaux-eſprits, & le menſonge eſt le nœud de la ſociété.

Je quittai le ſieur Martin ſans être ſéduit par ſes ſophiſmes. Mes principes avaient jetté dans mon cœur de trop profondes racines. J'arrivai avec mes réflexions à l'Hôtel Valinzac : à la faveur d'une lettre dont j'étais porteur, je fus introduit dans la ſalle des bains où était M. le Marquis. Vous venez à propos, me dit-il, je me charge de votre fortune ; & en attendant que je puiſſe vous obtenir

une place, je vous nomme mon Lecteur, avec cent piſtoles d'appointemens. Mon Maître-d'Hôtel a ordre de vous faire bonne-chère. Cela vous convient-il? = Ah Monſieur, le Marquis, avec ce traitement & vos bontés, je ſerai plus riche que vous. Il rit de ma naïveté: = Eh bien, vous allez entrer en exercice, prenez ce livre, & liſez-moi pendant que je ſuis dans le bain.

Ce Livre avait pour titre, les Bijoux Indiſcrets; il me parut qu'il amuſait beaucoup M. le Marquis; mais je n'y comprenais rien, n'ayant jamais lu chez ma mère, pour égayer nos ſoirées, que Marie à la Coque, la Légende Dorée, & les Miracles du Bienheureux Paris, rédigés par le Conſeiller Carré de Montgeron.

En me renvoyant, M. le Marquis me prévint de l'heure de mes devoirs auprès de lui. = » Le » matin quand je me baignerai; & lorſque je cou- » cherai chez moi, vous me ferez auprès de mon » lit une lecture voluptueuſe, juſqu'à ce qu'un » doux ſommeil me ferme la paupière. Je veux » m'endormir dans les bras de la volupté. J'ai » recueilli, diſait-il, dans le cours de ſept ou huit » ans environ deux cent mille livres de rente; ſi » je crois mon fidele Intendant, il ne m'en reſte » plus que la moitié. Mais les jouiſſances coûtent, » & je n'aime pas les privations: j'ai trente ans, » c'eſt-à-dire, à-peu-près encore une quinzaine » d'années à boire dans la coupe des plaiſirs, je

» veux, jusqu'à cette époque, que ma vie ne soit » qu'une longue & délicieuse ivresse: alors, après » avoir épuisé toutes les sources de la volupté, je » consens à rendre en paix mon corps aux élémens «. J'ai su depuis qu'il avait tenu sa parole, & qu'il était mort à quarante-cinq ans, ruiné, chargé de dettes, desséché, perclus de tous ses membres, mais souffrant depuis deux ans des douleurs très-aigües, sur lesquelles sans doute il n'avait pas compté.

Jusqu'à sa rentrée dans le bain, je ne vis plus M. le Marquis: alors je fus mandé pour faire ma lecture: mais à peine l'avais-je commencée, qu'on apporta un billet de la Duchesse de Beaucourt, il éclata de rire en le lisant; sa colère est plaisante, disait-il, en ricanant. Allons, écrivez M. Bernard, ce billet mérite une réponse. » Oui, ma » belle Duchesse, je ne suis pas assez faux pour » chercher à vous en imposer; j'ai passé la nuit » avec la petite Adélaïde, mais je ne soupçon- » nais pas qu'une femme de votre rang, & aussi » sûre de mon cœur que vous devez l'être, pût » s'effaroucher d'un désir passager pour une petite » grisette: on appelle cela préluder au plaisir; & » si vous daignez l'appeller auprès de vous, vous » verrez que ce prélude n'affaiblit point les sen- » timens éternels de respect & de tendresse que » vous m'avez inspirés «. Monsieur le Marquis, par discrétion, mit l'adresse lui-même: ensuite il

ſe fit habiller, & diſparut pour le reſte du jour.

Il rentra chez lui à trois heures du matin, & me fit éveiller pour venir remplir auprès de lui mon office de lecteur. Mon ami, me dit-il, j'ai des vapeurs, ou plutôt un reſte d'humeur enveloppe mon eſprit. J'avais compté paſſer une partie de la nuit chez la Ducheſſe, mais elle eſt piquée au vif du billet de ce matin, elle le trouve impertinent : cependant tu l'as vu, il reſpirait la paſſion, c'était l'expreſſion du plus pur ſentiment? les femmes, on ne peut les comprendre! Lis-moi quelque choſe d'un peu gai pour chaſſer ces nuages; je pris un livre, c'était le Sopha. = Non, il eſt trop ſérieux, je n'ai pas dans ce moment l'eſprit enclin à la réflexion. Ah! cherche-moi les Œuvres de l'Abbé de Grecourt : » cette Ducheſſe » eſt pourtant ſingulière, ſes idées ſont neuves, » il ſemble qu'on ne peut l'aimer, en couchant avec » d'autres femmes «. Je crus au nom de l'Abbé de Grecourt, que ſes Œuvres étaient ou morales ou pieuſes. Mais les expreſſions m'en parurent ſi biſarres, elles étaient ſi nouvelles à mon oreille, que j'anonnais, balbutiais; un vif incarnat colorait mon viſage. Heureuſement le ſommeil verſa bientôt ſon baume ſoporifique ſur les yeux fatigués de M. le Marquis, & me permit de me retirer.

A l'heure du bain, je me préſentai pour mon ſervice : M. le Marquis n'était plus tourmenté des vapeurs de la veille : mais il avait une pareſſe d'eſprit

qui ne lui permettait pas de lier deux idées : laiſſe ton livre & cauſons : ta famille eſt du Limouſin ? = Oui, Monſieur le Marquis. = A qui tiens-tu dans la Province ? = A ma mère. = Parbleu, je le crois aiſément. As-tu des parens un peu diſtingués, qui marquent dans le monde ? = Oui, j'ai un couſin germain qui eſt Chanoine à Limoges. = Diable, c'eſt une belle fortune ! une grande illuſtration pour une famille. Mais que faiſait ton pere, a-t-il ſervi ? = Il était comme mon grand-père, Marchand Drapier. = Marchand Drapier ! vous avez donc dérogé ? = Non, Monſieur, nous avons toujours été honnêtes gens. = Mais n'es-tu pas Gentilhomme ? = Non, Monſieur le Marquis. Il eſt vrai que Mademoiſelle Adélaïde m'a recommandé de me donner pour tel, mais ce ſeroit un menſonge, & je l'ai en horreur ; il ne mène à rien de bon. = Ma foi mon cher ami, j'en ſuis fâché pour toi : mais je voulais obliger un Gentilhomme & non un Roturier. Voilà quatre louis, je te rends ta liberté, adieu.

Je me conſolai aiſément de cette diſgrace, les lectures de M. le Marquis n'étaient pas à ma portée, & effarouchaient mon innocence. D'ailleurs je retournais auprès de Roſalie, & près d'elle je n'aurais pas regretté l'empire du monde.

J'avais pourtant promis à Madame Dumas de taire mon amour : & je me trouvai bientôt dans une ſituation embarraſſante. Madame Dumas réglait

des comptes avec M. Martin, & moi plus reculé avec Roſalie, je lui taillais une plume : j'allais l'eſſayer lorſqu'elle me dit avec une douceur & une gaité charmante, = Qu'allez-vous écrire ? = Ce que vous ordonnerez. = Eh bien, écrivez ſi vous êtes amoureux. Le trouble me ſaiſit, je me rappelle ma promeſſe à ſa mère, & j'écris : *j'ai aimé. Mais j'ai promis de renoncer à celle que j'aimais.* Roſalie s'empreſſe de lire, mais à ces mots, elle jette le papier, me tourne le dos ſans prononcer une parole, & ne me regarde plus du reſte de la ſoirée. J'étais déſeſpéré. Je paſſai la nuit, dans la plus vive agitation.

Le lendemain je ne pus voir Roſalie juſqu'à l'heure du dîner. Elle s'était renfermée dans ſon cabinet, ſous prétexte de finir un tableau. A dîner elle eut un air fort gai, & moi fort ſot, elle affectait de manger avec appétit, & mes morceaux héſitoient dans ma bouche. Sans doute elle démêla mon trouble, & pour mieux en jouir, & pour l'accroître, elle me demanda s'il y avait long-temps que je n'avais vu Mademoiſelle Adélaïde. Elle s'était imaginé que c'était à Adélaïde que j'avais fait cette promeſſe. A cette queſtion je rougis par-deſſus les yeux. Je ne ſais ce que je répondis. Le dîner fini : elle s'éclipſa pour aller reprendre ſon ouvrage. Madame Dumas qui nous avait obſervés, & qui voyait quelque choſe de peu ordinaire dans la conduite & le ton de ſa fille, voulut

voulut en ſavoir la cauſe; je lui en fis l'aveu très-ingénu; elle approuva ma conduite, & me pria de lui pardonner la rigueur dont elle uſait. = *Je ſuis mère, & j'en remplis les devoirs.* Mais la tendre Roſalie, ſous cet air de ſérénité, n'en était pas moins agitée. Elle m'a confié depuis, qu'après avoir paſſé une partie de la nuit à pleurer, elle fut entendre une meſſe bien dévotement, pour demander à Dieu la grace de m'oublier, & de triompher de ſa paſſion. L'amour eſt un ſentiment de dévotion, & celle-ci un ſentiment d'amour, un beſoin d'aimer. Dès que je pus quitter Madame Dumas, je courus dans ma chambre, & je répandis un torrent de larmes : elles me ſoulagèrent : je ſortis, je fus me promener au loin dans la campagne ſans rien voir, ſans rien entendre, anéanti dans ma profonde rêverie. Je ne rentrai chez moi que fort tard, & je ne vis perſonne. Dès que le jour parut je regagnai les champs. Je trouvais un certain adouciſſement dans cette promenade, ſoit que la nature parle mieux au cœur quand la ſenſibilité eſt affectée, ou que l'action & le mouvement ſoient une diverſion au chagrin. Je dînai même hors de la ville : mais je ne pus réſiſter au deſir preſſant de retourner dans l'aſyle où reſpirait ma chère Roſalie. M. Martin m'apprit en arrivant que Madame Dumas était fort inquiète de moi, & avait envoyé pluſieurs fois pour ſavoir ſi j'étais rentré. Hélas! je brûlais d'être chez

elle; & cependant en y allant, je modérais mes pas, je m'arrêtais, je tremblais. Je fus grondé ſur ma diſparution : mais bientôt à travers les diſcours & l'intérêt que me témoignait Madame Dumas, je vis, ſur ſes yeux & ſur ſa phyſionomie, un voile de triſteſſe, qui commença à m'inquiéter. Roſalie était auprès de la fenêtre ſon ouvrage à la main. Sa mère & moi étions devant le feu; Le ſilence régnait dans la chambre, quand, tout-à-coup, j'entendis pleurer Roſalie. = Ah mon Dieu, Mademoiſelle, qu'avez-vous? Soudain Madame Dumas ſe lève, ſe précipite dans les bras de ſa fille, & confond ſes larmes avec les ſiennes. A ce tableau ſi touchant, les miennes coulèrent abondamment. Je me jette aux genoux de Madame Dumas, au nom du ciel, lui dis-je, apprenez-moi la cauſe de vos pleurs. Quel malheur vous menace? Que vous eſt-il arrivé? = Rien mon enfant, raſſurez-vous, nous ne ſommes pas heureuſes, & ma fille pleure. Ses larmes ſoulagent ſon cœur; laiſſons-la pleurer. Après ces mots, elle reprit ſa place, eſſaya de ſoutenir la converſation; mais la contrainte & la douleur éteignoient ſa voix, ſes paroles étaient entrecoupées & ſans ſuite : ne pouvant vaincre ſon affliction, elle ſe détermina au ſilence. Roſalie, moins maitreſſe d'elle-même, continua ſes ſoupirs & ſes ſanglots. Dans ce moment, on frappe à la porte : = Ah Maman, c'eſt lui! = Qui Mademoiſelle? qui donc?

parlez, je vous en conjure. = Ah Monſieur, c'eſt Maman qui va vendre ſon linge & ſes robes; je veux donner les miennes; elle s'y oppoſe. = Et pourquoi cette vente? = Nous devons huit louis à M. Martin qui les réclame, & nous fait entendre que ſi nous ne le payons pas, il ſera obligé, malgré lui, de nous refuſer ſon logement. Mais j'en ai, m'écriai-je! j'ai douze louis : que je ſuis heureux! les voilà : je vais les porter à M. Martin. Non, me dit Madame Dumas, en m'arrêtant: je ſuis pénétrée de votre généroſité. Mais je ne puis en profiter. = Et pourquoi, Madame, vous me mépriſez donc bien? Ah Mademoiſelle, votre mère me mépriſe : que lui ai-je fait? = Non, mon cher enfant, on ne peut vous eſtimer davantage, mais vous êtes auſſi infortuné que nous! = Infortuné! Moi? Non je ſuis le plus heureux des hommes. Je ne troquerais pas mon ſort contre le plus brillant de la terre : je ſuis avec vous : j'ai cent écus. Roſalie, Mademoiſelle, jettons-nous à ſes pieds, pour la prier de les accepter : en effet, nous tombons tous les deux à ſes genoux; pendant cette ſcène on continue de frapper à la porte : je me lève, je cours l'ouvrir : n'eſt-ce pas ici me dit un petit homme, que loge une femme qui a des nippes à vendre : = Des nippes? ah malheureux! ſortez; laiſſez-nous : rien n'eſt à vendre. = Pardonnez-moi, Monſieur, je veux entrer. = Non vous dis-je, on n'entre point. Comme il s'obſti-

nait, & voulait forcer la porte, la colère m'enflamme, je le prends par le col, & je l'entraîne vers l'eſcalier : plus il s'efforçait de m'échapper, & plus je ſerrais vivement. Je le conduiſis ainſi d'eſcalier en eſcalier juſqu'au premier étage : il criait, heurlait, je fus inflexible. Lorſque je lâchai ma proie, lui, toujours avide de la ſienne, voulut remonter : je l'atteignis bientôt, & par un effort, ſans doute trop vigoureux, je le renverſai à mes pieds, & il roula quelques marches. Alors, tout joyeux de ma victoire, je vole à M. Martin, j'acquitte Madame Dumas : après quoi, pour éviter tout reproche ou un refus d'elle, je ne parus plus du reſte de la journée.

Je paſſai une nuit paiſible & douce, j'étais ſi content de moi-même. J'avais pu rendre un bon office à ce que j'adorais. Le ſoleil brillait déjà ſur l'horizon ; quand l'hôte Martin m'éveilla en ſurſaut, en s'écriant, que diable avez-vous fait hier au ſoir à ce coquin de frippier ? je l'ai bien entendu beugler ſur l'eſcalier, mais je me ſuis bien gardé de paraître ; je n'aime pas à me jetter dans des embarras, vous auriez pu l'étrangler à votre aiſe, & d'ailleurs un frippier mort, il en renaît dix autres plus frippons : allons, levez-vous : nous ſommes mandés chez le Commiſſaire Cocard. = *Je ſuis innocent, je ne crains rien, & je parlerai au Commiſſaire Cocard :* je m'habillai à la hâte, & nous nous rendîmes avec le ſieur Martin chez

ce ſuppôt ſubalterne de la Juſtice. Soyez ferme, me diſait mon hôte, chemin faiſant, il n'y a point de témoins; niez tout hardiment : pour moi, je jurerai que je n'ai rien entendu.

Je trouvai une accuſation très-grave chez le Commiſſaire Cocard : & j'avais pour antagoniſte, la femme du frippier qui ſe préſentait pour ſon mari, qu'elle diſait détenu dans ſon lit par ſes douleurs & ſes contuſions. Quand on eut lu la dépoſition, le ſieur Martin, ſtable dans ſes maximes, jura que rien n'était plus faux : que je n'avais pas touché cet homme, & qu'il n'avait rien entendu. A ces mots, la femme s'anime, l'affaire s'engage, les invectives, les injures partent, ſe croiſent, volent d'une bouche à l'autre. Alors M. le Commiſſaire rajuſtant ſa perruque, ſe dreſſe ſur ſes deux pieds, & impoſe ſilence aux parties déclamantes. Enſuite, il ſe tourne vers moi, & m'interpelle d'une voix grave & majeſtueuſe. Fidèle à mes principes, je racontai l'aventure ſans la voiler d'aucun déguiſement. Pendant le récit le ſieur Martin ſe déſolait, me faiſait des contorſions épouvantables, mais il eut beau me regarder, grimacer, je n'en ſuivis pas moins la ligne de la vérité.

Le Commiſſaire Cocard, homme expert dans ſon métier, jugea d'après ma confeſſion que je cachais la moitié de mes méfaits, puiſque j'en avouais une partie, & procédant en conſéquence, il me fit conduire en priſon.

Je ſouffris ce revers avec la conſtance d'un Héros, j'étais martyr de la vérité, & cette idée me conſolait : je ne pouvais pas oublier que deux pigeons, ſymboles du Saint-Eſprit, avaient ombragé mon berceau. Mais l'hôte Martin était furieux, il me traitait d'inſenſé, d'imbécille. Voilà, dit-il, où mène votre ſyſtême : j'ai dit cent mille menſonges dans ma vie, & je m'en trouve très-bien : quand on veut ſe conduire comme vous, il faut aller vivre chez les Sauvages. Sa diatribe finit à la porte de la priſon, où il me laiſſa en me conſeillant de ne pas dire ſes vérités au géolier qui pourrait les repouſſer brutalement.

Madame Dumas & ſa fille accoururent auſſitôt. Elles me trouvèrent dans un ſale & obſcur réduit, confondu avec trois ou quatre malheureux. Elles me firent donner une chambre ſéparée, & décorée pour tout meuble d'une chaiſe de paille & d'un petit banc. Roſalie & moi occupâmes le banc, & la chaiſe, quoique délabrée, fut le ſiége d'honneur de Madame Dumas. Dès que nous fûmes ſeuls, cette charmante femme m'embraſſa : enſuite s'adreſſant à ſa fille ; eh bien ma chère Roſalie, penſes-tu qu'il nous aime ? crois-tu qu'il nous ſoit attaché ? = Oui, Maman, Monſieur paraît avoir avoir de l'amitié pour nous. = Et nous l'aimerons-nous ? tu ne réponds rien ? = Maman je crois que vous devez l'aimer. = Oui, moi, ſans doute : mais toi ? = Je ne le dois pas. = Pour-

quoi, avec mon aveu ? = Il ne ſuffirait pas, il faudrait que Monſieur eût autant d'attachement pour moi qu'il en a pour vous : mais.... = achevez. = Je n'ai plus rien à dire. Ah ! ſi je vous aime, m'écriai-je ! je m'arrêtai, je rougis, je baiſſai les yeux. Madame Dumas jouit un moment de mon trouble & de celui de ſa fille. Enſuite elle nous dit, allons mes enfans, aimez-vous : je le veux bien, conſolez-vous par les ſentimens les plus purs & les plus tendres des rigueurs de la fortune. A ces mots je me précipitai à ſes pieds, enſuite à ceux de Roſalie, je ſaiſis ſa main, je la mouillai de quelques larmes qui ſortirent du fond de mon cœur. Je lui jurai cet attachement éternel que la paſſion enviſage, & qui exiſterait certainement ſi les mœurs & le ton de la ſociété n'avaient dépravé l'amour, & modifié la nature même. Le germe le plus heureux dépoſé ſur un terrein ingrat, ne produit que des fruits amers. Après cet épanchement d'amour & de ſenſibilité, Madame Dumas me rappella à la raiſon : mes enfans, nous dit-elle, notre miſère reſpective s'oppoſe à votre union. Il faut attendre que vous ſoyez placé : vous avez du mérite, des mœurs, vous devez réuſſir avec ces moyens là. C'eſt dans cette effuſion de l'ame, dans la conception de cent projets de fortune, d'arrangemens de mariage, que la journée s'écoula délicieuſement. Nous n'étions plus dans une priſon : qu'importe le réduit que nous habitons quand le bonheur y eſt

avec nous ! Depuis ce jour, je n'appellai plus Madame Dumas que ma petite maman, & Roſalie était ma ſœur.

Elles s'occupèrent vivement de ma délivrance : mais le frippier exigeait une ſomme conſidérable en réparation, & c'était là préciſément le reſſort qui nous manquait. Le ſieur Martin venait quelquefois me donner des conſeils, mais il n'eut jamais la force de m'offrir ſa bourſe. Déjà ſix ſemaines s'étaient écoulées, & rien n'avançait. Ma petite maman & Roſalie étaient au déſeſpoir. Pour ſurcroît de diſgrace elles furent obligées d'aller à Verſailles. Le chagrin & l'ennui commencèrent à m'envelopper. Le ſommeil me fuyait, je perdais l'appétit. Le peu d'argent que j'avais s'était fondu rapidement dans ce creuſet infernal : la miſère & la faim m'environnaient. Une nuit, que dévoré d'inquiétude je cherchais dans mon eſprit les moyens d'amollir la dureté du Commiſſaire & du frippier ; Mademoiſelle Adélaïde vint ſe préſenter à ma penſée : ah m'écriai-je ! ſi elle ſavait ma ſituation, elle en aurait pitié ! Cette idée fut un trait de lumière : je me lève à la pointe du jour, je compoſe une lettre pathétique où je lui peins l'excès de mon infortune : on vous répondra, dis-je, au Commiſſionnaire, qu'il n'eſt pas jour chez elle : mais priez, ſuppliez qu'on l'éveille, aſſurez qu'il s'agit d'une affaire importante : il s'acquitta à merveille de ma commiſſion, & il inſiſta

ſi vivement qu'on interrompit le ſommeil de Mademoiſelle Adélaïde. Elle me répondit ſur un petit morceau de papier ambré : ſoyez tranquille, vous aurez de mes nouvelles dans la journée. Qu'elle fut longue ! que je fus agité ! déjà le jour s'éteignait, & perſonne ne paraiſſait. L'eſpérance m'abandonnait, le déſeſpoir m'égarait. Je reſtais immobile devant la porte de la priſon, les yeux fixés ſur elle. Enfin cette porte s'ouvre, j'avance, & j'apperçois la généreuſe Adélaïde. Je vole dans ſes bras. = Ah, Mademoiſelle, ayez pitié de moi, ſauvez-moi, je ſuis perdu ſans vous. Raſſurez-vous me dit-elle, en me preſſant doucement dans ſes bras : vous êtes libre ; & je viens vous chercher. Auſſi-tôt un laquais enlève mes hardes, elle paye le Géolier, & m'entraîne dans ſa voiture. La reconnaiſſance, la joie étouffaient mes paroles, je lui ſerrais les mains, j'embraſſais ſes genoux. Adélaïde partageait mon émotion. Je ne croyais pas, dit-elle, qu'il fût ſi doux de faire du bien ! elle me raconta enſuite que ma lettre reçue, elle avait fait venir le frippier chez elle, lui avait offert de l'argent ; que refuſant ſes propoſitions, elle avait voulu le traduire chez le Lieutenant de Police : j'ai mon carroſſe là-bas, lui dit-elle, partons : je lui parlerai au nom des malheureux : il en eſt le protecteur, & par ſa place & par la bonté de ſon cœur. Ma vivacité & cette menace ont effrayé ce miſérable juif. Il a accepté mes propoſitions en

exigeant ſeulement que je lui rembourſâſſe les frais d'un habit complet, dont il avait, diſait-il, gratifié M. le Commiſſaire Cocard. J'y ai adhéré : j'ai couru chez cet honnête Cadi, & ayant obtenu l'ordre de votre élargiſſement, je me ſuis fait un vrai plaiſir de venir vous l'annoncer moi-même. A ces mots ſon carroſſe s'arrêta devant la porte de mon Hôtel : = Adieu, mon cher ami, je veux voir le dernier ballet de l'Opéra, & l'heure preſſe. A propos, vous êtes ſans argent, voilà ma bourſe. = Mais Mademoiſelle, comment vous le rendrai-je cet argent, je n'ai rien ? = Je vous donne vingt ans : adieu, ſoyez demain à mon lever, j'ai imaginé un moyen de pouvoir vous être utile.

Je rentrai tout radieux dans l'Hôtel du ſieur Martin, qui fut très-étonné de mon apparition. = Comment diable avez-vous fait pour échapper aux ſerres de la Juſtice ? Je dois tout à Mademoiſelle Adélaïde, m'écriai-je, & je lui fis le récit de la généroſité, de la magnanimité de ſon procédé. = Cette Demoiſelle Adélaïde eſt une fille inimitable. Je ſuis toujours étonné d'apprendre qu'il y ait des gens qui donnent ainſi leur argent, car quand on l'a lâché, il ne revient plus. Et cependant il y a de ces gens-là, tout le monde l'aſſure, il faut bien le croire. Il eſt vrai que j'ai prêté ſix louis à Madame Dumas pour ſon voyage de Verſailles. Comment faire, cette pauvre femme eſt intéreſſante, elle n'a pas le ſou : il faut bien s'exécuter. =

Ah M. Martin, que je vous en ſais bon gré, vous ne ſauriez mieux placer votre argent. = J'ai ſeulement exigé qu'elles me laiſſaſſent leurs hardes. = Eh mais mon Dieu, comment feront-elles ſans hardes. = Ma foi, comme elles pourront. Elles ont chacune une robe & trois chemiſes, avec cela on peut aller au bout du monde. Je me hâtai de lui rendre ces ſix louis, & de faire partir pour Verſailles la malle qu'il avait en nantiſſement.

Je courus chez ma bienfaitrice à l'heure indiquée: tel eſt l'effet des ſervices rendus; cette aimable fille m'accueillit comme ſi elle me devait de la reconnoiſſance; elle s'attachait à moi en raiſon du plaiſir qu'elle avait eu à m'obliger. Voilà, me dit-elle, une lettre que vous porterez à l'Abbé de Saint-Paulin, c'eſt le neveu du Cardinal de Saint-Pierre qui eſt très-bien avec la Princeſſe de Walmeck, dont le mari a la plus grande influence à la Cour, & il adore ſa femme. Allez-y, c'eſt le moment: l'Abbé m'a quelques obligations, & j'aime à croire qu'il ne les a point oubliées.

Je vais donc chez M. l'Abbé de Saint-Paulin, porté ſur les ailes de l'eſpérance. On me laiſſe paſſer à la porte: j'entre dans une antichambre, je demande M. l'Abbé au laquais de garde. = Il n'eſt pas jour. De quelle part? = De Mademoiſelle Adélaïde. = Attendez, on va le ſavoir. Le Laquais de garde court avertir le ſecond laquais, celui-ci avertit le valet-de-chambre: enfin de bouche

en bouche la réponſe me revient ; & je ſuis introduit dans le boudoir de M. l'Abbé de Saint-Paulin.

Ce jeune Prélat était enveloppé d'un vaſte peignoir garni de dentelles, & noué d'un ruban roſe. Il prenait ſa leçon de harpe, & s'accompagnait. Sa voix était douce, intéreſſante, mais peu étendue. Il me fit ſigne de m'aſſeoir, & continua de chanter une ariette que j'ai retenue. C'était une production de ſon génie, & ſon Maître avait fait la muſique.

Amour, plaiſir, volupté douce & pure,
Dieux bienfaiſans que j'adorai toujours,
Comblez mes vœux : au ſein de la nature,
Aux pieds d'Eglé, laiſſez couler mes jours !
Vains préjugés, triſtes menſonges,
Fuyez, fuyez loin de mon cœur :
Ah ſi la vie eſt un tiſſu de ſonges,
Faiſons au moins le rêve du bonheur !

La leçon finie, je lui préſentai ma lettre : un moment de grace, dit-il, je ſuis à vous. = Dumont (c'était le valet-de-chambre) je dois ſortir ; donnez à mes cheveux le négligé du matin. Je veux me trouver à la toilette de la Ducheſſe de Melcourt. Il doit y avoir un travail pour les bénéfices, le moment eſt déciſif ; il faut abſolument qu'elle y mette de la chaleur, qu'elle ſollicite vivement ma cauſe. Il eſt étonnant que l'on ne faſſe rien pour moi : je n'ai encore qu'une Abbaye de vingt-cinq

mille livres : je ſuis écraſé de dettes ; je meurs de faim. Oh je crierai ! pardon Monſieur, comment ſe porte Adélaïde ? — A merveille. = Voyons ce qu'elle demande. Il commençait à lire lorſqu'il fut interrompu par un billet qu'un laquais apporta, & qu'il ouvrit auſſi-tôt. La lecture faite : = Regardez Dumont ſur mon regiſtre les engagemens que j'ai pour Mardi ; la Marquiſe d'Elmont me prie à dîner pour ce jour-là. Dumont apporte un *in-folio* & lit. = Engagement de Monſieur pour Mardi : à onze heures une partie de cheval avec la Comteſſe d'Orſin : à quatre heures un dîner d'hommes avec des huîtres vertes & du vin de Champagne, chez l'Abbé de Xaintonge. A neuf heures du ſoir rendez-vous chez la Princeſſe de Walmeck, pour y jouer dans les Proverbes le rôle d'un jeune fat. = Il eſt vrai, il faudra que j'étudie. Tu diras à la Marquiſe (s'adreſſant au laquais) que je ne puis la voir de tout Mardi. = Pourrez-vous, Monſieur, pour Jeudi ? = Dumont, voyez pour Jeudi. Dumont regarde. = Jeudi, Monſieur, à dix heures, va donner une leçon de chant à cette jeune Actrice qui débute aux Italiens. Et à trois heures, Monſieur, doit aller ſe promener au Bois de Boulogne avec une Dame qui n'eſt pas nommée. = Ah parbleu, j'allais l'oublier ! Mon ami, tu diras à la Marquiſe que j'en ſuis au déſeſpoir, que je lui ferai dire le jour que je pourrai lui donner.

Enfin Monſieur l'Abbé reprit ma lettre. = Ah,

en ſerez content : allez voir M. Dubois, mon Intendant, qui vous en inſtruira. M. Dubois m'apprit que j'aurais quinze cens livres d'appointemens, & mon couvert chez lui : un tel traitement valait pour moi la poſſeſſion des mines du Potoſe, & je me propoſais de le partager avec ma petite maman & ma chère Roſalie qui m'écrivaient de tems en tems qu'on les ruinait en eſpérances, & que rien n'avançait.

Le Duc de Bellozane joignait à une ambition démeſurée d'aſſez minces talens : mais il poſſédait au ſuprême dégré la ſoupleſſe & l'aſtuce d'un vieux Courtiſan : ſa grande paſſion était de faire parler de lui : de remplir l'univers de ſon nom, & de ſa renommée : il ambitionnait tous les talens ; la politique, la guerre, l'adminiſtration, le bel-eſprit ſur-tout, comme plus éclatant, piquait plus vivement ſon amour-propre. Un certain M. Dorval, bel-eſprit avoué, auteur de ſon métier, ſe gliſſait myſtérieuſement tous les matins dans le cabinet de M. le Duc ; & quoique Monſeigneur eût franchi ſes cinquante ans, M. Dorval lui donnait des leçons de latin, lui corrigeait ſon thême : on voyait éclore du ſein de cette union, des Epîtres galantes, des Satyres, des Madrigaux, qui paraiſſaient ſous le voile de l'Anonyme, mais toute la maiſon diſait, & avait ordre de dire que ces ouvrages étaient les enfans légitimes de Monſeigneur.

M. le Duc m'ayant fait appeller, me développa

en

en ces termes ſes intentions & ſes vûes ſur moi. L'eſpèce d'emploi auquel je vous deſtine, exige de l'intelligence & de la ſincérité : vous vous répandrez dans les endroits publics, dans les Cafés, dans certaines maiſons, le rendez-vous des Gens de lettres, car ces Meſſieurs, en dépit de la raiſon & de nous-mêmes, font & défont les réputations ; ils ſont les organes de la renommée. Vous écouterez attentivement tous les propos, tous les diſcours qu'on tiendra ſur mon compte, & vous me les rapporterez avec la plus grande fidélité : éloge, ou cenſure, n'importe : ſi par haſard vous trouvez l'occaſion de détruire une critique, ou même d'appuyer la louange, je m'en rapporte là-deſſus à votre zèle & à votre ſagacité. Voilà le ſeul ſervice que j'exige de vous : tous les matins à dix heures vous deſcendrez chez moi, & vous me rendrez compte des découvertes de votre journée. Je promis zèle & fidélité, & dès le même jour j'entrai en exercice de ma nouvelle charge. Pendant quelques-tems mes courſes furent infructueuſes : perſonne ne s'aviſait dans Paris de ſonger à M. le Duc de Bellozane : ce qui l'étonnait étrangement ; il s'imaginait qu'un grand Seigneur comme lui, un homme de ſon mérite, devait remplir l'univers du bruit de ſon nom & de ſon exiſtence. A la fin, mes travaux furent récompenſés. J'entrai dans un Café ſitué vis-à-vis la Comédie, c'était le rendez-vous de quelques habitués du Parnaſſe, pères

trop tendres de quelques productions que la main du tems avait déjà effacées du livre de mémoire. Ils ſe conſolaient de l'éclipſe de leur gloire par les chûtes fréquentes de leurs ſucceſſeurs dans la même carrière, & par le plaiſir flatteur d'exercer à leur tour leur critique ſur les ouvrages nouveaux. Je m'étais placé à côté d'un grouppe de ces Ecrivains émérites, pour écouter leur converſation. Ils déploraient vivement la ruine du goût, en rejettaient la cauſe ſur les femmes qui ſe mêlaient de décider & de fixer les réputations littéraires. Ils parlèrent des épines attachées à la littérature, de l'inſouciance de la Cour pour les talens, de l'ingratitude du Public pour des hommes de génie qui voulaient bien ſe dévouer pour lui créer des plaiſirs, & pour répandre la lumière. Inſenſiblement leur bile s'échauffait, & ils auraient pouſſé plus loin l'aigreur de leur cenſure, quand ſurvint un de leurs confrères, perſonnage impoſant, & qui me parut l'oracle de cet Aréopage. = Eh vous voilà, s'écria-t-on, il y a trois jours que l'on ne vous a vu. = Il eſt vrai, je me ſuis dérobé à la ſociété & aux importunités des invitations pour m'enfermer chez moi; & mettre la dernière main à ma traduction; mais auſſi ſuis-je excédé, abîmé. = Qu'avons-nous de nouveau en littérature? = Mais on parle beaucoup, ſur-tout dans le grand monde, d'un Roman plein d'eſprit & de goût, qu'on attribue à M. le Duc de Bellozane. A ce nom je redoublai d'atten-

tion. = Je l'ai lu, continua-t-il, avec le plus grand plaiſir, rien n'eſt plus ingénieux, c'eſt un tableau de la Cour parfaitement deſſiné : les portraits ſont frappés de main de maître, on y reconnaît la manière originale du Duc, & le pinceau d'un grand Seigneur. Aucun de ces Meſſieurs ne connaiſſait cet ouvrage ; & depuis quand paraît-il, lui demanda-t-on ? = Depuis environ un mois, il ſe vend chez Demonville. Meſſieurs, c'eſt un livre claſſique, un ouvrage qu'il faut avoir : enſuite il crayonna l'éloge du Duc : ſes talens, ſon goût, l'étendue de ſes lumières compoſaient les couleurs du portrait. J'écoutais avidement, & j'imprimais dans ma mémoire chaque trait de ce ſuperbe panégyrique, & de peur d'en oublier un ſeul, je courus auſſi-tôt chez moi pour les dépoſer ſur le papier. Le lendemain, animé d'une douce joie, je deſcendis chez M. le Duc, & je le régalai du récit de cette converſation. Il en fut ſi ému, ſi tranſporté, qu'il m'aſſura, dans l'excès de ſa reconnaiſſance, que je pouvais à jamais compter ſur ſes bontés, & que je n'avais qu'à le prévenir dès que l'occaſion ſe préſenterait. A ces mots je tombai à ſes pieds, & lui dis que ſatisfait de ſa protection, heureux de ſes bontés, je n'avais rien à déſirer pour moi, mais que je connaiſſais deux victimes infortunées qui gémiſſaient ſous le poids du malheur, & qui méritaient d'intéreſſer ſa généroſité & ſa pitié. Je lui expoſai alors la ſituation

de Madame Dumas, ſa misère, la dette de la Cour de trente mille livres, ſa ſeule eſpérance. Je mis tant de chaleur & d'intérêt dans ma prière, que le Duc me promit d'appuyer Madame Dumas de tout ſon crédit, ajoutant qu'il allait paſſer quelques jours à Verſailles, & que je pouvais lui écrire de lui apporter un Mémoire bien circonſtancié ſur cette affaire. A l'excès de ma joie, à la vivacité de mes remerciemens, le Duc reconnut l'intérêt preſſant qui animait mes ſollicitations, & ſon zèle en fut réchauffé.

J'écrivis auſſi-tôt à ma petite maman pour lui annoncer cet heureux retour de fortune. Elle ſe rendit chez le Duc qui réellement fut touché de ſes malheurs; il la préſenta au Miniſtre de qui dépendait cette affaire, parla vivement en ſa faveur: enfin il agit, preſſa avec tant de chaleur, qu'après quinze jours d'anxiété, de doutes, d'eſpérance, d'allarmes, Madame Dumas vainquit l'adverſité, & obtint le rembourſement de ſa créance: tant à la Cour la Juſtice eſt clairvoyante quand la faveur daigne ſoulever ſon bandeau.

M. le Duc eut l'attention de me donner cette nouvelle dès qu'il la reçut, & de me remettre l'ordonnance pour toucher les trente mille livres. Je partis auſſi-tôt pour Verſailles, où ces Dames étaient encore: je monte rapidement à leur quatrième étage: j'arrive eſſoufflé, égaré, tranſporté: je veux leur parler, ma voix expire: mais je leur

préſente l'ordonnance; je fus embraſſé, careſſé, remercié de la mère, de la fille avec le délire de la joie & de la reconnaiſſance. Quel heureux jour! qu'il eſt doux d'avoir paſſé par le ſentier des peïnes, lorſqu'au bout de la route on rencontre le bonheur! Si jamais on a vu ſur la terre le tableau de trois êtres heureux, c'était nous trois dans une petite chambre d'Auberge, qui contenait pour toute magnificence, quelques chaiſes de paille, un lit, & une table. Après l'épanchement de la joïe, de l'amitié, & des plus doux ſentimens, nous parlâmes d'arrangement, d'affaires; le ſort que nous vous devons, me dit Madame Dumas, ne peut ſuffire à notre bonheur commun. Vous êtes à la fleur de votre âge, dans le chemin de la fortune: le Duc de Bellozane vous protége, & vous voyez que ſa protection eſt toute-puiſſante: cultivez ſes bontés, attachez-vous à lui, & quand votre état ſera fixé, nous formerons alors des nœuds qui me ſeront auſſi chers qu'à vous deux, & qui rempliront le reſte de ma vie de conſolation & de félicité. Nous allons retourner dans notre Province; nous vivrons à la campagne ſolitaires & heureuſes, en attendant notre prompte réunion. Ce plan fut exécuté. Il fallut nous ſéparer, & malgré l'eſpérance d'un avenir plus fortuné, cette ſéparation nous parut bien cruelle.

Je repris auſſi-tôt mes fonctions d'obſervateur pour le compte de M. le Duc. Je me fis préſenter

chez Madame Duhameau, femme bel-esprit; d'abord galante, enſuite dévote, & puis intrigante; & qui voulant terminer ſa carrière comme le ſoleil couchant d'un beau jour, raſſemblait chez elle deux fois la ſemaine un cercle d'amateurs & de beaux-eſprits : Madame Duhameau, préſidente du Lycée, y liſait ſes ouvrages de la ſemaine, ſes obſervations, ſes réflexions ſur les livres nouveaux, ſur les pièces de Théâtre, ſur les critiques ridicules, âcres ou bénignes de Noſſeigneurs les Journaliſtes; enſuite les initiés liſaient, au grand contentement de toute la compagnie, leurs petites productions : & comme les beaux eſprits ſe nourriſſent plutôt d'ambroiſie que de mêts ſubſtantiels, on ſervait à neuf heures une collation qui rappellait ces tems heureux où un Chancelier de l'Hôpital n'avait à ſon dîner qu'un plat de viandes bouillies, & à ſon ſouper un ſeul plat de rôti. Mais dans cette ſociété de beaux eſprits, par une loi ſomptuaire le rôti était ſupprimé, & l'on y ſuppléait par les racines & *les fruits du champ que le ruſtre a bêchés*.

Un des jours de cette aſſemblée, je m'y rendis de très-bonne heure : le cercle était borné à trois ou quatre perſonnes : après avoir épuiſé les nouvelles de Paris, on ſe jetta ſur celles de la Cour. On parla d'une révolution dans le miniſtère, matière toujours agréable aux ſpectateurs déſintéreſſés qui aiment le mouvement & la variété dans

les ſcènes. On nomme, dit un des interlocuteurs, le Duc de Bellozane au Département des Affaires Etrangères : le Duc de Bellozane, s'écria un Abbé Gaſcon : ah nous voilà tondus ! c'eſt bien le plus.... = Je vous en fais mon compliment, me dit Madame Duhameau, ne lui êtes-vous pas encore attaché ? = Pardonnez-moi, Madame, il m'honore toujours de ſes bontés. = Eh cadédis, reprit le Gaſcon, vous êtes attaché à Monſeigneur le Duc de Bellozane : la belle étoile que vous avez ! c'eſt bien le plus aimable Seigneur de toute la Cour, le plus ſavant, le plus généreux : je donnerais le meilleur bénéfice de la Gaſcogne pour avoir l'honneur d'entendre une ſeule fois ce fleuve d'éloquence & d'érudition, cet archétype des beaux eſprits : & le voilà qui ſe jette à corps perdu dans les grandes qualités du Duc.

Je retins exactement chaque phraſe de M. l'Abbé, & je les fis couler bien vîte dans les oreilles de M. le Duc. Il parut très ſatisfait de mon zèle, & ſur-tout de celui du Gaſcon. Cet homme, me dit-il, doit avoir de l'eſprit, je ſerais bienaiſe de l'entendre, vous pouvez me l'amener un de ces matins.

En ſortant du cabinet du Duc, je me trouvai face à face avec l'Auteur qui, dans le Café, avait fait un éloge ſi pompeux des talens & du Roman de M. le Duc, & qui m'avait valu pour Madame Dumas le payement de ſa créance. J'appris que

ce bel eſprit était ce même Dorval qui venait deux ou trois fois par ſemaine faire un travail avec le Duc, & qui lui compoſait ſes ouvrages. Il n'eut garde de me reconnaître, mais frappé de ſa phyſionomie, à laquelle j'avais donné la plus grande attention, je me le rappellai auſſi-tôt.

Mémoratif des ordres du Duc, je cherchai l'Abbé Gaſcon, & je le lui préſentai. = Je ſuis ravi de vous voir, lui dit-il, je ſais de bonne part que vous avez un peu d'eſtime pour moi. = Eh ſandis, Monſeigneur, c'eſt mon faible à moi, je raffolle des grands hommes. Cette ſaillie ne déplut pas. Je m'en apperçus au ſourire du Duc. Après qu'il eut reſpiré aſſez d'encens, il nous renvoya, & permit à l'Abbé de venir le voir.

Je continuai mes courſes, mes viſites, pour remplir ma miſſion, mais on ne parlait plus du Duc: je revenais à l'Hôtel vuide de louanges & même de cenſures. Il s'étonnait, & m'accuſait de négligence. L'Abbé Gaſcon fut plus heureux que moi: étant revenu faire ſa cour, il débuta pour amuſer Monſeigneur, par le récit de quelques anecdotes qu'il avait recueillies la veille. Je me trouvai, dit-il, aux Boulevards, au milieu d'une foule nombreuſe; j'étais ſur-tout voiſin de quelques jeunes gens qui s'égayaient à décocher leurs ſarcaſmes ſur tous ceux qui défilaient devant eux. = Ah voilà, diſait l'un, le Comte de Novion & le Marquis de Verdac: = Ils ſont d'une ſincérité piquante. Hier au foyer de

l'Opéra, en petit comité, ils faiſaient les honneurs de leurs mères. Novion avouait qu'il n'avait pas l'honneur d'appartenir à M. le Marquis de Novion, & que ſon vrai père, celui qui lui avait donné l'exiſtence, était le C..... de Saint-Pierre. Verdac déclarait que ſa mère ne ſavait pas préciſément s'il était fils du Maréchal de Montdidier, ou de Monſeigneur de Plaiſance. = N'eſt-ce pas le Marquis de Vallancourt qui eſt dans cette brillante voiture ? = Lui-même. = L'autre jour, l'aventure eſt plaiſante, le Comte de Bonnin vint lui débiter une belle morale. Comment, lui diſait-il, tu ne ſoupes jamais chez toi, tu paſſes les nuits au jeu, tu ne vis qu'avec des filles, & cependant tu as une femme charmante, du plus grand mérite, pleine d'eſprit, de connaiſſances. = Je te crois, lui répondit Vallancourt, ma femme ſans doute te paraît adorable, tu ne l'as que depuis ſix mois. Quand tu auras vécu avec elle une dixaine d'années comme moi, ton enchantement ſe diſſipera.

Dans ce moment la Ducheſſe de Roxelane ſe montra dans un char de triomphe. = Oh pour celle-ci, dit ſoudain un de ces Meſſieurs, toutes les femmes envient ſon bonheur, elle a le plus benin, le plus cocu des maris: ſavez-vous ſon aventure, elle eſt très-gaie. Son cher époux s'aviſa après minuit, je ne ſais trop par quel mouvement de la nature qui ne lui était pas ordinaire, de vouloir pénétrer dans l'appartement de Madame, qui

avait dans ce moment une conversation très-intéressante avec le Chevalier de Belval. Le bon mari entrait sans mystère, en bonnet de nuit, une bougie à la main. Belval entend du bruit, veut s'évader, & se trouve face à face avec Roxelane. Le Chevalier était enveloppé d'une mauvaise redingote. Sa présence d'esprit le sauva. Ah, Monsieur, s'écria-t-il, ne me perdez pas : je suis un voleur, je vous demande grace : je n'ai rien pris, sauvez-moi. Le généreux mari revenu de sa frayeur, se laisse fléchir, lui ouvre la porte, en lui disant, vas malheureux, vas te faire pendre ailleurs, & Belval de courir. Le Duc entre ensuite chez Madame en s'écriant, vous êtes d'une imprudence sans égale, sans moi on vous aurait volé vos diamans, vos bijoux, que sais-je ce que l'on vous aurait fait. = Vous m'effrayez, Monsieur, de quoi s'agit-il ? = Je viens de trouver un voleur dans votre antichambre. = Un voleur, ah Monsieur ! elle ne put achever, elle se trouva mal, s'évanouit.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels ! Mais le tendre époux la fit revenir avec des eaux spiritueuses, & à force de caresses. Après le débit de ces contes, le Duc lui demanda si par hasard ces jeunes gens avaient prononcé son nom. = Oui Monsieur le Duc, mais je ne sais si je dois vous répéter leurs discours : ils ont laissé échapper quelques traits de critique. = N'importe, je serai bien-aise de connaître l'objet de leur censure. = Ils

prétendaient que vous étiez trop philoſophe, trop enclin à cette douce incurie qu'on reproche aux beaux eſprits ; que vous deviez vos connaiſſances à la patrie : & avant-hier encore chez Madame Duhumeau, un homme de beaucoup d'eſprit & de bon ſens, diſait que c'était bien dommage que vous euſſiez ſi peu d'ambition, que toute la France avait les yeux ſur vous, & vous nommait le génie tutélaire de l'Etat. = Il me ſemble Monſieur Bernard, me dit le Duc, que vous étiez avant-hier auſſi chez Madame Dubameau. = Oui Monſieur le Duc. = Avez-vous entendu ces reproches que l'on me faiſait. = Non, Monſieur le Duc, je n'ai rien entendu. = C'eſt que Monſieur, répliqua l'Abbé, était diſtrait dans ce moment : il parlait avec ſon voiſin.

Cette converſation décida ma perte. Le Duc me fit appeller le lendemain, & ſans grand préambule me remercia de mes ſervices.

Me voilà de nouveau chaſſé du temple de la Fortune, conſterné, attriſté, mais ferme, intrépide au milieu de l'orage. Sent-on le poids du malheur quand on a une Roſalie ! Nouveau Byas, je ſortis, emportant toutes mes richeſſes avec moi, & retournai chez mon ami Martin. Eh bien, s'écria-t-il, Chevalier de la vérité, eſt-ce elle qui vous ramène ici ? vous aurez fait encore quelques ſottiſes. Mais quelle rage auſſi de dire la vérité aux gens, ſur-tout aux grands Seigneurs qui ne

veulent pas seulement la voir de profil... allez, vous mourrez de faim avec vos vérités, je vous le prédis, quand vous manquerez de pain, personne ne vous en donnera, du moins ce ne sera pas moi; je ne le puis pas.

J'appris bientôt que j'étais remplacé dans l'Hôtel par l'Abbé Gascon que j'y avais introduit. Il succéda à mes fonctions, & fut si heureux dans ses découvertes, on fit si souvent l'éloge de M. le Duc dans toutes les sociétés de Paris, qu'il se passionna pour lui, & qu'il lui fit obtenir quinze mille livres de rente en bénéfices, tant les richesses, par une pente naturelle, coulent nécessairement dans le sein de la vertu.

Je me consolai des rigueurs de ma destinée par le plaisir que je trouvai à en informer mes tendres amies. L'amitié & l'amour se nourrissent quelquefois de peines & d'amertumes, le malheur entretient la sensibilité.

Ce fut alors que je reçus une lettre de ma mère, qui m'apportait la nouvelle fâcheuse qu'elle avait été frappée d'une attaque de paralysie; le danger était passé, mais elle avait le bras & la jambe gauches presque perclus. Elle me témoignait le plus grand désir de me voir, & déplorait sa destinée qui la séparait de moi, d'un fils chéri, & qui la condamnait à passer sa vieillesse dans la solitude & l'abandon. Cette lecture porta la tristesse au fond de mon cœur, & dès ce moment

je me décidai d'aller adoucir ſa retraite, & conſoler le reſte de ſa vie.

J'eus auſſi bientôt une réponſe de Madame Dumas; mon cher enfant, me diſait-elle, venez oublier avec nous les caprices & les rigueurs de la fortune, venez partager la nôtre, celle que nous vous devons; Roſalie & moi nous vous attendons avec impatience: le monde n'eſt pas fait pour vous; vous luttez ſans armes, ſans bouclier contre des gens armés de pied-en-cap: l'intrigue, la ruſe, le menſonge, s'élèvent toujours ſur les ruines de la vérité & de la vertu. Voilà les réflexions que m'a fait faire votre dernière diſgrace. Venez mon cher enfant, vous trouverez ſous un toît pauvre & ſolitaire, la vertu, l'amitié, la confiance, & peut-être le bonheur.

Ah comme j'oubliai à cette lettre, & l'ambition, & tous les grands de la terre, & Paris, & mes malheurs! J'allai faire mes adieux à la généreuſe Adélaïde, je l'embraſſai avec attendriſſement, je lui jurai de me ſouvenir à jamais de ſon amitié, de ſes bontés, mais de ne plus revenir à Paris, & ſur-tout de ne plus rien demander aux hommes, & à la fortune; j'en dis autant à mon cher hôte Martin que je payai libéralement, & qui fut ému pour la première fois de ſa vie, enſuite je volai où m'appellait le bonheur. Je fus reçu comme l'enfant de la maiſon, & je le devins bientôt. Un mois après je menai Roſalie à l'autel, où nous

jurâmes de nous aimer toujours : oui, ma chère Roſalie, ton cœur me tient lieu de tout : le déſir de te plaire eſt ma ſeule ambition, & mon amour eſt ma richeſſe & ma grandeur.

Nous partîmes enſuite pour aller joindre ma mère. Je lui fis vendre ſa maiſon, & ajoutant au produit quinze mille livres priſes ſur la dot de ma femme, j'en achetai à deux lieues d'Uſſel une jolie maiſon de campagne, que nous cultivons tous à l'envi ſelon nos forces & nos inclinations. Nous y coulons avec ma mère, Madame Dumas & ma femme, quelques amis que nous voyons, des jours purs & ſereins. S'il ſurvient quelque nuage, il peut obſcurcir un moment notre horiſon, mais ſans le troubler, & l'agiter. Les orages reſpectent l'aſyle de l'amitié & de la médiocrité. Nous ne ſommes pas exempts des maux attachés à notre frêle exiſtence. Mais nous n'avons plus les maux de l'opinion & de la vanité qui pourſuivent, & tourmentent plus vivement notre malheureuſe eſpèce.

J'ai été aſſez heureux depuis mon ſéjour ici pour rendre ſervice à la bienfaiſante Adélaïde : ſon ame douce & ſenſible devait ſentir l'attrait de la vertu, & s'y attacher dès qu'elle la connaîtrait. Son retour, ſon bonheur ſont les fruits de ſa généroſité. Elle ſe trouvait dans une de ces orgies de jeu, rendez-vous trop long-tems tolérés de tous les gens marqués du mépris public, un jeune homme nommé Davin, fils d'un Notaire, avait été attiré dans ce temple

infernal ; les ſacrificateurs entourés de victimes, les égorgeaient avec une férocité barbare. Le jeune Davin, enveloppé de piéges, perdit ſix cents louis ſur ſa parole ; la fureur, le déſeſpoir inveſtirent ſon ame : retiré dans un coin de la ſalle, il frémiſſait, maudiſſait ſon être, dévorait les cartes. Adélaïde le voyait pour la première fois ; mais ſa ſenſibilité embraſſait tous les malheureux : elle l'aborda, & eſſaya de verſer la conſolation & l'eſpérance dans ce cœur égaré. = Mademoiſelle je ſuis perdu, déshonoré, je ne puis payer cette ſomme. = J'ai un contrat de vingt mille livres, je vous l'enverrai, & vous payerez. Ce qui fut exécuté. Davin vint remercier ſa bienfaitrice, il la vit pluſieurs fois, & ſoit reconnaiſſance ou diſpoſition de l'ame, il brûla auſſi-tôt pour elle de la plus vive paſſion. Adélaïde attachée alors au fils du Comte de Valſain, s'efforça d'éteindre dans le cœur de ce nouvel amant un ſentiment trop malheureux : mais elle ne fit que l'irriter ; éperdu d'amour il lui offrit ſa main : elle fut refuſée : prières, larmes, tout fut inutile. Davin déſeſpéré ſe confia à un ami, qui crut de ſon devoir d'informer le vieux Notaire : celui-ci ſe concerta avec le Comte de Valſain pour ſolliciter un ordre d'enfermer la tendre Adélaïde. Ce même ami qui l'avait dénoncée, l'avertit de l'orage qui la menaçait : conſternée, effrayée, elle prit ſoudain la poſte, & vint deſcendre chez moi. Je fus ému, attendri à ſa vûe ; je l'embraſſai de bien bon cœur. Avec

le conſentement de ma famille, qui la combla de careſſes, je lui donnai un azyle dans ma maiſon. Davin découvrit bien-tôt ſa retraite & y accourut. Il implora tour-à-tour Adélaïde, ma femme, moi pour faire accepter ſa main. Adélaïde était trop ſenſible pour réſiſter à tant d'amour: elle céda; mais à condition qu'il aurait l'aveu de ſon père, ou qu'ils attendraient ſon décès. Davin, heureux de cette promeſſe, retourna à Paris, Adélaïde ſe retira dans un Couvent: le vieux Notaire toujours inflexible, vécut encore deux ans: tous les ſix mois Davin venait à pied de Paris pour voir ſon aimable amie. Enfin à la mort du père, ils furent unis des douces chaînes de l'hymen. Adélaïde régénérée par ce lien, m'écrit ſouvent pour ſe féliciter de ſon bonheur, & déplorer ſon inconduite paſſée. Le ſieur Martin, mon cher hôte, a été la victime de ſa cupidité. Il avait amaſſé par une longue parſimonie, une ſomme de quarante mille livres qu'il avait placée chez un Banquier dont la banque a été renverſée: il n'a pu ſupporter ce terrible revers, & trois mois après le chagrin l'a conduit à la tombe.

On verra par ce tableau des premières années de ma vie, que je trace quinze ans après mon mariage avec ma chère Roſalie, que ſi la vertu & la vérité ne mènent pas à la fortune, du moins elles conduiſent au bonheur, & l'un vaut bien l'autre.

LES

LE DÉJEUNER
DE M. ANTOINE BERNARD,
Pour ſervir de ſuite au PETIT CANDIDE.

JE pourrais me donner les honneurs de l'invention, & m'attribuer le Conte du *Petit Candide* : mais auſſi attaché à la vérité que lui, je conviens que je ne brille pas par la force de l'imagination. Né avec une complexion amoureuſe & délicate, raiſon pour laquelle on fit de moi un petit *Eliacin*, je ne m'égare que dans les contre-allées du Parnaſſe : à la chaleur de mon foyer je fais éclorre, ſur l'anecdote du jour ou les attraits de quelque prétendue *Aſpaſie*, de légers impromptu qui paſſent rapidement d'un pôle à l'autre, portés ſur les ailes du Mercure ou du Journal de Paris. Il eſt vrai que ces infortunés ne ſont pas avoués de leur père, par égard, comme je l'ai dit, dans mon Epître, pour la Marquiſe de ***, & mon oncle le Préſident

qui hait bien autant la Poéſie & les Poëtes, que les Jéſuites haïſſaient les Lettres Provinciales & Port-Royal. Je préviens cependant que je prends ſur mon compte, que j'avoue authentiquement tous les avortons poétiques qui couvrent la face des Journaux. D'après cet aveu, j'oſe eſpérer que le Public, déſormais plus circonſpect & plus équitable, voudra bien m'épargner le déſagrément qu'il me fait eſſuyer tous les jours, en s'écriant, en ma préſence, *ah que c'eſt mauvais ! que ces faiſeurs de petits Vers ſont déteſtables !*

Mais laiſſons mes Vers & mes talens: il s'agit du petit Candide. En voici l'Hiſtoire très-fidèle, dont peut-être on oſera révoquer en doute la véracité. Je ſais qu'il règne dans le monde un vertige de Pirrhoniſme qui annonce la ruine de l'univers & de mes Confrères: mais, comme les Apôtres, mon devoir eſt de publier la vérité, y croit enſuite qui peut.

Le Chevalier de *** mon parent, en

garniſon à Uſſel dans le bas Limouſin, ſe lia d'amitié avec un des principaux Habitans de cette Ville, homme ſenſé, honnête, & qui donnait à dîner. Monſieur Antoine Bernard, le héros de cette Hiſtoire, venait de rédiger les premières aventures de ſa vie à Paris, en ſtyle aſſez négligé; il avait confié ſon manuſcrit à cet homme de bien, ſon ami & ſon allié; un jour, au ſortir de table, en prenant le café, moment de la confiance & de l'épanchement de l'ame, ce bon Bourgeois parla à mon parent de ce Manuſcrit, & après quelques inſtances, conſentit à lui en faire la lecture. Voilà mon jeune Militaire qu'échauffait l'amour du vrai & du beau, qui veut abſolument connaître le petit Candide. On attèle un cabriolet, & dans une heure le Chevalier ſe trouve au milieu de tous les Bernard, enchanté de leur bonhommie, & de la noble & touchante ſimplicité de leur accueil. Il demanda à Madame Bernard la permiſſion, *non de lui faire ſa cour*, mais de venir profiter des

agrémens de ſa ſociété. = Monſieur, répondit M. Bernard, on dîne ici dans tous les tems, vers le coucher du ſoleil, comme nos anciens Patriarches, ou comme nos Maîtres les Romains; faites-nous l'honneur d'arriver, une fois, à cette heure-là, & ſi le dîner & les hôtes vous conviennent, vous pourrez revenir quand bon vous ſemblera.

Le Chevalier profita ſi bien de l'invitation, & trouva l'hoſpice ſi agréable, qu'ayant pris ſon ſémeſtre, il s'y établit pendant tout le mois d'Octobre, & voici les détails qu'il a recueillis.

M. Bernard eſt aujourd'hui un homme de trente-cinq ans, d'une figure noble, ouverte, d'une conſtitution forte & éprouvée par la fatigue & l'habitude de l'air. Bravant l'inclémence de toutes les ſaiſons, il eſt ſans ceſſe occupé des travaux de l'Agriculture (*a*). Madame Bernard ou

(*a*) Je dois prévenir que M. Baldus, dont tout le monde connait la profonde érudition, & qui eſt de trente-trois Académies, a bien voulu m'aider dans cet Ouvrage; &

Roſalie, car c'eſt ainſi que ſon mari la nomme toujours, eſt cette fleur du midi où l'on retrouve encore le charme & la fraîcheur de celle du matin. Sa figure ſéduit, ſa décence arrête l'imagination; ſon ſilence eſt plein d'expreſſion; & ſon langage eſt celui du cœur & de la raiſon. Madame Dumas ſa mère, brille encore du coloris de la ſanté; le repos de ſon ame, la continuité du bonheur ont diſſipé ces nuages de triſteſſe, cet air de langueur que l'infortune avoient jadis empreints ſur ſa phyſionomie. Le ménage s'eſt accru de deux petits Bernard & d'une Roſalie, doux fruit d'un ſi charmant hymen. La pieuſe Madame Bernard la mère n'exiſtait plus, & voilà me diſoit ſon fils le ſeul chagrin qui ait troublé la ſérénité de ma longue retraite.

---

que toutes les notes ſont de lui. Il prétend que M. Bernard a de grands traits de reſſemblance pour le moral avec le fameux Atticus. » *Mendacium neque dicebat, neque pati* » *poterat. Itaque ejus comitas non ſine ſeveritate erat,* » *neque ſine facilitate* «. S'il y a des Dames qui n'entendent pas le latin, elles pourront ſe faire expliquer celui-ci par les Inſtituteurs de Meſſieurs leurs enfans.

Un jour, me promenant avec lui, je haſardai quelques queſtions ſur ſa fortune, ſa ſituation, ſon bonheur : je vois, dit-il, que vous avez lu l'hiſtoire de mes premières années, & que vous déſirez d'en apprendre la ſuite. Eh bien demain nous déjeûnerons à la Bibliothèque, d'autant que vous ne la connaiſſez pas encore; nous recevrons en tiers Madame Bernard, ſi vous ne la trouvez pas de trop ? = Au contraire la ſcène n'en ſera que plus intéreſſante. = Vous aurez l'un & l'autre du café à la crême que vous aimez beaucoup, & moi je déjeûnerai en vrai campagnard; ce que je ne hais pas.

Je fus exact au rendez-vous; & j'y trouvai mes aimables hôtes. Rien de ſi gracieux, de ſi riant que cette Bibliothèque : c'était une petite rotonde, décorée avec un goût ſimple & pur, parée de jolis tableaux de payſage & des portraits de la famille, faiſant face au jardin, ſous l'aſpect du midi. Comme je ne me laſſais pas d'admirer & de louer; = Je vois votre

étonnement, me dit M. Bernard; mais il ceſſera quand vous ſaurez que c'eſt l'ouvrage de Roſalie: elle eſt la Bibliothéquaire, & elle embellit tout ce qu'elle touche. Mais paſſons au ſujet qui nous amène ici. Il m'a paru que vous déſiriez ſavoir ſi j'étais heureux. Jettez les yeux ſur ce jardin brillant de verdure, ſur ces raiſins qui deſcendent en feſtons, ces fruits qui tapiſſent ces eſpaliers; voyez ces trois enfans qui pourſuivent des papillons, & qui cueillent des fleurs; regardez à vos côtés l'image de la douceur, des graces & de la modeſtie; eh bien, Monſieur, tout cela eſt à moi; & vous doutez de mon bonheur? Roſalie à ces mots l'embraſſa, & je vis une ou deux larmes qui humectaient ſes yeux. = A l'égard de ma fortune, vous connaiſſez le ton du ménage? Quel revenu me ſuppoſez-vous? = Environ dix à douze mille livres de rente. = Vous me faites trop d'honneur: j'en ai quatre mille tout au plus. = Comment la propreté, l'aiſance règnent dans la mai-

ſon, l'abondance dans vos repas, votre cave abreuverait un Couvent de Bernardins... = Mais nous n'achetons preſque rien : j'ai une excellente ménagère, en déſignant Roſalie, qui fournit ma table à très-bon compte, & mon potager la couvre de fruits & de légumes ; je ſuis comme le vieillard du Galèſe, *Dapibus menſas onerabat inemptis* (*a*). Quand j'étais à Paris, je n'entendais parler, ſous les lambris du luxe & de l'opulence, que d'économie, de dettes, de privations : nous ne connaiſſons point cette indigence : l'économie n'eſt pas ici la privation ; c'eſt l'intelligence & l'ordre : rien ne ſe perd, ne ſe prodigue, rien n'eſt payé au tarif de l'opinion. Nos déſirs ſont rarement contrariés ; il vrai que nos beſoins & nos déſirs diffèrent de ceux qui tourmentent les Habitans des grandes Villes ; chez eux ils tiennent à l'opinion, au déréglement de l'imagination ; chez nous ils émanent de la nature.

(*a*) Il chargeait ſa table de mêts non achetés. Traduction de M. Baldus.

Il vous ſouvient avec quelle modique fortune je vins ici chercher un azyle : j'achetai d'abord cette maiſon de campagne très-délabrée, je l'ai fait valoir : comme les Cincinnatus, les Fabricius, j'ai labouré mon champ, & j'eſpère que plus heureux que l'un d'eux, je pourrai marier ma fille (*a*). Roſalie auſſi, plus d'une fois, de ſes petites mains blanches & délicates a traîné la brouette, & ſarclé le jardin. Nous étions pauvres alors ; mais nous avions le courage & l'énergie des ames nobles, & nous nous aimions preſque autant qu'aujourd'hui. Roſalie ſourit. = Vous voyez, Monſieur, ajouta-t-il, ce pain qui me nourrit, je n'en ai jamais trouvé d'auſſi délicieux ; c'eſt ma femme qui l'a pêtri. Mais revenons : la maiſon contigüe à la nôtre appartenait à

(*a*) On voit que M. Bernard aime à citer ; mais ſa mémoire n'eſt pas nette. J'ai conſulté M. Baldus, qui m'a dit que ce trait regardait Fabricius qui mourut ſi pauvre que le Sénat fut obligé de marier ſa fille aux frais du Public. M. Baldus ajoute, en vrai ſavant, qu'après la mort d'Epaminondas, on ne trouva chez lui pour tout meuble qu'une broche & un chaudron.

un vieillard pauvre & délaiſſé. Son terrein, quoique conſidérable, était négligé, & ceſſait de produire. Ma femme toujours compatiſſante lui prêtait ſes ſecours, lui envoyait du bouillon quand nous en avions, & adouciſſait ſes maux & ſa miſère par mille ſoins délicats. Ce bonhomme dans l'effuſion de ſa reconnaiſſance, fit ſon teſtament, & nomma Roſalie ſon héritière. Il s'empreſſa, avec la joie d'un cœur plein d'une bonne action, de lui apporter cette nouvelle. J'étais préſent; Roſalie jetta les yeux ſur moi; je lui dis, ma chère amie, nous n'avons qu'une même ame, qu'une même façon de penſer, ainſi ce que tu diras, ce que tu feras ſera exactement conforme à ma penſée, à mes ſentimens. Mais c'eſt à elle à finir ce récit. = R. Je ſuis très-reconnaiſſante, répondis-je à cet homme généreux, de cette preuve d'attachement & de confiance, mais vous avez un neveu? = Le V. C'eſt un ingrat, il m'a abandonné. = R. N'importe, je dois connaître ſes droits & non ſes torts; ainſi je ne puis

accepter vos bienfaits. Je vous demande ſa grace, me la refuſerez-vous ? = Le V. Oui c'eſt la ſeule choſe que je puiſſe vous refuſer. = B. Alors je pris la parole : je vais vous propoſer, dis-je au vieillard, un arrangement qui peut vous convenir à l'un & à l'autre. Votre neveu n'aime pas la campagne, & par ſon état ne peut l'habiter. J'achète votre maiſon, je vous en donne dix mille livres, vous y demeurerez le reſte de votre vie, & je vous ferai l'intérêt de cette ſomme que je remettrai à votre neveu, ſi nous avons le malheur de vous perdre. Cependant je défricherai ce terrein inculte, je l'engraiſſerai, je ranimerai la végétation, les fruits en ſeront pour moi ; réſervez-vous ſeulement ce qui peut être néceſſaire à votre ſubſiſtance. Ce bon vieillard m'écoutait, l'œil humide de larmes, & me ſautant au cou, = J'acepte ce nouveau bienfait ; mais mon neveu n'aura pas les dix mille livres. = B. Le marché ne peut donc ſe conclure. = R. Alors ſaiſiſſant ſa main, mon cher

voiſin, lui dis-je, c'eſt moi, c'eſt votre amie qui vous en conjure : pardonnez lui en ma faveur, au nom de la vertu qui pardonne les offenſes ; c'eſt votre ſang, le fils de votre frère. = Le V. Ah mon frère m'aimait, & je l'aimais bien auſſi ; il ne m'eût pas abandonné ! = R. Et vous pouvez haïr ſon fils ? je le vis ébranlé, attendri : je l'embraſſai, & la grace fut accordée. = B. J'ai travaillé, fécondé ce ſol amaigri, & du produit qui paſſait mon eſpérance, j'ai embelli mon habitation ruſtique. = Le Chevalier. Pas ſi ruſtique ! voilà des portraits, des payſages qu'on ne trouverait pas chez les bergers d'Arcadie, encore moins dans les cabanes Helvétiques. Ce ne ſont pas des plantes de votre jardin ; c'eſt du luxe qui coûte. = B. Moins peut-être que la pêche que je cueille dans mon verger. C'eſt Roſalie, cette aimable magicienne, qui d'un coup de baguette crée ces merveilles ; demandez-lui. = R. Ma magie eſt bien ſimple, ces tableaux ſont mon ouvrage, & les fruits

du loiſir de la campagne. = B. N'avez-vous pas lu dans mon hiſtoire, que Roſalie à quatorze ans, commençait à peindre? = Le Chevalier. Oui je me le rappelle. = B. Eh bien n'ayant ni loge à l'Opéra, ni viſites à rendre, ni billets du matin à écrire, elle a cultivé ce talent, & s'y eſt perfectionnée. = Le Chevalier. Qu'on eſt heureux de joindre au goût de la campagne, celui des Arts & de la lecture. = R. Et ſur-tout d'avoir ſon ami toujours auprès de ſoi. Son ami à ces mots la preſſa doucement dans ſes bras. = B. Venons à ma vie intérieure qui paraît aiguillonner votre curioſité : c'eſt à-peu-près tous les jours le même cercle que je parcours : je me lève avec le ſoleil, c'eſt mon réveille-matin; je ſors ſans troubler le repos de Roſalie, car nos cellules ſont ſéparées; mais nous avons un Calendrier pour nous retrouver, qui n'eſt pas celui des vieillards. Roſalie rougit, & baiſſa les yeux. = B. Je vais aux champs préſider aux travaux & aiguiſer mon appétit. Je rentre

vers les dix heures chez ma femme, où je trouve toute la famille aſſemblée qui m'attend pour déjeûner. Après ce léger repas, la troupe ſe diſperſe: Roſalie ſe retire dans ſa Bibliothèque qu'elle aime beaucoup. Ses deux paſſions favorites, après ſon mari s'entend, ſont la Peinture & ſur-tout la lecture. Moi je n'empêche pas de lire; mais je voudrais que l'on ſe promenât, que l'on fit de l'exercice. C'eſt-là le ſujet de nos grandes querelles, qui cependant s'appaiſent avant la nuit, parce que l'Apôtre a dit, *ſol non occidat ſuper iracundiam veſtram* (*a*). Vous ne ſoupçonnez pas ſous cet air de ſimplicité qu'elle eſt très-inſtruite; mais elle ſait encore mieux qu'une femme doit couvrir ſon érudition du voile des graces & de la modeſtie (*b*). Pour moi je ſuis un ignorant,

(*a*) Que le ſoleil ne ſe couche jamais ſur votre colère. Traduit par M. Baldus.

(*b*) C'eſt un conſeil qu'un grand Prince d'Italie très-ſenſé, très-aimable, le Prince de P***, donna à la Princeſſe ſa femme, lorſqu'il s'apperçut de ſon vif penchant pour la lecture. C'eſt le Prince lui-même qui a dai-

un écolier à qui Roſalie dore les bords du vaſe pour faire paſſer l'inſtruction : je n'aime que l'Hiſtoire & la morale : Montagne eſt mon inſéparable ; c'eſt le manuel d'un ſolitaire, il n'eſt pas fait pour les gens du monde. J'ai peu de goût pour la Poéſie ; Voltaire me dirait, *que je dois avoir l'eſprit lourd* (*a*). De tous les Poëtes, je ne lis que les Géorgiques de Virgile, le quatrième & le ſixième Chant de l'Enéïde, les Epîtres & quelques Odes d'Horace, une quinzaine de Fables de la Fontaine, Britannicus, le rôle de Phédre, les trois premiers Actes des Horaces : je lirais davantage, mais j'ai des occupations, & d'ailleurs il me faut du mouvement & de l'action. Vous jugez bien que la Bibliothèque de ma mère, ſes livres aſcétiques, ſa Légende Dorée, tout cela eſt monté au garde-meuble, & y ſéjournera long-

---

gné le dire à un Voyageur Français qui avait l'honneur de lui être préſenté.

(*a*) » Qui n'aime pas les Vers a l'eſprit ſec & lourd.

VOLTAIRE. Cité par M. Baldus.

tems, à moins que Roſalie, au bord de ſa carrière, n'incline à la dévotion : c'eſt le beſoin des ames tendres.

Pendant l'exiſtence de ma mère nous faiſions deux repas, nous dînions & ſoupions : c'était ſa routine, & je m'y ſoumettais : mais après ſa perte, j'ai réformé auſſi-tôt cette vieille & abſurde méthode qui ne convient qu'aux déſœuvrés (*a*). C'eſt couper gauchement ſa journée en deux parties, c'eſt abréger le tems des affaires, celui qui paſſe le plus rapidement, & ſe préparer des heures de déſœuvrement & d'ennui. Le plaiſir eſt une liqueur douce, flatteuſe, que la volupté doit verſer goutte à goutte, ſans quoi elle enivre & rebute bientôt. Faire deux grands repas, c'eſt prévenir le beſoin, & quel eſt le plaiſir qu'il ne doive précéder ? Demandez à Roſalie avec qu'elle fraîcheur d'appétit je me préſente au feſtin : comme l'attente de ce

(*a*) M. Baldus prétend qu'il n'y avait jadis à Rome que les libertins qui faiſent un repas au milieu de la journée.

moment

moment embellit ma journée : auſſi quand je ſuis attablé, je ſerais capable, me diſait-elle un jour, d'imiter je ne ſais quel Grec, qui à ſouper ne daigna pas ouvrir une lettre importante, en diſant, *à demain les affaires ſérieuſes* (*a*). Oui, Monſieur, c'eſt à ce repas que le dur Fabricius devient un véritable Atticus. Je veux que tout ce qui flatte les ſens y ſoit réuni : grand feu l'hyver, fraîcheur l'été ; ſi j'oſais, j'imiterais les Anciens qui, pendant le feſtin, ſe couronnaient de fleurs, & répandaient des parfums (*b*). Je fais même attention à la toilette de ma femme, qui, pour me plaire devient coquette deux heures par jour. Ma ſalle à manger eſt la pièce la plus riante de la maiſon : à Paris, c'eſt

(*a*) Ce trait mal développé par M. Bernard, eſt d'un Spartiate qui commandait dans Thèbes conquiſe. Il reçut à ſouper une lettre d'Athènes, qui l'avertiſſait de la conjuration & du départ de Pélopidas : il la mit ſous ſon couſſin ſans l'ouvrir, en diſant : *In craſtinum differo res ſeveras.* Note de M. Baldus.

(*b*) M. Baldus prétend que les Romains n'étaient pas contens ſi au milieu de l'hyver les roſes ne nâgeaient pas ſur le vin de Falerne.

* *

ordinairement la plus triſte : mais auſſi l'ennui eſt preſque toujours un de leur convive. Vous avez vu comme mon réfectoire eſt orné de fleurs & de verdure : dans l'hyver des mirthes, des lauriers-roſe, des orangers nous offrent le charme du printems : des oiſeaux captifs, mais heureux, égayent la fête de leurs chants. C'eſt là notre Opéra, & nous ſommes toujours aux premières loges. Les Etrangers prennent ma ſalle à manger plutôt pour une chapelle à l'Amour, que pour le ſallon de Bacchus & de Comus. Dans la belle ſaiſon, après ce ſouper-dîner, on ſe promène, ou ſuivant la fantaiſie & le tems on joue aux échecs, au trictrac, au billard ; ce ſont les ſeuls jeux autoriſés dans nos états. Nous admettons toujours quelques convives à nos libations, le Curé, homme inſtruit, quelque honnête Fermier qui nous entretient,

Non pas ſur la fortune,

ma foi j'allais vous citer des Vers de la Fontaine, mais je les ai oubliés : ainſi vous

m'en diſpenſerez (*a*). De plus j'ai deux chambres conſacrées à l'amitié, qui ſont preſque toujours occupées : mes amis trouvent chez moi la paix, la liberté, la bonhommie ; pourquoi ne s'y plairaient-ils pas ?

Vous voyez, Monſieur, par ce tableau fidèle de ma ſituation, que je ne dois pas me repentir d'avoir toujours aimé, & profeſſé la vérité (*b*) : il eſt vrai qu'il m'a fallu tirer une ligne de ſéparation entre

(*a*) M. Baldus qui a plus de mémoire, a bien voulu me les donner,

» Non pas ſur la fortune,
» Sur ſes jeux ; ſur la pompe & la grandeur des Rois ;
» Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
» Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

(*b*) M. Baldus à qui je demandais ſi une ſociété d'hommes toujours vrais pourrait exiſter, m'a répondu qu'au Pérou, avant l'arrivée des Eſpagnols, le menſonge n'avait jamais ſouillé la bouche des enfans du Soleil. Pithagore, ajoutait-il avec enthouſiaſme, diſait que l'homme approche de Dieu particulièrement par deux choſes l'une en diſant toujours vrai, & l'autre en faiſant du bien aux hommes. Malgré Pithagore & M. Baldus, j'oſe encore douter : & je propoſe une medaille de ſix cents livres, qui ſera décernée par l'Académie de Limoges au meilleur Ouvrage ſur cette propoſition : » Si une Société d'Hommes toujours

les hommes & moi ; & que ſur cette foule d'individus qui peuplent la terre, à peine j'en cultive une douzaine, auxquels encore je ne demande rien.

= Le Chevalier. Permettez-moi, Monſieur, encore quelques queſtions : elles ſont relatives aux perſonnages que vous avez célébrés dans votre Hiſtoire. Qu'eſt devenu ce M. Dorilas qui vous a gratifié du nom de *Petit Candide*, & dont la Tragédie vous conduiſit au Corps-de-Garde ? = B. Il ne s'eſt pas relevé de ſa chûte, à ce qu'on m'a dit, mais la fortune l'a dédommagé : il a épouſé une jolie femme, & conquis le fauteuil Académique. Auſſi un de ſes amis, à qui il faiſait part du bonheur de ces évènemens, lui répondit *vous voilà bien aſſis, bien couché ; ainſi, croyez-moi, tenez-vous tranquille.* = Le Chevalier. Et Monſieur & Madame de Marinville quelle eſt leur deſtinée ? Vous comprenez aujourd'hui ce que Madame exi-

---

vrais peut exiſter ; « le ſtyle n'y fera rien, on exige cependant qu'il ſoit intelligible.

geait de vous à ce fameux déjeûner ? =
B. A-peu-près : au ſein de l'opulence ils épuiſent les dégoûts de la vie : après un Procès ſcandaleux, le mari & la femme ont été ſéparés juridiquement. Leur fils, quelque-tems après, a obtenu la main d'une Demoiſelle de qualité. Les deux nouveaux époux ont quitté bientôt le foyer paternel, & ſe ſont partagés un vaſte Hôtel au Marais, où chacun dans l'eſſor de la liberté, ſuit en paix ſes douces inclinations : Madame reçoit chez elle toute la Cour, Monſieur tout le Marais. Leur union eſt telle, qu'un jour quelqu'un demandant à Madame des nouvelles de Monſieur, elle répondit, *je le vois très-rarement, il n'eſt pas de ma ſociété.* De ſorte que le père, la mère, les enfans ont chacun leur ménage & leurs Dieux à part : & pour tout rapport, tout lien entr'eux, ils s'envoyent des meſſages dans les grandes occaſions, & ſe font écrire reſpectivement à leurs portes.

Ainſi finit le déjeûner & la converſation de M. Bernard. Le Chevalier ſe méfiant de

ſa mémoire, courut auſſi-tôt confier ces détails au papier. Après un mois de ſéjour dans cette douce retraite, il en partit avec un vif regret. Il vint à Paris au mois de Novembre dernier, avec le projet de faire imprimer, pour l'exemple & le bonheur de l'humanité, les Mémoires & le Déjeûner de M. Antoine Bernard : & c'eſt à moi qu'il s'eſt adreſſé pour l'exécuter. Je m'en ſuis chargé avec plaiſir, à condition que nous aurions l'attache de M. Bernard; que nous avons obtenue après bien des ſollicitations (*a*).

(*a*) Si quelque incrédule doutait de l'exiſtence de M. Bernard, ou de la vérité de ſon Hiſtoire : il peut en écrire à M. le Begue, Notaire, rue des Bonnes-Femmes, à Uſſel, dans le bas-Limouſin. M. le Begue ſe fait un plaiſir d'éclaircir tous les doutes relatifs à ce ſujet : il prévient ſeulement qu'il faut affranchir les lettres.

A SON ALTESSE
MADAME LA PRINCESSE
DE KOSTIN.....,
EN ALLEMAGNE.

MADAME,

QUELLE reconnoiſſance ne dois-je pas à votre Alteſſe d'avoir daigné permettre que ſous ſes auſpices j'oſe donner l'eſſor à mes productions littéraires : vous, MADAME, qui préſidez ſur le trône des Muſes; vous à qui Apollon donnerait la palme des talens, comme Pâris celle de la beauté. Je ne parlerai pas à votre Alteſſe de la grandeur de ſa naiſſance, de cette antique origine qui ſe perd dans l'immenſité des ſiècles ; & dont tous les Généalogiſtes de Germanie, quelque profonds qu'ils ſoient, n'ont encore pu percer la ténébreuſe nuit; quoiqu'ils prouvent mathématiquement que le ſang d'un roturier n'a jamais ſouillé celui de vos ancêtres; & que le premier de votre brillante tige s'intitula *très-haut & très-puiſſant Seigneur*, comme nos Marquis Français qui ſont de très-hauts & très-puiſſans Seigneurs dans le Journal de Paris. Arlequin diſait qu'il ſavait mauvais gré à Adam de n'avoir pas acheté une Charge de Secrétaire du Roi, parce qu'il ſerait noble : mais votre illuſtre Maiſon dédaignerait avec juſtice une nobleſſe d'un ſi mince aloi. Mais j'oublie que je parle de naiſſance à une Philoſophe bien ſupérieure à ces préjugés ; tandis que j'aurais à tracer dans un tableau, ſi la modeſtie de votre Alteſſe ne s'y oppoſait, Vénus

ſouriant aux Grâces, & les Grâces s'empreſſant à l'envi de répandre leur charme le plus doux, le plus ſéduiſant ſur la Déeſſe de la beauté. Tel l'aſtre des nuits verſe ſes rayons argentés ſur la terre embellie, & cette planète à ſon tour réfléchit ſur la lune les rayons qu'elle reçoit du flambeau de l'univers. Il n'appartient pas à un ſimple mortel de s'arrêter ſur l'éclat de vos yeux, de peindre ces cheveux ondoyans & ſuperbes, jouets des zéphirs, retraite des amours, ces lis ſi purs, ſi brillants, où ſe marient quelques feuilles de roſe pour compoſer le coloris de votre teint: non, vous repouſſez, MADAME, la louange, même quand elle eſt auſſi vraie, & vous dédaignez le don fragile de la beauté.

Ce qui élève votre Alteſſe au-deſſus des Zénobie, des Aſpaſie, des Corinne, des Sempronia, des Julie, & de tout votre ſexe paſſé, préſent & futur; c'eſt l'étendue de votre génie, c'eſt le talent enchanteur d'unir à la légéreté des graces, à l'urbanité de Rome, à l'atticiſme d'Athènes, l'éloquence de Platon, la Dialectique de Socrate, & la Philoſophie de Zenon; & j'oſe aſſurer que depuis qu'on travaille des Epîtres Dédicatoires, votre Alteſſe eſt la première, & ſera la dernière, qui méritera ces éloges, & l'encens enivrant & déſintéreſſé d'un homme de lettres.

Puiſſe, MADAME, le doux ſourire qui erre continuellement ſur vos lèvres, ne pas s'enfuir à la lecture des Vers que j'ai l'honneur de vous préſenter.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
L'Abbé MOUCHE.

LES SOUPERS DE PARIS.

*A Madame de * * * *.*

CROIS-MOI, Zélis, l'ami de la nature;
L'homme éclairé doit chercher le bonheur
Loin des palais, ſéjour de l'impoſture,
Loin des Cités où rien ne parle au cœur,
Mais dans les bois, ſous un toît de verdure,
Près du foyer de l'humble laboureur.

Je les ai vus, ces ſoupers que l'on cite,
Ces ſoupers fins, où des gens du bon ton,
Parés, ambrés, ivres de leur mérite,
Ont apporté leurs airs & leur jargon.
Je les ai vus. Hélas! j'en bâille encore.

Mais Zélis parle, il lui faut obéir.
Puiſſe à ta voix mon vers facile éclore;
Comme à ta voix renaît le doux plaiſir.

D'abord par air, peut-être par prudence,
On vient fort tard; le plutard c'eſt le mieux:
Car chacun ſait, & par expérience,
Que tout l'ennui qu'il apporte en ces lieux,
Va circuler, & gagner à la ronde:
Tel & moins prompt ſe propage le feu.

Mais vingt autels ſont dreſſés pour le jeu.
Sans ce ſecours, que ferait le beau monde?
Que dire après quelques froids complimens?
Du moins le jeu ſert à tuer le tems.
Ce tems qu'on perd, qu'on regrette ſans ceſſe;
Le ſot le tue, & le ſage en jouit.
Ah! l'homme en vain meſure ſa viteſſe;
Songe trompeur, il nous pèſe ou s'enfuit
Selon l'idée ou le vœu qui nous preſſe:
Loin de Zélis, j'accuſe ſa pareſſe;
Quand je la vois, c'eſt l'éclair qui me luit.

On a ſervi: ſoudain chaque Déeſſe
Se lève & marche; on vole, on la conduit:
Monſieur l'Abbé, vermeil comme les roſes,

Digne ſoutien du Rituel Romain,
Et grand diſeur de très-petites choſes,
Vole à Zulmé, lui préſente la main,
Preſſe la ſienne, & parcourt d'un œil tendre,
Pour adoucir les ennuis du chemin,
Tous les contours & les lys d'un beau ſein.
Trente laquais très-ennuyés d'attendre
Ont entouré la table du feſtin.

Il eſt brillant : le luxe, l'opulence
L'ont ordonné ſous les yeux de Plutus ;
Bacchus fournit le Tokai, le Conſtance,
Et le deſſert eſt dreſſé par Comus ;
Mais dans nos jours de mode & de décence,
On ſe raſſemble, & l'on ne ſoupe plus.

Du moins l'eſprit, la piquante ſaillie,
Les doux propos, le conte ingénieux,
Vont égayer cette galante orgie.
Mais le début d'abord ſilencieux
Ne promet pas des efforts de génie.
Enfin pourtant un Marquis merveilleux
Ouvre la bouche, inſtruit la compagnie,
Du froid piquant qu'il a fait tout le jour.
Le Chevalier, qui revient de la Cour,

Parle du Roi, leur raconte avec grace ;
Comme il riait en partant pour la chaſſe ;
Et ſon voiſin, obſervateur expert
Dit que Monſieur avait un habit vert.
= Mais comment va le Duc de Malaſſiſe ?
= On craint pour lui : ſon Médecin prétend...
= Qui nomme-t-on à ſon Gouvernement ?
= Mais un moment, réplique la Marquiſe ;
Pour le donner, attendez qu'il ſoit mort.
= Ah, ah, Meſſieurs, dit le Comte d'Elfort,
Grand amateur, bel eſprit de Ruelle,
Auteur lui-même, & rimant des bouquets ;
On nous annonce une pièce nouvelle ;
= Chez Audinot ? = Non vraiment aux Français ;
Et c'eſt parbleu toute une Tragédie.
= On la prétend du petit Liſimon.
= Tant pis, répond l'élégante Iſménie ;
Femme de goût, prodige de raiſon,
Je le connais, il n'eſt pas ſans génie
Mais il n'a pas cette fleur de bon ton
L'ame des vers & de la Tragédie.

= A propos ! = Quoi ? = Le Marquis du Lignon
Hier chez moi me fit une chanſon :
Ah ! je défie à Meſſieurs du Parnaſſe,

A tout Auteur d'imiter cette grace,
Ce goût ſi pur, ces traits ſi délicats.....
= Peut-on la voir ? = Il garde l'Anonyme;
Mais écoutez, & ne le nommez pas.
Je vous préviens qu'il manque quelque rime;
Mais l'ortographe eſt fort bien. La voici :
= Charmant, charmant ! = Admirable ! = Sublime !

= Et nos vaiſſeaux, dit l'illuſtre Bailli
De Bavancourt, apprentif politique,
Illuſtre appui des Nymphes de Paphos;
Des Calembourgs, de l'Opéra-Comique;
Cela m'occupe : où ſont-ils ? = Sur les eaux;
Réplique alors la maligne Angélique.

= Mais les Anglais..... = Madame, ſi j'oſais;
Répond l'Abbé rompant un long ſilence,
Vous demander qui monte vos bonnets;
C'eſt la Bertin : on voit ſon élégance.
= Vous me trouvez donc aſſez bien ? = Au mieux;
Délicieuſe; & le feu de mes yeux
De vos appas vous prouve l'influence.
= Eh bien, l'Abbé, l'on a donné, dit-on,
Un bénéfice à l'Abbé de Vollange ?
= Vous m'enchantez, répart la jeune Elbon;

Il eſt charmant, il chante comme un ange;
Parle de mode, & ſe met avec goût:
Il eſt unique; il doit aller à tout.
= N'a-t-on rien dit du C..... de Brie?
= Il eſt outré: Zulmé le congédie;
= Et la raiſon? = C'eſt qu'il s'eſt mis au lait.
Ce ton déplaît. L'entretien s'échauffait,
On l'égayait d'un peu de calomnie,
Quand le ſignal qui déjà retardait,
Se donne enfin, chacun quitte la table;
L'eſtomac vuide & la tête un peu plus,
Et d'un loto le tableau ſecourable
Vient terminer ces ſoupers ſi courus.

O vous Chaulieu, Saint-Evremond, Lafare,
Vous dont l'eſprit, le goût encor plus rare
Fit du plaiſir l'ame de vos feſtins,
Vous qui mêliez, à vos ſoupers divins,
Le ſentiment à la Philoſophie,
Et qui des mains d'une jeune Vénus,
Prenant la coupe où riait l'ambroiſie,
Buviez en chœur à Minerve, à Bacchus;
Et ſages même au ſein de la folie,
Montant le luth du ſage Anacréon,
Chantiez Glicère & le Dieu d'Idalie,

Et d'un vers doux habilliez la raiſon ;
Que diriez-vous ſi rendus à la vie,
Vous deſcendiez chez vos petits neveux ?
Que diriez-vous de leur ton précieux ?
De leurs ſoupers un peu plus ennuyeux ?
Comme autrefois vous verrait-on encore,
Vous oubliant dans le ſein des plaiſirs,
Le verre en main, attendre que l'aurore
Eût rallumé le jour & vos déſirs ?
Non, méditant une fuite prochaine,
Et nous croyant très-vuides de raiſon ;
Vous jureriez par le Dieu d'Hyppocrène,
D'aller plutôt ſouper avec Fréron.

ENVOI

A MADAME DE ***,

TELS ſont, Zélis, nos ſoupers de Paris.
Quels rendez-vous pour une ame ſenſible !
Ah ! trop heureux qui ſous ton toît paiſible
Peut quelquefois épier ton ſouris,
Suivre de l'œil, à tes côtés aſſis,
Tes doux attraits & ta taille légère,
A tes bons mots ranimer ſes eſprits
Et s'embellir du déſir de te plaire !

Bien plus heureux ſi, ſur la fin du jour;
A ton banquet il occupe une place!
Il croit ſouper dans l'Olympe, au Parnaſſe,
Avec Minerve & la ſœur de l'Amour.

LE DÉJEUNER,

CONTE.

Oui, l'occaſion a des aîles ;
Elle s'enfuit rapidement ;
Mais croyez-moi, Bergers fidèles ;
Il eſt toujours un bon moment.
La pudeur veille au cœur des belles ;
C'eſt un dragon fier & jaloux ;
Mais par bonheur un ſommeil doux
Ferme par fois ſes deux prunelles :
On ne peut pas veiller toujours ;
Profitez-en ſans vains diſcours,
Oſez être un peu téméraire :
Car après tout que riſque-t-on ?
On riſque tout lorſqu'on diffère ;
Vous allez voir ſi j'ai raiſon.

Damon ſoupirait pour Mélite ;
Depuis un mois ſon cœur brûlait ;
Mais c'eſt en vain qu'il ſollicite,
Hélas ! à peine on l'écoutait.
Pendant un mois être inflexible !

Le trait eſt fort, dit un plaiſant.
D'accord Monſieur, mais cependant
Vous conviendrez qu'il eſt poſſible.

En vain Damon de ſes ſoupirs
Fatiguait l'écho ſolitaire ;
En vain aux pieds de ſa Bergère,
Maigre d'amour & de déſirs,
Il conſumait ſa vie entière ;
Soupirs & pleurs, tout était vain.

Mais enfin le marbre ſe briſe,
L'airain fléchit ſous notre main ;
Et la beauté, quoiqu'on en diſe,
N'eſt ni de marbre ni d'airain.

Damon aux pieds de ſon amante,
L'œil triſte, embraſſant ſes genoux,
La preſſe d'une voix touchante,
De lui donner un rendez-vous.
Mélite était bonne & facile,
Son amant ſe déſeſpérait ;
La vertu la plus difficile
Ne vôit ſouffrir qu'avec regret.

— Eh bien demain, je ſuis trop bonne ;
Avec moi venez déjeûner ;

Je crois que je n'aurai perſonne ;
Mais gardez-vous d'imaginer
Que c'eſt, ſous l'air d'un déjeûner,
Un rendez-vous que je vous donne.

Déjà la nuit, du haut des airs,
Développait ſon voile ſombre,
Et les amours blottis dans l'ombre,
Déjà repeuplaient l'Univers.
Tout plein de ſa bonne fortune,
Damon dans ſon lit s'agitait,
Il accuſait les cieux, la lune
Et le ſoleil qui retardait.
Mais le jour brille, l'heure ſonne,
Il vole enfin d'un air vainqueur.
Un Dieu vivement l'aiguillonne,
Et l'eſpérance à l'air flatteur,
Déjà lui treſſe une couronne.

Mélite à peine en ce moment,
Au demi-jour qui vient d'éclore,
Entr'ouvrait ſon œil languiſſant.
Le vermillon qui la colore,
Fruit du repos & du déſir,
L'ornait, l'embelliſſait encore :
C'était Vénus, c'était l'Aurore

Sortant du palais du plaiſir.
Elle s'éveille, elle médite,
Et ſon amant qui s'enhardit,
Etait déjà près de ſon lit.
A cet aſpect, toute interdite,
Elle ſe plaint, gronde, rougit;
Mais la rougeur bientôt s'efface
Le déſir reſte, & la raiſon
Du criminel obtient la grace:
Quand on eſt ſeuls, ſe fâche-t-on?

Dans cet alcove ſolitaire,
Régnaient le ſilence & l'amour;
Tout auprès veillait le myſtère
Tempérant les rayons du jour.
Sous un mouchoir que l'œil careſſe,
On ſoupçonnait un ſein charmant;
Le lin docile qui le preſſe,
Par deux contours s'arrondiſſant,
De ce ſein alors palpitant,
Offrait la forme enchantereſſe.

Mais que faiſait ce beau Paris?
Belles, pardonnez ſi j'héſite.
Vous rougirez ſi je le dis;
Et vous plaindrez notre Mélite.

Damon ſe tait, & ne fait rien.
Enfin il parla de la ſorte ;
Vous allez voir s'il parla bien.
= Où ſuis-je ? Quel feu me tranſporte ?
Que de beautés ! que de fraîcheur !
Telle on nous peint la jeune Flore,
Ou de Pſiché l'air enchanteur.....
= Laiſſez, Monſieur, la métaphore,
Vous me traitez avec fadeur.
= Ah ! dans l'ardeur qui me dévore,
Que ne puis-je au moins une fois
Vous tenir ſeule au fond d'un bois ?
= Ah, Monſieur, quelle frénéſie !
Vous voulez donc m'aſſaſſiner ?
= Qui ? moi ? Vous pourriez ſoupçonner....
Mais en vain il ſe juſtifie ;
Elle ſonne, le congédie ;
Et le galant tout étonné,
Sortit ſans avoir déjeûné.

Méritait-il cette diſgrace ?
Meſdames, décidez le cas.
Pour moi, je ſais bien qu'à ſa place ;
J'aurais fait mes quatre repas.

ÉPITRE

*Ecrite de la Campagne à M. de M. ***, Maître des Requêtes.*

A vous l'enfant de la ſageſſe,
Salut, honneur, ſanté, richeſſe,
Un peu d'amour ne gâte rien.
Permis à vous, homme de bien,
De travailler pour la Patrie,
Tandis qu'au ſein de l'incurie,
Sans préjugés & ſans lien,
Ici s'écoule notre vie :
Nous jouiſſons d'un doux loiſir :
La nuit ſe paſſe à bien dormir ;
Et nous preſſons la plume oiſeuſe
Juſqu'au moment où le ſoleil
Levant ſa tête radieuſe,
Diſſipe l'ombre & le ſommeil.
On court auſſi-tôt ſur l'herbette,
Reſpirer l'air pur du matin,
Cueillir la roſe & le jaſmin
Pour les offrir à ſon Annette
Et parfumer ſon joli ſein.

Je dois ici quelques fleurettes
Aux Déités de ce ſéjour :
Ce ſont gentilles bergerettes,
Ce ſont plutôt brebis d'amour ;
Plus philoſophes que Lucrèce
Et du plaiſir ſuivant les loix ;
C'eſt un amant qui les confeſſe,
Et leur chapelle eſt dans les bois.

Mais quand du jour le char rapide
S'élève & brûle nos côteaux,
Que l'ombre fuit, que les troupeaux
Repoſent ſur la terre aride ;
Que loin du bruit, ſur des roſeaux,
Détachant ſa juppe légère,
La jeune & timide bergère
Se baigne, & joue au ſein des eaux :
Alors une cloche argentine
Annonce l'heure du feſtin ;
On part, on court, chacun ſoudain
S'aſſied auprès de ſa Corine,
Lui ſourit le verre à la main,
Et va preſſer à la ſourdine
D'un pied furtif, ſon pied voiſin.
Le café pris, pour tout ſyſtême,

Chacun s'échappe à volonté :
Car dans ces lieux, comme à Théleme,
Notre deviſe eſt liberté,
La liberté, ce bien ſuprême,
Que l'or des cours ne peut payer.
Le gros Mondor, grand Financier,
Digère & dort, c'eſt ſon uſage.
Zélis s'armant de ſon ouvrage,
D'un pied léger, va loin de nous,
Chercher le repos & l'ombrage ;
Saint-Far que cachait le feuillage,
Paraît & tombe à ſes genoux.
Il eſt aimé de la bergère,
L'aſyle eſt ſûr, voluptueux ;
Ne troublons point ce doux myſtère :
Et cependant, non moins heureux,
Amant des arts, de la nature,
Je vais errer à l'aventure,
Au fond d'un bois ſilencieux.
Tantôt montant ma faible lyre,
Je chante & Délie & l'Amour.
Tantôt frappé d'un nouveau jour
Et philoſophe ſans délire,
Des paſſions, de leur empire,

Mon

Mon œil perce l'obſcur détour ;
Ou quand du ſoir l'ombre tardive
Commence à voiler l'horiſon,
Je vais jouir dans le vallon
Du frais d'une onde fugitive.
Là j'écoute berger nouveau,
Aſſis ſur l'humble violette,
Le lent murmure du ruiſſeau ;
Les ſons plaintifs d'une muſette ;
Où la naïve chanſonnette
De Roſine, amour du hameau ;
Qui l'air riant & ſatisfaite
Des champs ramène ſon troupeau.
Ainſi s'échappe avec viteſſe
Chaque moment d'un jour ſerein,
Sur le duvet de la pareſſe,
Libre des ſoins du lendemain.

Tel un oiſeau ſimple & docile,
Quand le printems & le zéphir
Couvrent de fleurs ſon doux aſyle,
Sans s'occuper de l'avenir,
Laiſſe couler le tems mobile
Et vit ſous l'aîle du plaiſir.

Ami, que la foule importune

S'empreſſe aux palais des Séjans ;
Que le temple de la Fortune
Soit fatigué de leur encens :
Pour moi docile à la nature,
Repouſſant le joug des erreurs,
Je ne demande pour faveurs
Qu'un bois baigné d'une onde pure,
Une compagne & quelques fleurs.
Heureux cent fois ſi ma Délie
Objet trop cher à mes rivaux,
Daigne toujours parer ma vie
Des fleurs du Gnide & de Paphos !
Si toujours fidèle & ſenſible
Elle ſourit à mes deſirs ;
Si dans ſes bras l'aube paiſible
Me trouve enivré de plaiſirs !

Mais du voile qui m'environne,
Pourquoi percer l'obſcurité ?
Sachons jouir, quand l'heure ſonne ;
Du caprice de la beauté.
Adieu, je l'entends qui m'appelle :
Le jour penche vers ſon déclin ;
Oui, oui, ma Délie eſt fidèle,
Et j'en réponds juſqu'à demain.

LE REPENTIR,

CONTE.

QUEL cœur honnête & quelle ame ſenſible
N'a quelquefois, pendant le cours paiſible
De ſon printems, vers le ſoir d'un beau jour,
Suivi Vénus dans le temple des Grâces!
Qui n'a jamais abandonné les traces
De ſon devoir, & careſſé l'amour!
Ce n'eſt pas moi : j'ai connu la tendreſſe;
J'ai bien aimé; mais loin de m'en vouloir,
Dieux tout-puiſſans, prolongez ma jeuneſſe;
Et j'aimerai du matin juſqu'au ſoir.

Tel fut le ſort de la Comteſſe Aurore :
Les doux plaiſirs compoſèrent ſa cour;
Belle, ſenſible, & plus aimable encore,
On l'adorait; elle aimait à ſon tour.
Mais le remords tyran de la faibleſſe,
La peur d'un Dieu de ſes décrets jaloux,
Enveloppa d'un voile de triſteſſe,
Le ſoir d'un jour qui fut d'abord ſi doux :
Elle pleurait, Magdeleine touchante,

De ſes péchés le charme empoiſonneur,
Et des plaiſirs dont l'image préſente,
Malgré ſes vœux, troublait encor ſon cœur.

Avint un jour, c'était la Pentecôte,
Qu'aux Théatins prêchait un grand Docteur,
Tout était plein ; & la vieille bigote,
Et la coquette, & cent chefs à calotte,
Croſſés, mîtrés, appellés Monſeigneur,
S'amoncelaient dans la nef & le chœur.
A ce ſermon notre aimable dévote
Vint un peu tard : il fallut par malheur,
Pour la placer, déranger bien du monde :
Lors un brutal, que Lucifer confonde !
Crie : eh morbleu, laiſſez, Meſſieurs, laiſſez
Cette Catin. Cette ame douce & belle
Soudain répond : ſi vous la connaiſſez,
Monſieur, ſi bien, priez le Ciel pour elle.

ÉPITRE

A MADAME DE ***

Il eſt parti ce tendre amant,
Vos beaux yeux ont verſé des larmes,
J'y liſais vos vives allarmes
Et la douleur du ſentiment:
Quoi s'arracher à ce qu'on aime!
Laiſſez, laiſſez couler vos pleurs,
Oui pleurez, la triſteſſe même
Pour un cœur tendre à ſes douceurs.

Mais que dis-je, déjà l'aurore
A vu ſix fois votre douleur;
Six fois & vous pleurez encore,
C'eſt trop ſe livrer à l'erreur:
Votre ame abuſée & ſenſible,
Par des regrets trop ſuperflus,
Pourſuit un objet inviſible,
Ce qui pour vous n'exiſte plus:
Telle, ſéduite par un ſonge,
La jeune Iris à ſon réveil

Chérit encor l'heureux menſonge
Dont la berçait un doux ſommeil.

Ouvrez les yeux : non la nature
N'a point perdu de ſes couleurs ;
On voit encor ſur la verdure
Briller l'émail des jeunes fleurs :
Cette Naïade ſi chérie
Dans ce vallon ſe plaît toujours ;
Et ſa fraîcheur ſur la prairie
Invite encore les amours ;
Le ciel eſt pur, l'air eſt tranquille ;
Du roſſignol les chants légers,
Charment encore cet azyle,
Et du printems le Dieu facile,
Sourit encore à nos vergers.

L'amour n'a point quitté vos traces,
Et malgré ſa mobilité,
Il eſt toujours auprès des Grâces.
Mais cet amour, enfant gâté,
Oſe, dit-on, rire des belles,
Qui jurent de longues ardeurs,
Le traître fait qu'il n'a des aîles
Que pour voler vers tous les cœurs.
Vit-on jamais l'aimable enfance

Suivre longtems les mêmes jeux ?
L'Amour, enfant capricieux,
S'endort auprès de la conſtance.

Voyez ce berger fortuné
Que le plaiſir des fleurs du Gnide
Depuis long-tems a couronné :
Penché ſur le ſein de Zélide
Il eſt diſtrait, ſombre, rêveur ;
Le doux baiſer qu'elle lui donne
Ranime à peine ſa tiédeur ;
Zélide même, elle s'étonne
De languir ſi près du bonheur.
Mais regardez ces traits de flamme
Qui s'élancent des yeux d'Atis ;
Quels tranſports agitent ſon ame,
Depuis deux jours qu'il voit Doris :
A ſes genoux il brûle, il preſſe,
Il reſpire la volupté ;
Son ame nage dans l'ivreſſe,
Au rang des Dieux il eſt monté ;
Heureux amans, fêtez bien vîte
Le jeune amour quand il ſourit ;
Ce Dieu, ſouvent au même gîte,
Ne paſſe pas plus d'une nuit.

Bientôt le tems, par qui tout ceſſe,
Va moiſſonner & jeux & ris,
Plus de déſir, plus de careſſe,
La main de la froide vieilleſſe
Ferme le temple de Cypris.
Mais vous, quand Vénus règne encore,
Qu'elle vous ouvre ſes boſquets;
Pourquoi dans le ſein des regrets,
Laiſſer flétrir les dons de Flore?
Ces jours charmans vont expirer.
Sous ce berceau l'Amour t'appelle:
Viens ma Zélis, viens me jurer
Aux pieds du Dieu d'être fidèle:
Viens, je recevrai ton ſerment.
Et puiſſes-tu dans ce moment
Où s'éclipſe l'ame enflammée,
Me preſſer ſur ton ſein brûlant,
Et t'écrier demi-pâmée
Le bon billet qu'a mon amant.

LA PRESENCE D'ESPRIT,

CONTE.

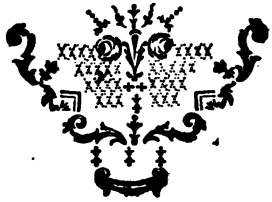
Au quartier du Marais, pays des bonnes ames,
Des bons maris, des bons bourgeois,
Et même encor des bonnes femmes;
Pays où cocuage habite quelquefois,
Même ſouvent, mais ſe cachant dans l'ombre,
Sur la pointe des pieds ſe gliſſant doucement,
Ne marchant point le nez au vent,
Comme à la Cour, ou gâté par le nombre,
Et l'accueil empreſſé des gens d'un ſi grand ton,
Monſieur ſe croit l'enfant de la maiſon.

Or donc de ce marais trois jeunes Citoyennes,
Un beau Dimanche au retour du Printems,
Voulurent s'égayer, & reſpirer aux champs
Le parfum des zéphirs & leurs douces haleines.
Le valet de Cloris, le fidèle Jeannot
S'en va chercher le fiacre, il arrive auſſi-tôt.
On s'embarque & l'on part: la joie, on peut m'en croire,
Les bons mots & le rire éclataient à plaiſir,

Allant, venant, & la blonde & la noire,
Tout était critiqué : partant il eſt notoire
Que l'on s'amuſait fort : critiquer c'eſt jouir.
Mais que la joie eſt choſe bien chanceuſe !
La fortune a trahi Scipion & Céſar !
Le galant Phaëton de la troupe joyeuſe
Au gré de ſes deſtins abandonnant ſon char,
S'approcha de ſi près d'un rayon trop perfide
Que la main de l'hiver avait approfondi,
Que la roue avançant, & tournant dans le vuide,
Fut au fond du foſſé chercher un point d'appui.
Voilà le coche à bas, & voilà nos femelles,
Pouſſant des ah, des cris, à vous fendre le cœur.
Pour elles cependant n'ayez aucune peur ;
La chûte fut heureuſe : & c'eſt le ſort des belles :
Mais par un accident qu'on ne prévoyait pas,
Nos Déeſſes avaient leurs trois têtes en bas,
Et les jambes en l'air ſortant par la portière
Qui venait de s'ouvrir, on ne ſait trop comment.

Les gens inſtruits ſavent parfaitement
Que tout corps pèſe, & tend au centre de la terre :
Or les jupons ſoumis aux mêmes loix
Laiſſent à découvert, entraînés par leur poids,
Des tréſors que jamais on ne montre à Lorette.

Le Dieu du jour, dit-on, pour la première fois,
Vit, dans tout leur éclat, une peau blanche & nette,
Et ſix globes qu'auraient adorés les trois Rois.
Cloris au déſeſpoir d'étaler à la vûe
Les ſuperbes contours d'une face inconnue,
S'écrie, en frémiſſant, Jeannot, mon cher Jeannot
Cache le mien: = Lequel eſt-ce, Madame?
Je ne le connais pas. = Le plus blanc. Le grand mot!
Comme il peint la pudeur & l'ame d'une femme!



LES CINQ PÉRIODES
DE LA VIE D'ÉGLÉ.

ENCORE enfant la petite perſonne
Déjà convoite & pompons & rubans,
Aime beaucoup ſa poupée & ſa bonne,
Brûle ſur-tout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printems vient: Eglé déjà preſſée
Rêve beaucoup, lit les Romans du jour;
Au fond du cœur enterre ſa penſée,
Attend l'hymen pour connaître l'amour.

Enfin Eglé jure d'être fidèle,
L'hymen ſourit en recevant ſes vœux:
Elle court, vole au plaiſir qui l'appelle;
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive: Eglé plus réfléchie
De ſa toilette écarte les témoins,
Couvre ſon âge; elle-même l'oublie;
Pour ſon amant elle eſt aux petits ſoins.

Voilà l'hiver ; la belle inconſolable
Trouve que l'homme eſt petit & bien vain ;
Invoque Dieu par la crainte du Diable,
Et joue, & triche, & médit du prochain.

LA RECONNAISSANCE,

CONTE.

Vous connaiſſez, Madame Hortenſe,
Ses grands yeux noirs & ſa pudeur:
Voici le fait, Meſſieurs, ſilence,
Je vais conter avec candeur.

Cette beauté ſenſible, au ſortir de l'enfance,
Aux piéges des plaiſirs abandonna ſon cœur:
Le jeune Armand parut, & bientôt ſut lui plaire.
De ce pas au ſecond, le chemin n'eſt pas long.

Or un beau jour, oui très-beau, le fripon
Au fond d'un bois riant & ſolitaire,
Cueillit d'amour la roſe printannière.
Eût-il tort ou raiſon? Ce n'eſt pas mon affaire.
Mais les plaiſirs ont le deſtin des fleurs.
Las! il fallut ſe quitter tout-à-l'heure.
Quoi ſe quitter! O revers! O douleurs!
Armand gémit, Hortenſe pleure;
On jure de s'aimer, toujours, juſqu'au trépas.
Puis l'on s'embraſſe, & l'on s'embraſſe encore:

Qu'il eſt dur de quitter ce que le cœur adore !
Si je n'en ſuis pas mort, c'eſt que l'on n'en meurt pas.

Armand courut aux plaines de Bellonne
Contre l'Anglais déployer ſa valeur ;
Hortenſe, au retour de Pomone,
Des chaînes de l'hymen, lia ſon jeune cœur.
Mais comment le mari trouva-t-il la bergère ?
Très-neuve, auſſi pure qu'un lis,
Chaſte comme l'agneau qui ſuit encor ſa mère.
Comment cela ſe peut-il faire ?
Je ne ſais : demandez à Meſſieurs les maris.
Enfin tout eſt au mieux : pendant qu'on fait la guerre,
Hortenſe en paix avec toute la terre,
Retournait quelquefois aux boſquets de Paphos ;
Et du mari l'étoile débonnaire,
Lui donnait tous les ans, quelques amis nouveaux.

Les parques cependant déroulent leurs fuſeaux,
Et le char du Soleil va ſon train ordinaire.
Vingt fois le Sirius avait doré Cérès,
Lorſqu'Armand dans un cercle apperçoit une belle,
Dont les yeux noirs, la démarche, les traits,
Lui rappellent Hortenſe. O ciel ! Eſt-ce bien elle ?
Hortenſe ! il ne ſe trompait pas,

Quoique le tems du bout de l'aîle,
Eût en paſſant défleuri ſes appas.
Ravi de la rencontre, auſſi-tôt il s'avance :
Madame, lui dit-il, j'ai le bonheur je croi,
D'être connu de vous. = De moi ?
Je n'ai pas cet honneur. = Pardon, la reſſemblance....
C'eſt pourtant là ſa taille, ſes grands yeux.
Il tourne autour, regarde, approche, obſerve mieux,
Et toujours plus reconnaît ſon Hortenſe.
= Pardon, Madame, ou j'ai perdu le ſens,
Ou dans un bois, vous aviez quatorze ans,
J'avais l'honneur de vous.... Vous m'entendez peut-être ?
= Eh oui, Monſieur, je vous entens,
Appellez-vous cela connaître ?
On connaîtrait par trop de gens.

A MADAME
LA COMTESSE DE R***,

Le jour de ſon Mariage.

COMMENT Madame la Comteſſe,
Quoi ce matin ſous cet air doux,
Vous avez donc fait la promeſſe
D'être fidelle à votre époux?

Ah! quels procédés ſont les vôtres!
Pour le bonheur d'un ſeul mortel
Vous prononcez le vœu cruel
De faire le tourment des autres.

Vit-on jamais Flore ou Vénus
Promettre une flamme éternelle!
Non la ſœur même de Phébus
N'oſa jurer d'être fidelle.

Lorſque la roſe ouvrant ſon ſein,
Sourit aux baiſers du zéphire;
Le Dieu content de ſon ſourire
A d'autres fleurs vole ſoudain.

Mais votre époux qu'on dit ſi ſage,

Si doux, ſi cher à ſes amis ;
Sait-il bien que ce mariage
Va lui donner mille ennemis ?

Ignore-t-il en prenant femme
A l'eſprit fin, l'œil enchanteur ;
Que bientôt l'ami de Monſieur
Veut être l'ami de Madame ?

Si Ménélas plus réfléchi
Eût épouſé femme moins belle,
A tous les ſages j'en appelle
Pâris fût reſté ſon ami.

Croyez-moi donc, femme jolie
A ſon mari fait des jaloux ;
Mais on pourrait calmer l'envie
Par cet accord qui paraît doux.

L'Hymen, enfant de la pareſſe,
Marche à pas lents, craint les travaux ;
Eh bien que votre époux nous laiſſe
Les jours marqués pour ſon repos.

Mas quoi ! vous riez de mon zèle,
Et votre cœur reſte endurci ?
Madame, eh bien ſoyez fidelle ;
Mais que je plains votre mari.

LES GLISSEUSES,

CONTE.

Oui la C....., n'en déplaiſe aux Calvins;
Eſt choſe néceſſaire au ſalut des humains.
Il faut un frein pour retenir les ames,
Pour tous nos grands Meſſieurs, pour leurs petits amis;
Il en faut un, oui ſur-tout pour les femmes:
Sans quoi je plaindrais les maris.

La douce Agnès qui doit la veille d'une fête,
Aux yeux du Père Antoine ouvrir ſon jeune cœur;
Sur les bords du plaiſir s'arrête:
Car comment avouer à ce rude cenſeur
Qu'on a commis le péché malhonnête!
On en mourrait de honte, & la honte retient;
Vous allez en juger par ce Conte chrétien.

Devers le tems qu'après un jeûne auſtère
Aux mortels amaigris on permet de ſouper,
Que le Paſteur d'Admete, au centre de la ſphère,
D'un rayon plus direct commence à nous frapper,
Trois novices d'amour, Doris, Eglé, Corinne,

Voulaient, ſelon la loi, purifier leur cœur ;
Et laver leurs péchés dans la ſainte piſcine.
Un point les tourmentait : comment au C.....;
Révéler une faute hélas ! bien naturelle,
Qui fait tant de plaiſir, mais tache un peu l'honneur ?
L'avouer net pour une belle
Eſt un ſupplice ſans égal.
Le péché ſerait doux, ſi l'on pouvait le taire ;
Mais le moment était fatal ;
Pâques preſſait : on rêve, on délibère,
On n'imaginait rien. Eglé pleurait, diſant :
Il valait mieux ne pas le faire.
Corinne s'irritait contre le téméraire
Qui ſi bien ſut profiter du moment.
Doris enfin trouve un expédient :
Ecoutez : nous dirons au Père Boniface,
Sans rien développer que nous avons gliſſé :
Il eſt bon homme, & ſans autre préface,
Il nous délivrera nos patentes de grace.
Avec tranſport l'avis fut embraſſé.
Celle qui le donnait y paſſa la première.
Après avoir conté rapidement
Tous les menues détails qu'on nomme peccadilles,
Péchés, faute de mieux, communs aux pauvres filles.

Père, dit-elle en rougiſſant,
Sur l'herbe j'ai gliſſé. = Vous êtes-vous fait mal?
= Non du tout. Admirant cette rare innocence,
Le Révérend reprit d'un ton de ſapience,
Gliſſer n'eſt pas un crime capital.
Je vous abſous : pour votre pénitence
Vous direz le *Credo*, de plus un chapelet;
Allez, vivez toujours, comme vous avez fait.

La ſeconde ſurvient & débite ſa chance :
Puis avec un ſoupir & le regard baiſſé,
S'accuſe auſſi d'avoir gliſſé.
Le papelard riait à l'ombre de ſa grille;
Surpris pourtant de voir tant de candeur
Et de ſimplicité dans le cœur d'une fille.
Et deux. Ma bonne, va ſans peur,
Dirent-elles à la dernière,
Ce bon humain de C.....
N'a jamais vu que ſon bréviaire.
Elle y vient donc, & fait le même aveu.
Oh, oh, dit le Pater, ceci m'étonne un peu.
Quoi parbleu, tout le monde gliſſe!
Ou là-deſſous il eſt quelque malice,
Ou je ne ſuis qu'un ſot : le père avait raiſon,
Comme vous ſavez tous. = Oh, ça, dit-il, ma chère,

Rendez un peu cette énigme plus claire.
Par ce mot de gliſſer, parmi vous, qu'entend-on ?
= On veut faire de l'exercice ;
On ſe promène ; il ſurvient un amant ;
On veut s'enfuir, en courant le pied gliſſe,
On tombe, je ne ſais comment.
Le caffard à ces mots plein d'une ſainte rage,
Hors du ſ.... boudoir allonge ſon viſage,
Serre les dents, arrondit ſes gros yeux,
Et voit d'un regard furieux
Ses pénitentes amoureuſes
Qui ſur leurs deux genoux, l'air humble & triſte encor,
Répétaient leur *Confiteor.*
= Oh çà, Meſdames les Gliſſeuſes,
S'écria-t-il à haute voix,
Venez, venez, par Saint François,
Je ſuis au fait de la douce gliſſade.
Grand Dieu quel Confeſſeur mauſſade !
Il fit rougir ces trois enfans :
Il fallut revenir aux pieds du Cénobite,
Tout avouer, jurer de réprimer ſes ſens ;
D'exiler les amours & leur aimable ſuite,
Et d'attendre l'hymen pour cueillir ſes préſens.

On promit, on jura par le Dieu qu'on adore ;
Puis on s'en fut : & chacune en marchant
Pour l'oublier ſongeait à ſon amant.

Allez en paix, aimables ſœurs de Flore ;
Et puiſſiez-vous dans le ſiècle ſuivant
D'avoir gliſſé, vous confeſſer encore.

A MADAME DE ***.

APPRENEZ-MOI, vous que l'amour careſſe,
Heureux bergers qui vivez ſous ſes loix,
L'art d'enflammer, de fixer la tendreſſe
Du jeune objet dont mon cœur a fait choix.

J'aime Cloé, vive, gaie & légère,
Fraîche d'attraits comme la fleur du jour;
Mais las! Cloé ſatisfaite de plaire,
Et chante & rit quand je parle d'amour!

J'avais au loin cueilli ſur le rivage
Le beau Narciſſe & la fleur de Vénus;
De ce bouquet mon cœur lui fit hommage
Une heure après elle ne l'avait plus.

Hier matin ſur l'écorce d'un chêne
J'avais gravé ſon nom & mes tourmens;
Elle paſſa, vit ſon nom & ma peine,
Et s'envola comme l'oiſeau des champs.

Mais j'apperçois, qu'elle eſt riante & belle!
L'aimable Iris qui porte ici ſes pas;
Elle me voit, ſon doux ſouris m'appelle;
Adieu Cloé; je vole dans ſes bras.

LA FAUSSE PEUR,

CONTE.

Que du plaiſir, la route eſt dangereuſe!
Qu'il eſt aiſé de gliſſer ſur ſes bords!
Ils ſont charmans : là, la terre amoureuſe
Couvre ſon ſein des plus riches tréſors;
Là, ſur des fleurs la volupté repoſe,
L'illuſion careſſe le déſir;
Mais le réveil détruit ce lit de roſe,
Et ſur ſes pas conduit le repentir.
Mais aux Meſſieurs de notre Académie,
A nos eſprits laiſſons ces grands diſcours,
Et raçontons ſimplement les amours
Du beau Lindor & l'aimable Célie.
Las! à ce nom quel doux ſaiſiſſement!
Célie était la plus jeune des Graces,
Vive, légère & toujours ſautillant,
Son joli pied à peine en le foulant,
Sur le gazon imprimait quelques traces :
Tel eſt l'oiſeau qui voltige en marchant.
L'heureux Lindor aimé de cette belle

Gémit pourtant dans le ſein du bonheur;
Qu'y manquait-il ? Rien qu'une bagatelle
Que nous nommons la ſuprême faveur.
Hélas! pourquoi faut-il donc à nos ames,
Que la nature ait attaché des ſens?
L'amour n'aurait que d'innocentes flammes,
Des plaiſirs purs : quel bonheur pour nos Dames
Qui craignent tant les déſirs des amans!

Célie aimait & de ſon doux printems
Son cœur ſans doute éprouvait l'influence;
Mais la pudeur, cet inſtinct de l'enfance
Qui peint ſon front d'un rouge intéreſſant,
Mais dont l'éclat s'uſe inſenſiblement,
Gardait le gîte où niche l'innocence.

Dans ce tems-là, ſous des cieux inconnus,
L'hiver fuyait. Le mois cher à Vénus,
Le front orné d'une roſe nouvelle,
Epurait l'air. La tendre Philomèle
Par ſes chanſons annonçait les beaux jours,
Et le zéphir balancé ſur ſon aile
Au fond des bois éveillait les amours.
Célie alors & le père & la mère,
Le petit frère avec le précepteur,

Volent aux champs : c'eſt-là qu'eſt le myſtère,
L'occaſion, au ſourire enchanteur ;
Là des vrais biens coule la ſource pure ;
Là notre cœur plus près de la nature
S'ouvre au déſir, appelle le bonheur.
Lindor obtint après longue prière
Et vingt refus qui finirent enfin,
La clef d'un parc aſyle clandeſtin
Où le plaiſir vivait en ſolitaire.
Il promit bien qu'il ſaurait le chemin.
Or le voilà qui vient le lendemain.
Qui fut ſurpris ? Ce fut la bergerette ;
Vraiment ſitôt, on ne l'attendait pas :
Mais par bonheur elle était là ſeulette,
Quand tout-à-coup il vole dans ſes bras.
On le gronda ; mais il ſe juſtifie.
On l'eſſuya, car il avait bien chaud.
En l'eſſuyant cependant on oublie
Qu'il faut gronder ; le cas n'eſt pas nouveau.
O vous cenſeurs, vous ſauvages Lucrèces !
Concevez-vous les tranſports, les careſſes
De ces amans, leurs entretiens ſi doux !
Eh non, vos cœurs repouſſent la nature :
Fuyez, fuyez, la Naïade murmure,

Et les amours pâliſſent de courroux.
Déjà Lindor tout brillant d'allégreſſe
Et de déſirs, le regard plein de feu,
Serrait la main de ſa belle Maîtreſſe,
Puis s'approchait, & puis encore un peu,
Puis demandait d'un air ſoumis & tendre
Un ſeul baiſer; & tout en demandant,
Il le prenait; on voulait ſe défendre;
Mais ce qu'on veut, on le fait rarement.
Le frais tiſſu d'une gaze légère
Enveloppait les lis d'un ſein naiſſant;
Je ne ſais pas comment ſe fit l'affaire,
Mais le mouchoir diſparut à l'inſtant.
Mille baiſers couvrirent tant de charmes:
Célie émue, on le ſerait à moins,
Le repouſſait, priait, verſait des larmes,
Larmes d'amour ſi douces ſans témoins.
Et ſon amant, quelle ardeur quand on aime!
Des yeux, du cœur, dévorait ſes appas,
Ne parlait plus; & déjà dans ſes bras,
La ſœur d'amour devenait Vénus même.
Quand tout-à-coup des bords de l'horiſon,
L'orage approche, étend ſon orbe immenſe;
Le jour pâlit, un bruit ſourd & profond

Roule dans l'air, & redouble & s'avance;
L'éclair, la foudre a frappé le vallon;
Et l'habitant garde un morne ſilence.
Soudain la nue ouvre ſes vaſtes flancs,
L'onde ſe preſſe, & s'échappe en torrens.
A ce fracas, cette beauté touchante
Tremble, frémit; colombe gémiſſante
A deux genoux, elle implorait les Cieux:
» C'eſt mon péché, c'eſt mon crime, dit-elle,
» Pardon, grand Dieu, je ne le ferai plus;
» Oui je mourrai toujours chaſte & fidèle;
Et ſon amant affligé de ſes pleurs,
La conſolait, appaiſait ſes terreurs,
De tout ce bruit lui dévoilait les cauſes;
Et cependant que la foudre éclatait,
Son œil fripon parcourait, careſſait
Un ſein ſans voile où s'élevaient deux roſes.

Mais le bruit ceſſe, & le flambeau des airs
Brille déjà ſur la voûte azurée:
Le Roſſignol reprenant ſes concerts
Rappelle aux bois la bergère éplorée.
Célie enfin reſpire, ouvre les yeux,
Cherche Lindor, le voit, & raſſurée
Se laiſſe aller dans ſes bras amoureux.

Eh bien, dit-il, tu vois, l'orage paſſe ;
Le jour renaît plus pur, plus radieux.
Vas, jouiſſons, quand tout nous eſt propice.
Si chaque fois qu'on cueille un fruit d'amour,
Le Ciel tonnait, nous verrions nuit & jour,
Sur notre tête, un beau feu d'artifice.

A MADAME DE ***.

Je t'offre un cœur plein de toi-même,
Il eſt ſenſible & ſans détour,
Mais réponds-moi, par quel ſyſtême
Veux-tu déjà braver l'amour ?

Ce Dieu n'eſt pas dur & farouche,
C'eſt un enfant ſuivi des jeux,
C'eſt lui qui ſourit ſur ta bouche,
Qui parle & brille dans tes yeux.

C'eſt lui qui fixe ſur tes traces
Les doux déſirs & les beaux jours,
Qui t'embellit, comme les Graces,
De cet attrait qui plaît toujours.

J'en conviens, ſouvent des nuages
Ont obſcurci ſes traits flatteurs :
Mais le printems a ſes orages,
Il eſt pourtant couvert de fleurs.

Aux longs ennuis de la vieilleſſe
Ton cœur déjà veut-il s'ouvrir ?

Va, laiſſe couler ta jeuneſſe
Sur les bords rians du plaiſir.

Crois-moi, dans ce bois ſolitaire ;
Sous ces guirlandes de lilas,
Jurons, par l'amour & ſa mère,
De nous aimer juſqu'au trépas.

Je parle au nom de la ſageſſe,
Prête l'oreille à ſes leçons,
Belle Aglaé, viens, l'heure preſſe ;
Qui ſait demain où nous ſerons.

LA DÉVOTION ITALIENNE,

CONTE.

DANS le pays charmant où le pieux Enée
Vint terminer enfin ſes courſes & ſes pleurs,
Où la Religion triplement couronnée
Voit encore à ſes pieds des flots d'adorateurs,
Vivait la belle Aline, au cœur ſimple & docile,
Brûlant d'un amour pur pour Marie & J....,
Sans relâche obſervant quatre-tems & vigile,
Et couvrant ſon beau corps d'os ſacrés & d'agnus.
L'hymen l'avait liée au Seigneur Fabius,
Triſte époux que le tems marquait de ſon empreinte;
D'ailleurs très-peu dévot: de là plus d'une plainte,
Et cent ſujets de diſpute & d'humeur.
De Pékin à Paris, de Paris juſqu'à Rome,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen d'adoucir la rigueur
D'un nœud auſſi bizarre; & ce moyen ſe nomme
Le droit de cocuage: il eſt, dit St J.....,
De toute antiquité: les Rois y ſont ſoumis:
Il fut imaginé pour conſoler les femmes;
On le lève, dit-on, ſur Meſſieurs les maris;

Et l'on aſſure que nos Dames,
Douces d'ailleurs, ſenſibles à nos vœux,
Sont ſur ce point ſans indulgence.
L'époux d'Aline en conſéquence
Le payait comme un autre, & n'en dormait que mieux.
Un ſoir d'été lorſque dans le ſilence
La Déeſſe des nuits voilant le front du jour,
Sur ſon trône d'argent paiſiblement s'avance,
Amenant ſur ſes pas le myſtère & l'amour,
Aline ſous l'abri du plus doux des bocages
Dont la lune n'oſait percer la profondeur,
D'un amant adoré recevait les hommages:
Il était à ſes pieds, demandait ſon bonheur,
Et l'obtenait enfin de faveur en faveur:
Quand tout-à-coup le ſon d'une cloche voiſine
Retentit dans le bois: O Ciel! O doux J.... !
S'écrie alors la ſcrupuleuſe Aline,
Arrêtez, arrêtez, on ſonne l'*Angelus*.

A DÉLIE.

QUAND brillera, mon aimable Délie,
Ce jour ſi doux, ſi cher à mes déſirs,
Où dans teș bras, prodigue de ma vie,
J'épuiſerai la coupe des plaiſirs?

Dieux quel moment! quand d'une main parjure,
Ardent, timide, emporté tour-à-tour,
J'arracherai ta modeſte ceinture,
Et frémirai des fureurs de l'amour.

Mais quel ſera ce moment de délice!
Lorſqu'enlaſſés par un double lien,
De mes tranſports furtivement complice,
Tu preſſeras mon ſein contre le tien!

Ah ſi jamais, de mes feux embrâſée,
Tu fais briller ce jour délicieux;
J'habiterai, tout vivant, l'Elyſée,
Et m'aſſeirai ſur le trône des Dieux!

INVOCATION A LA FORTUNE.

O toi que l'univers adore,
Qui d'un regard fais nos deſtins,
Fortune à mon tour je t'implore,
Jette ſur moi des yeux ſereins.

Mais ne crois pas qu'un bien frivole
Allume ma cupidité;
Tout l'or que roule le Pactole
Vaut-il la douce pauvreté?

Des honneurs je fuis la chimère;
Le bonheur n'eſt point à la Cour;
Aux vains cordons mon cœur préfère
Un ruban donné par l'amour.

Je veux une ſimple chaumière
Que Phébus regarde en naiſſant;
Un petit bois que la lumière
Careſſe d'un rayon mourant.

Je veux qu'une onde fugitive
Baigne mon champ, & mes tréſors,

Et que ſa voix douce & plaintive
M'invite à rêver ſur ſes bords.

Je n'aimerai qu'une maîtreſſe,
C'en eſt aſſez, je n'ai qu'un cœur ;
Délie a fixé ma tendreſſe,
Elle ſuffit à mon bonheur.

Et toi, Délie, ame céleſte,
Soutien, ornement de mes jours ;
Accours, viens de mon toît modeſte
Faire le temple des amours.

C'eſt-là qu'au lever de l'aurore
L'amour hâtera ton réveil,
C'eſt-là que mes baiſers encore ;
Le ſoir ſuſpendront ton ſommeil.

Viens auſſi dans ma ſolitude
Douce amitié, préſent des Cieux ;
Viens, tes faveurs, l'amour, l'étude
Rendront mes jours délicieux.

Fortune écoute ma prière,
Dans mes projets, ſois de moitié ;
Mes nuits ſeront pour ma bergère,
Mes jours ſeront pour l'amitié.

L' AUMONE,

CONTE.

CONTEURS, parleurs, écoutez la morale
Dont en paſſant je veux vous régaler :
Vous avez tous la fureur ſans égale
De raconter, de parler pour briller :
Chacun de vous ſans doute eſt très-habile ;
Mais l'amour-propre eſt un ami trompeur ;
Tel nous endort qui ſe croit beau diſeur.
L'art de parler n'eſt pas choſe facile,
Il faut eſprit, mémoire, jugement.
Mais, dites-vous, j'ai tout cela vraiment.
Je le croirai, quand vous ſaurez vous taire.
Mais vous, Monſieur, qui voulez tout régler,
Vous contez bien : Moi, c'eſt une autre affaire
Mon Médecin m'ordonne de parler.
Or écoutez ſi cela peut vous plaire.

UN amateur des fêtes de Cypris,
Dans l'âge heureux où la troupe légère
Des ris, des jeux, vole ſous nos lambris,
Du doux plaiſir ſuivait le cours facile,

Avec ardeur moiſſonnait dans ſes champs ;
Et dans les bras de la jeune Lucile,
Des fleurs d'amour couronnait ſon printems.
Heureux mortel, jouis dans le ſilence !
De ton bonheur qui ne ſerait jaloux ?
Eſt-il Sultan de Madrid à Byſance
Qui ſur le trône ait des plaiſirs plus doux ?
Mais le remords troublait ſa deſtinée,
Il redoutait les griffes du malin ;
Il était faible, & ſon ame entraînée
Pleurait le ſoir les plaiſirs du matin.
Pour appaiſer la divine vengeance,
Concilier ſes plaiſirs & la peur,
Damis ſouvent aux pieds du C.....
S'allait laver des eaux de pénitence ;
D'un cœur contrit il demandait pardon ;
Pleurait, du Ciel implorait la clémence,
Puis retournait à ſon péché mignon.

Telle une femme & craintive & ſenſible
Quitte un amant, revient à ſon époux,
Et puis revole à cet objet plus doux.

Un Carme était le Juge incorruptible
De ce Chrétien ſi faible en ſon devoir :
Il fallait voir avec quel air terrible,

Il le grondait, le damnait ſans eſpoir.
» Dieu, diſait-il, l'auteur de la nature,
» Hait ce péché que l'on nomme luxure,
» Plus que la mort, autant qu'on peut haïr.
» Un ſeul moyen peut par fois l'adoucir,
» Et ce moyen, mon cher fils, c'eſt l'aumône :
» Le pauvre eſt homme, & Dieu veut qu'on lui donne «.
Auſſi vraiment chaque fois qu'il venait
Au ſaint parquet, le Moine le taxait,
Selon le cas, de telle ou telle ſomme ;
Et cet argent était mis en ſes mains,
Pour l'Hopital ou pour les Orphelins.

Ce train finit ; notre béat de Rome
Courut ailleurs abſoudre les humains.
Un an après notre aimable jeune homme
Vint à Paris pour changer ſes deſtins.
Là certain ſoir une Nymphe élégante,
En chapeau roſe, en robe voltigeante,
D'un air riant, l'appellant par ſon nom,
De lui s'approche, & le bon ſoir lui donne :
=Bon ſoir, dit-il ; mais votre abord m'étonne ;
D'où ſavez-vous mon nom ?= Ah ! qu'il eſt bon !
» Vous ſouvient-il du petit Père Anſeaume

» De Perpignan, votre doux C.....?
= S'il m'en ſouvient ! oui c'était un ſaint homme
Béni de Dieu, tout bouillant de ferveur.
= Vous ſouvient-il que ce zélé Prieur
Pour effacer la tache malheureuſe
De vos péchés, de vos petits beſoins,
Vous impoſait une aumône pieuſe
Que vous daigniez confier à ſes ſoins?
= S'il m'en ſouvient! Oui vraiment: mais vous-même,
D'où ſavez-vous un pareil incident?
= D'où je le ſais? Ah le bon ſtratagême!
Ecoutez bien : le conte en eſt plaiſant.
L'homme de Dieu, dès qu'il avait l'argent,
Venait chez moi : d'un zèle charitable
Il ordonnait un ſouper excellent;
Bon feu, grand vin, du Cap, du Frontignan
Point de témoins, l'amour ſervait à table :
On ne pouvait, Monſieur, regardez-moi,
De votre argent faire un plus doux emploi :
Auſſi le Père, en cette ſainte orgie,
Je dois l'aveu de cette vérité,
Ne manquait pas de boire à la ſanté,
Du petit Saint & de ſa bonne amie.

La belle alors termina ſon récit.

Damis s'en fut, dit-on, tout interdit.
Le tour eſt bon, l'on aurait pu m'y prendre.
Mais je voudrais que l'on me dît ici,
Dans quel Couvent ce Moine put apprendre
A vivre ainſi des ſottiſes d'autrui.

PRIÈRE A LA PARQUE.

A DÉLIE

Au Jour de l'An.

O Lachesis plus lentement
File la trame de ma vie;
Je vis auprès de ma Délie,
Près d'elle un ſiècle eſt un moment.

Phébus du cercle de l'année
A quatre fois décrit le tour;
Cependant mon ame enchaînée
Brûle toujours de plus d'amour.

Tel l'arbriſſeau cher à Pomone,
Qu'ont reſpecté les vents jaloux,
A chaque été qui le couronne
Porte des fruits toujours plus doux.

Délie a l'éclat de la roſe,
Sa voix touchante arrive au cœur,
Son ame où la mienne repoſe
Eſt l'image de la candeur.

Que j'aille au loin, ma bien aimée ;
Habiter les affreux déſerts
Où la nature inanimée
Gémit ſous d'éternels hivers ;

Qu'on m'entraîne aux bords du Zaïre
Bouillonnant des feux de l'été,
Ton doux parler, ton doux ſourire
Seront toujours ma volupté.

Suſpends le ſonge de ma vie ;
O Parque arrêtes ton fuſeau ;
Et dans les bras de ma Délie
Conduis-moi doucement aux portes du tombeau !

BILLET,

A LA MÊME.

VOUDRIEZ-VOUS belle Délie ;
M'ouvrir chez vous le temple à l'heure du repas :
Là plus heureux qu'Alcide, avant le noir trépas
Dans un ſimple cryſtal je boirai l'ambroiſie ;
Mais j'oſe vous prier de recevoir en tiers
Un convive connu, de bonne compagnie ;
Il voit les Grands, les Rois, juſques aux Financiers,
Mais chez ces gros Meſſieurs il prétend qu'il s'ennuie ;
Aimable quand il veut, il paſſe tour-à-tour
De la raiſon à la folie,
Il eſt ſombre & riant, faible & plein d'énergie ;
Il a vos yeux, vos traits ; il ſe nomme.... l'amour.

A LA MÊME.

AIMONS, ô ma chère Délie,
Aimons juſques au dernier jour;
Cueillons, en paſſant ſur la vie,
Les fleurs légères de l'amour.

Du Ciel la bonté ſecourable
Donna pour nous l'être au plaiſir;
Et pour le rendre plus aimable
Mit près de lui le doux déſir.

Suivons toujours ſa pente aiſée,
Qu'il meure, & renaiſſe toujours;
Et deſcendant dans l'Eliſée
Porté ſur le char des amours.

Aimons pendant que règne Flore;
Aimons ſous les feux de l'été,
Et que l'hiver nous trouve encore
Dans les bras de la volupté.

Et ſi notre ame eſt immortelle,
Si nous voyons les ſombres bords,
Des vrais amants, parfait modèle,
Aimons dans l'empire des morts.

A LA MÊME,

AU JOUR DE L'AN.

Qu'il eſt heureux, ô ma Délie,
De couler ſes rapides jours
Auprès d'une fidèle amie,
Et careſſé par les amours !
Qu'il eſt doux ſur notre paſſage
De ſemer les fleurs des beaux ans,
De naviguer, au gré des vents,
Quand le plaiſir eſt du voyage !
Il eſt vrai qu'oiſeau du printems
Quand Progné fuit, l'amour s'envole ;
Plus de chanſons, plus de faveurs,
Des jeux, des ris l'eſſaim frivole
Ne fait ſon nid que ſur des fleurs.
Mais l'amitié, la confiance,
L'intimité, ce nœud preſſant,
Conſole encore notre exiſtence,
Egaye encore notre couchant.
Hiver, été, l'homme ſenſible
Eſt toujours auprès du bonheur,

La volupté pure & paiſible
Eſt un fruit doux qui naît du cœur.

Déjà le Dieu de la lumière
A touché les bords du midi,
Déjà plus lent dans ſa carrière
Il lève un front moins obſcurci:
Un an de plus preſſe notre âge:
Mais je l'ai paſſé près de toi:
Si j'euſſe été Miniſtre ou Roi,
Qu'aurais-je, aujourd'hui davantage?
Tout eſt déjà bien loin de moi.
Si le paſſé n'eſt plus qu'un ſonge,
Un enfant léger du ſommeil,
Ah! que mon rêve ſe prolonge,
Du moins il charme mon réveil!

Tel, dans la ſaiſon fortunée,
Aſſis le ſoir dans ſon jardin,
On voit jouir l'heureux Colin
Du ſouvenir de la journée,
Et de l'eſpoir du lendemain.

Filons ainſi, ma chère amie,
Juſques au terme limité
Le doux tiſſu de notre vie;

Du tems trompons l'agilité :
Qu'amour toujours tienne la chaîne
Des jours que nous devons remplir :
Soumis au ſort qui nous entraîne
De notre état ſachons jouir.
On peut dans un vaſe d'argile
Quand on modère ſes déſirs,
Avec un cœur pur & tranquille,
Boire le nectar des plaiſirs.

Marchons gaiement au noir rivage ;
Prêts à quitter d'un œil ſerein,
Notre palais, notre hermitage ;
Mais jouiſſons juſqu'à la fin.

A MADAME DE ***,

Qui vantait les douceurs de l'oiſiveté.

AIMABLE Eglé, non la froide inertie,
L'oiſiveté ne font pas le bonheur ;
Qui le pourſuit doit animer ſa vie,
Et cultiver ſon eſprit & ſon cœur.

Heureux qui vit ſans avoir rien à faire,
Dit le vulgaire, aveugle en ſon déſir :
Pour être heureux, dit le ſage Voltaire,
Occupez-vous ; s'occuper c'eſt jouir.

Ne penſe pas qu'élève du portique,
Je veuille ici te condamner tout bas
A repouſſer d'une main fanatique
Les doux plaiſirs qui volent ſur tes pas :

Non le plaiſir eſt un amant aimable
Fait pour te plaire, & pour orner ta Cour :
Mais une belle adroite & raiſonnable ;
Ne garde pas ſon amant tout le jour.

Bientôt le tems, qui nous ſuit & nous preſſe,
Ravagera les lys de ton printems :

Mais ſi Minerve a formé ta jeuneſſe,
Elle ornera le déclin de tes ans.

Vois ce jardin qu'un amant de Pomone
A fécondé par ſon activité ;
Il en jouit ; il cueille dans l'automne
Les fruits qu'il doit aux travaux de l'été.

Oui jeune Eglé : tout vit par la culture :
La fleur lui doit l'éclat de ſes couleurs :
Roſe toi-même ajoute à la nature,
Et tu ſeras la première des fleurs.

ÉPITRE

A M. DE P***.

Les ſons charmans de votre lyre
Bien doucement bercent les cœurs ;
Mais l'amitié qui vous inſpire
Prodigue un peu trop ſes douceurs :
Je ſuis peu connu des neuf ſœurs ;
Si dans leur riante prairie
J'oſai dérober quelques fleurs,
Leur ſort n'eſt pas digne d'envie ;
Le ſoir vit faner leurs couleurs.
Vous me parlez de la couronne
Que treſſe la main des amours ;
Hélas ! l'aſtre de mes beaux jours
Pâlit, & l'amour m'abandonne.
Il eſt paſſé ce doux printems,
Cet âge heureux de la folie,
Où dans les boſquets d'Idalie,
Séduit, égaré par mes ſens,
J'errais ſur les pas d'Egérie,
D'Eglé j'écoutais les accens,

Sans oublier dans ces momens
Mon rendez-vous avec Délie.
Mais l'âge éteint l'enchantement.
Déjà ſous le voile des graces,
Sous l'attrait le plus ſéduiſant,
De cent défauts je vois les traces.
Oui maintenant, & j'en gémis,
J'en trouverais aux immortelles
Qui découvrirent à Paris,
Ces appas, ces formes ſi belles
Qu'on ne voit plus dans nos pays;
Chez nos bégueules de mortelles:
Minerve avec ſa gravité
Me ſemblerait très-peu piquante;
Junon aurait trop de fierté,
Vénus ſerait trop indulgente.
Mais vous dans la fleur des beaux ans,
Lorſque l'amour de faits galans
S'apprête à remplir votre hiſtoire;
N'allez pas dans votre manoir
Couvrir les ris d'un manteau noir,
Et ſurcharger votre mémoire
Des Logogryphes de Platon,
Pour faire annoncer votre nom

Par la trompette de la Gloire
Juſques aux rives du Japon.
Imitez le Dieu du Permeſſe ;
Aux plaiſirs faites votre cour :
Le doux ſouris d'une Maîtreſſe
Vaut tout l'éclat du plus grand jour :
Cueillez les dons de la jeuneſſe :
On a trente ans pour la ſageſſe ;
On n'a qu'un moment pour l'amour.

TOUT SE DÉCOUVRE,

CONTE ORIENTAL.

Le naturel me disait un savant,
Je ne sais trop de quelle Académie,
Malgré l'effort d'un travail vigilant,
Malgré la voix de la Philosophie
Ne change pas; se trahit brusquement
Dès que de lui l'on approche l'amorce;
Tel un rameau que courbe un bras puissant
Abandonné se relève avec force.
Il a raison: j'ai lu dans Richardet,
Auteur profond connu de nos Lucrèces,
Que Ferragus qu'un saint zèle embrâsait,
Qui se fessait, entendait plusieurs messes,
Et qui voulait, il n'importe à quel prix,
En ligne droite aller en Paradis,
Dès qu'à dix pas il flairait une femme,
Ou belle ou non, soit en robe ou corset,
Crac aussi-tôt le ressort s'échappait,
Et cent Démons s'emparaient de son ame.
Homme, animaux, ou peu moins, ou peu plus;

Nous ſommes tous comme Saint-Ferragus.
Mais je m'égare, & pendant que je cauſe,
Phébus deſcend du palais du midi;
Déjà le Dieu par Veſper adouci,
Peint l'horiſon d'un beau couleur de roſe:
Le tems me preſſe, ainſi donc je pourſuis.
Voici le fait: vers les bords du Boſphore,
Je ferai long; je vous traite en amis,
Un vieux Sultan ſe portait bien encore
Lorſqu'il teſta; mais la Parque & le tems
Ouvraient déjà ſous les pieds du Monarque
Le gîte où vont Eſclaves & Sultans;
Ou pour parler en termes plus ſavans,
Il s'approchait de la fatale barque
Qu'Abel, je penſe, a paſſé le premier;
Je ne ſais trop qui ſera le dernier.

Le Teſtateur, par un long codicile,
Et donne, & lègue aux trois Princes ſes fils,
Un petit coffre où cent bijoux de prix
Depuis un ſiècle avaient leur domicile;
Mais ordonnant, on ne ſait trop pourquoi,
De ne l'ouvrir qu'après qu'un beau convoi
Garni d'Imans, d'Abbés de toute eſpèce
En faux-bourdon, aurait chanté la meſſe,

Et qu'on l'aurait enterré comme un Roi.
Après cela, n'ayant plus rien à faire,
Il rendit l'ame à ſon Dieu Mahomet;
Et fut au Ciel par la route ordinaire
Où cent Houris lui verſent le ſorbet.

Les deux aînés, Princes d'un vrai mérite,
Du papa Roi ſuivent la loi preſcrite;
Mais le cadet élève d'Harpagon,
Le cœur ému, preſſé de convoitiſe,
Court aux bijoux, les prend en trahiſon,
Puis tout joyeux il retourne à l'Egliſe,
Chanter l'office avec dévotion.

Les héritiers, radieux d'eſpérance,
S'en vont d'abord après le *Requiem*
Devant témoins viſiter leur écrain.
On l'ouvre, ô Ciel! ô ſurpriſe! ô vengeance
Le coffre eſt vuide, & l'on regarde envain.
Jugez du bruit: on ſoupçonne, on s'écrie,
On délibère, & l'on parle à la fois.
Enfin pourtant, au travers de cent voix,
Le Gouverneur de la grande Ecurie,
Eſprit ſubtil, ouvre un avis prudent.
Princes, dit-il, mandez le Parlement.
Cette Cour là, quoiqu'en diſe l'envie,

Pourrait ici montrer du jugement.
L'avis paſſa, l'ordre part ſur le champ;
Le Parlement, ſelon l'antique uſage,
Sur des mulets, arriva gravement.
Rangé qu'il fut, un Conſeiller ſavant
Fit le rapport, ſans trop de verbiage.

Se lève alors le premier Préſident,
Homme d'eſprit & d'une rare étoffe,
Qui ſous l'ampleur de ſon lugubre étui,
Oſait avoir l'ame d'un Philoſophe;
Tant la raiſon ſe propage aujourd'hui!
Meſſieurs, dit-il, ici rien ne m'étonne,
Qui vit longtems, voit beaucoup d'attentats.
J'ai vu le vol dans nos brillans climats,
Et chez le Peuple, & ſouvent près du Trône.
Mais permettez qu'avant de haſarder
Un ſeul ſoupçon, & de rien décider;
Je vous raconte une petite Hiſtoire;
Elle eſt unique, & vient très-à propos.

Jadis vivaient, aux bords de la mer noire,
Deux vrais amans, chers encore à Paphos.
Noble candeur, feux délicats, conſtance,
Déſir timide, amour, ſoins ingénus,
Furent toujours, ainſi que l'eſpérance,

De leurs deux cœurs les hôtes assidus ;
Mais les parens, père, mère, oncle, tante,
Gens mal venus à la cour de Cypris,
Contrariaient les désirs de l'amante,
Ne voulaient point qu'elle épousât Zilblis ;
C'était le nom du galant personnage.
Il était pauvre, alors c'était l'usage,
Le Dieu de l'or était le Dieu des cœurs.
Je vous étonne, autre tems, autres mœurs ;
Mais rien ne doit étonner l'œil du sage.
De plus encor, malgré ses pleurs touchans,
On va l'unir des nœuds de l'hymenée
Avec Derback dont depuis soixante ans
Dame Clotho filait la destinée,
Riche au surplus comme quatre traitans.

Au noir chagrin abandonnant son ame,
Azélima pleurait sa douce flamme,
Pleurait Zilblis, son amour, ses vertus ;
Lui de sa part s'affligeait encor plus :
Ses pleurs coulaient aux pieds de son amante ;
L'air gémissait des sons de sa douleur.
Que la pitié ! Que sa flamme est pressante !
Combien d'amans lui doivent leur bonheur !
Azélima par sa voix entraînée,

Jure à Zilblis par l'amour & l'honneur,
D'aller chez lui le jour de l'hymenée,
Dès que la nuit, ſi propice aux amans,
Aurait tendu ſes voiles bienfaiſans,
Pour lui céder cette fleur fortunée,
Ce lys ſi pur qu'on ne doit qu'à l'amour.
Il arriva ce jour, ce triſte jour.
Azélima de roſes couronnée,
Sur un fauteuil de damas cramoiſi,
Reçut pendant toute l'après-dînée,
Les complimens du parent, de l'ami,
De ſon voiſin, de ſa femme Renée,
Qui ce jour-là brillait comme un rubis.
La nuit enfin vint clore la journée,
Trop lente, hélas! pour le pauvre Zilblis.

Bien s'attriſtait auſſi ſa douce amie
Qui l'œil au guet, épiait le moment
D'aller trouver, fidèle à ſon ferment,
Celui qu'elle aime encor plus que ſa vie.
Mais ſon époux, avide de cueillir
Les fleurs d'un champ devenu ſon partage,
Pria Madame, au nom du doux plaiſir
Et de l'amour dont elle était l'image,
D'avoir pitié de ſon nouveau tourment,

Et de monter dans ſon appartement.
Que faire hélas ! Obéir & ſe taire.
Elle monta. Tôt d'une main légère,
Monſieur Derback prend ſon bonnet de nuit,
Met un ruban de couleur de ceriſe,
D'une eau d'œillet parfume ſa chemiſe,
Et tout brûlant ſe jette dans ſon lit.
Mais ſa moitié fait d'abord ſa prière ;
Longue elle fut, plus qu'à ſon ordinaire :
Et puis va, vient, revient plus lentement :
= Hâtez-vous donc : livrez-moi tant de charmes ;
Je ſuis en feu : le plaiſir vous attend.
Point de réponſe : elle eſt ſans mouvement :
Quand tout-à-coup un déluge de larmes,
Vient inonder deux globes arrondis,
Ornés chacun d'une roſe vermeille :
Que j'aimerais à voir de pareils fruits,
Dans mon jardin ſuſpendus à ma treille !
D'un tel début, Monſieur Derback ſurpris
Se lève & dit : y ſongez-vous, Madame ?
Si cet hymen excitait vos douleurs,
Vous auriez dû m'ouvrir plutôt votre ame,
Et m'épargner cette ſcène de pleurs.
A ce diſcours, Azélima confuſe

Laiſſe échapper un triſte & long ſoupir :
= Je vous entens, Madame, ou je m'abuſe,
Je viens trop tard, veuillez en convenir :
Quelque rival plus heureux que fidèle
S'eſt avant moi logé dans votre cœur.
De tout mon ſang je paîrais ſon bonheur :
Mais je vous crois auſſi ſage que belle :
Ainſi daignez, Madame, avec candeur,
Me confier les erreurs de votre âge :
Du nom d'époux n'ayez aucun ombrage,
Derback n'eſt rien : il n'eſt que votre ami.

Azélima, par ces mots raſſurée,
Lui conte alors, baiſſant un front rougi,
Comme elle aimait, comme elle eſt adorée
Du beau Zilblis, comme elle a conſenti,
Voyant ſon ame au déſeſpoir livrée,
D'aller le joindre au milieu de la nuit,
Pour conſoler ſa fidèle tendreſſe,
Et lui céder d'amour le premier fruit.
= Vous avez fait une telle promeſſe ?
= Il eſt trop vrai : ſoit bon cœur, ſoit faibleſſe,
Il s'affligeait, je ne puis voir ſouffrir.
= Elle m'étonne un peu, je le confeſſe.
Eh bien, Madame, il faudra la tenir :

Pourvu du moins que la reconnaiſſance
D'un nœud plus doux puiſſe un jour nous unir;
Et que ce ſoit l'unique complaiſance
Que vous aurez pour le galant Zilblis.
Azélima d'une ame pénétrée
Le lui jura par les Saints du Pays.
Alors Derback, qu'heureuſe eſt la contrée
Qui dans ſon ſein porte de tels maris!
Pour réprimer, tromper la médiſance,
Vieille bégueule à la langue d'airain,
Prend ſa moitié, la conduit en ſilence,
Et ſans lumière, en bas, juſqu'au jardin;
Puis doucement, au bout de l'avenue,
Ouvre un guichet qui donnait ſur la rue,
Puis d'un baiſer lui donna la faveur,
En lui diſant bon ſoir & bon voyage;
Puis du ſommeil vint chercher la douceur.
Quoi! Dormit-il? Vous en doutez, je gage:
J'en doute auſſi: mais en homme d'eſprit,
Il ſe diſait, je vois ce qu'il m'en coûte,
Je ſuis cocu dès la première nuit;
Mais au marché je gagnerai ſans doute,
Pour une fois j'en ſerai quitte ici;
Qui n'eſt cocu qu'une fois dans ſa vie,

A mon avis, n'eſt cocu qu'à demi.
Il a raiſon, & ſi je me marie,
Ma foi j'abonne au même prix que lui.
Mais revenons à notre voyageuſe
Que nous laiſſons dans la rue à minuit :
Heureuſement elle n'eſt pas peureuſe,
Et de Vénus l'étoile la conduit.

Je dois vous dire, à moins on perd la tête,
Que dans le trouble où flottaient ſes eſprits,
Elle ſortait en bel habit de fête,
Le cou chargé de perles & rubis.
Elle marchait, allait & vîte & vîte,
Sans rien entendre, ou voir autour de ſoi ;
Quand un Voleur, non pas de ceux qu'on cite
Dans le beau monde, & qui parlent au Roi,
Mais de ceux-là que pend Dame Juſtice,
Pour nous prouver qu'elle ſait ſon métier.
Or ce Voleur qui guettait ſon gibier,
Oyant marcher, le long du mur ſe gliſſe,
Puis fond ſur elle, ainſi que le vautour
Fond ſur l'oiſeau de la mère d'amour.
Quel froid mortel, quelle frayeur ſoudaine
Glaça les ſens de notre jeune Hélène,
Au noir aſpect de ce hideux coquin !

Mais du Voleur peignez-vous la ſurpriſe,
Alors qu'il voit une beauté bien miſe,
Ayant joyaux ſur la tête & le ſein,
De quoi garnir une châſſe de Saint:
Saiſi, frappé d'une ſi belle vûe,
Il la regarde, héſite, s'applaudit,
Demande enſuite, encor tout interdit,
Par quel haſard elle eſt là dans la rue,
A pied, ſans guide, au milieu de la nuit.
Azélima, d'un ton plein d'innocence,
Raconte alors ſes nœuds mal-aſſortis,
Ses premiers feux, ſa promeſſe à Zilblis,
De ſon époux la rare complaiſance,
Comme elle allait porter dans ce moment
Son pucelage à ſon fidèle amant.
L'habit, dit-on, ne fait toujours le moine,
L'état non plus, on s'y trompe ſouvent:
Moi-même ai vu, non ſans étonnement,
Un érudit ſous l'habit d'un Chanoine.

Notre Brigand, tout à travers l'horreur,
Le noir tiſſu d'une méchante vie,
Etait humain; quelques reſtes d'honneur
Germaient encor dans ſon ame flétrie.
= De votre époux j'admire le grand cœur;

Il eſt ſublime ; & je lui porte envie ;
Mais c'eſt trop peu, dit-il, de le vanter ;
Dans ſes vertus je prétends l'imiter.
Sans nul effroi pourſuivez votre route.
Prenez mon bras pour plus de ſûreté.
Tous mes pareils, quoique belle ſans doute,
N'auraient pour vous tant de civilité.
Azélima fille très-bien inſtruite
Le remercie & ſourit de ſon mieux ;
Puis s'appuyant ſur ſon bras vigoureux,
Au cher Zilblis va faire ſa viſite.
Dès qu'elle fut au logis du galant,
La porte s'ouvre, & ſon guide la quitte,
En lui tournant un bout de compliment.

Le beau Zilblis, ſur ſon lit ſolitaire,
Dans ce moment gémiſſait étendu ;
Le doux ſommeil fuyait de ſa paupière,
Et de longs pleurs, dans ſa douleur amère,
Sortaient du fond de ſon cœur éperdu.
Déjà l'eſpoir était loin de ſon âme,
Quand tout-à-coup il voit devant ſes yeux,
Le tendre objet dont la beauté l'enflamme :
=Eh quoi, dit-il, c'eſt vous ! Vous dans ces lieux !
=Oui, oui, c'eſt moi qui, pour vous trop ſenſible,

Viens m'acquitter du vœu fait à l'amour ;
Je ſuis à vous. = O Ciel ! eſt-il poſſible !
Mais votre époux ? = C'eſt le héros du jour.
Elle lui conte alors ſon indulgence,
Et ſes bontés qui vivront dans ſon cœur ;
Sans oublier les ſoins, la complaiſance,
L'honnêteté du généreux Voleur.
L'amant ſurpris de ces traits de grandeur,
Frappé de voir deux ames auſſi belles,
Sent dans la ſienne un mouvement d'honneur
Qui lui diſait, tiens, voilà tes modèles !
Sois magnanime & ſublime comme eux.
= Vous m'apprenez d'étonnantes nouvelles :
Dans ce récit, tout eſt miraculeux.
Un tel exemple eſt fait pour me ſéduire,
Allons, Madame, oubliez mon délire ;
Malgré mes vœux & mes félicités,
A votre époux je vais vous reconduire ;
Sans recueillir le fruit de vos bontés.
Daignez me ſuivre : il dit, baiſſe la vûe,
Et part ſoudain : Azélima le ſuit,
Ne parle pas, & beaucoup réfléchit.
On arriva : la belle fut rendue
A ſon mari, ſans qu'amant ou filoux

Euſſent ravi quelqu'un de ces bijoux.

Or maintenant c'eſt vous que j'interroge
Princes ; lequel eſt plus digne d'éloge,
Ou le voleur, ou l'amant, ou l'époux ?

L'aîné répond c'eſt le mari ſans doute ;
De ſes rivaux l'effort eſt moins puiſſant :
Céder ſa femme ! oui c'eſt-là ce qui coûte !
Le ſecond dit, moi je tiens pour l'amant :
Facilement on peut prêter ſa femme
Pour un ſeul jour : l'année a trois cens nuits :
Mais qu'il eſt dur de refuſer ſa Dame !
Faveurs d'amour ſont bien d'un autre prix !
Pour le Voleur Meſſieurs je me déclare
Dit le coupable, il les ſurpaſſe tous :
Car avec l'or dans notre ſiècle avare,
Honneurs, plaiſirs & femmes ſont à nous.

Le Préſident à ces mots l'interpelle :
— Prince, du vol vous devez être inſtruit ;
Convenez-en ; c'eſt une bagatelle ;
Vous aimez l'or, & l'or vous a ſéduit.
Le Prince alors, pris dans ſon propre piége,
Avoua tout : on ſe tut ; on ſourit :
De tout Sultan c'eſt-là le privilége.

E N V O I

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE ***.

C'EST ſous vos yeux aimable Hortenſe
Que ma nouvelle a vu le jour :
Combien de fois dans le ſilence
Errant de détour en détour,
Tantôt ſous ce berceau tranquille
Qu'une Naïade, au pied mobile,
Baigne de ſes flots argentés,
Tantôt ſous ce rocher ſauvage
Que protégent de leur ombrage
Deux noyers du tems reſpectés,
M'agitant, tourmentant ma verve,
Ai-je appellé, malgré Minerve,
La rime qui toujours fuyait.

C'eſt-là que ma muſe éclipſée
A tes conſeils s'abandonnait ;
Qu'au feu brillant de ta penſée
Mon eſprit froid ſe rallumait.

Mais le paſſé n'eſt plus, Hortenſe,
Qu'un léger ſonge qui s'enfuit ;
C'eſt de mon Conte qu'il s'agit.
Vous lui devez quelque indulgence ;

C'eſt près de vous qu'il fut écrit:
Au plaiſir il doit ſa naiſſance;
Mes jours alors étaient charmans;
Mais le plaiſir dans ſa démence,
A ſouvent fait de ſots enfans.

LES AVEUX,

A ZÉLIS.

En fait d'amour, ſoit faibleſſe ou ſyſtême,
Nous ſommes tous & trompés & trompeurs:
Belle Zélis, je t'ai trompé moi-même,
Et je t'aimais: juge hélas de nos cœurs!

Te ſouvient-il de ce jour plein de charmes
Lorſque brûlant de ravir tes faveurs
A tes genoux je verſai tant de larmes?
C'eſt mon flaccon qui fourniſſait les pleurs.

Rappelle-toi ces couplets qu'à ta gloire,
En in-promptu, je fis le jour des Rois;
Je t'enchantai: l'éloge eſt doux à croire:
Eh bien ces Vers m'avaient ſervi dix fois.

N'oublions pas cette grande tempête,
Quand pour fléchir ton amour outragé

D'un pistolet je menaçai ma tête ;
Eh bien, d'honneur il n'était pas chargé.

Puis-je citer le billet de Clarice
Qui respirait l'indulgence & l'amour?
Las ! je t'en fis le pompeux sacrifice :
Mais le billet s'adressait à Valcourt.

Au dernier bal, où tu parus en Flore,
Plus que jamais je fus tendre & flatteur :
Je te ravis : je voulais plaire à Laure,
Et par l'envie arriver à son cœur.

Le lendemain il survint un nuage ;
Ton vieux mari gronda sur nos amours :
J'avais sous main excité cet orage :
Pour suivre Laure, & lui donner huit jours.

Te souviens-tu quand du Comte Alexandre,
Sans nul motif, je devins si jaloux ?
Que je m'en fus sans vouloir rien entendre ?
Avec Cloé j'avais un rendez-vous.

A mon retour tu me vis pâle & blême ;
Tu fus émue, & même tu grondas ;
J'en accusai l'amour, l'amour extrême ;
Cloé sait bien que je ne mentais pas.

Mais pourquoi donc ces ris, cette ironie ?

— Vraiment Monſieur, je vous trompais bien mieux.

— Cela doit être : & je t'en remercie :
Le mieux trompé n'eſt pas le moins heureux.

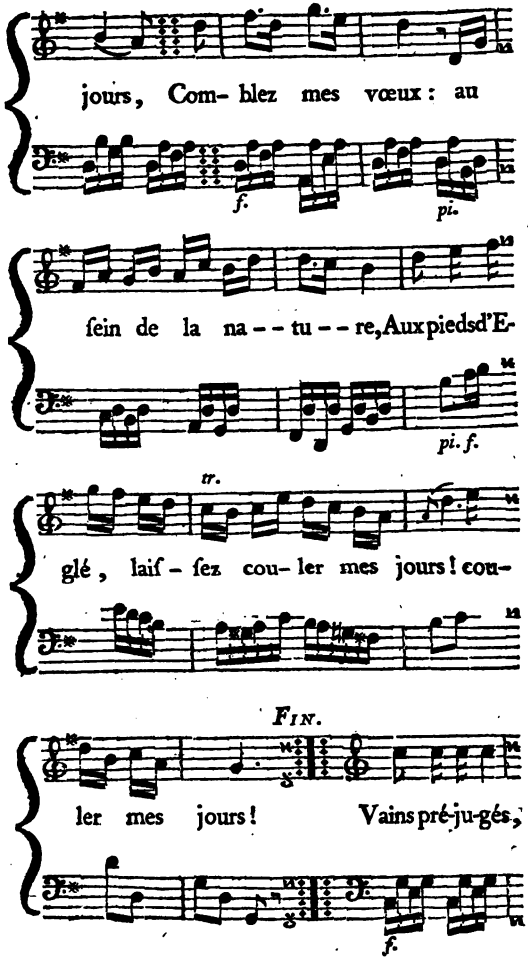
ÉPILOGUE.

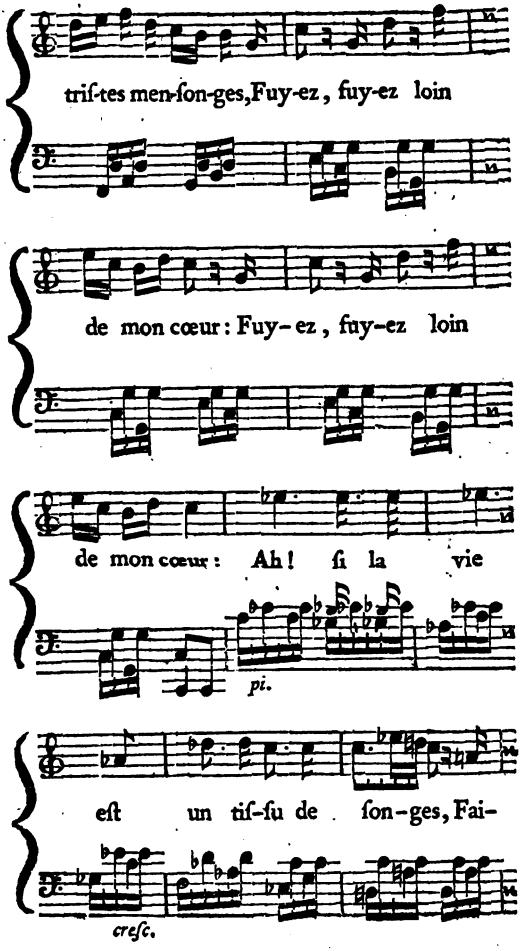
C'EST par ces Vers que dans ma ſolitude,
Libre de ſoins, j'amuſais mes loiſirs :
Beſoin du ſage, aimable & douce étude,
Heureux celui qui connaît tes plaiſirs !
Oui c'eſt par toi que mon ame inquiète
Trouvait la paix dans mon humble ſéjour,
Se conſolait des ſottiſes du jour,
Des trahiſons d'une adroite coquette,
Et des grands airs de nos Meſſieurs de Cour.
Puiſſe durer cet état ſi tranquille,
Juſqu'au moment où le vieillard agile
Qui dans ſes jeux dévore l'univers,
Aura jetté ſur ma tête débile
Le poids glacé de quatre-vingts hyvers.
Puiſſé-je alors, deſcendant vers la barque,
Sans regretter le ſonge d'un moment,
Sans m'effrayer des ciſeaux de la Parque,
Comme un beau jour m'éteindre doucement.

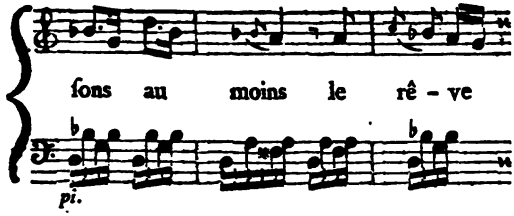
FIN.

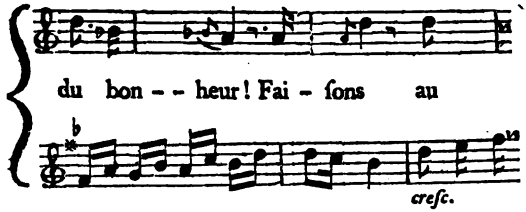
A1

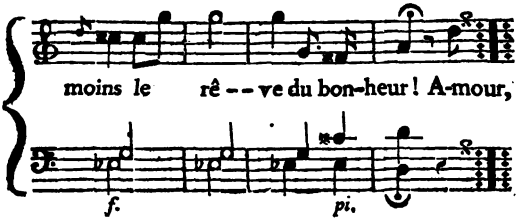
Mod


jours, Com- blez mes vœux : au
f.
pi.
ſein de la na - - tu - - re, Aux pieds d'E-
pi. f.
tr.
glé, laiſ - ſez cou- ler mes jours ! cou-
FIN.
ler mes jours ! Vains pré-ju-gés,
f.


triſ-tes men-ſon-ges, Fuy-ez, fuy-ez loin
de mon cœur : Fuy-ez, fuy-ez loin
de mon cœur : Ah ! ſi la vie
pi.
eſt un tiſ-ſu de ſon-ges, Fai-
creſc.







BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

ERRATA.

PAGE 5, ligne 16, *me court après*, liſez *court après moi.*

Page 29, ligne 14, *comment y irez-vous?* liſez *comment irez-vous?*

Page 61, ligne 10, *engagement de Monſieur*, liſez *engagemens de Monſieur.*

Page 140, vers 10, *ô Parque arrêtes*, liſez *ô Parque arrête.*

Page 143, vers 16, *conſole encore notre exiſtence*, liſez *conſole encor notre exiſtence.*

Idem, vers 17, *égaye encore notre couchant*, liſez *égaye encor notre couchant.*

Page 166, vers 8, *belle Zélis, je t'ai trompé moi-même*, liſez *belle Zélis, je te trompois moi-même.*